

EXPOSITION

GUIZOT, UN PARISIEN DANS LE PAYS D'AUGE

Lisieux

Musée d'art et d'histoire de Lisieux

Du 1er juillet 2006 au 31 octobre 2006

*Exposition de la Ville de Lisieux avec le concours du ministère de la Culture et de la Communication,
de la Région de Basse-Normandie et du Conseil Général du Calvados.*

Commissaire de l'exposition : Jean Bergeret, conservateur en chef des musées de la Ville de Lisieux
Textes de : Jean Bergeret

De Françoise Dutour, rédactrice en chef de la revue *Le Pays d'Auge* et de
Ludovic Denolle, doctorant en droit public à l'Université de Caen et directeur-adjoint du service enseignement de la Ville de Lisieux.

Cette exposition n'aurait pu avoir lieu sans l'extrême courtoisie des collectionneurs privés qui ont eu la grande gentillesse d'accéder à nos demandes de prêt ainsi d'ailleurs que les responsables des collections publiques de l'Etat et des collectivités territoriales.

Que soient donc remerciés pour leurs prêts, outre les collectionneurs privés qui ont choisi de conserver l'anonymat :

Le château de Coppet
Mme Seydoux-Rossillon

Les collections publiques :

Caen :

Ardi -Photographies
Conseil Général du Calvados et Mme Delacampagne, chef du service Archéologie
Musée de la Poste et des Techniques de communication de Basse-Normandie et son directeur M. Lemonnier.
Musée de Normandie et son conservateur en chef, Jean-Yves Marin.

Evreux :

Musée de l'ancien Evêché et son conservateur, Laurence Le Cieux.

La Roche-sur-Yon :

Musée municipal de la Roche-sur-Yon et sa directrice, Hélène Jagot.

Lisieux :

Médiathèque André Malraux et son conservateur en chef, Olivier Bogros.

Paris :

Musée Carnavalet – Histoire de Paris, France et son directeur, Jean-Marc Léri.
Musée de la Poste - Paris

Rouen :

Musée des Beaux-Arts et son directeur, Laurent Salomé.
Musée national de l'éducation –INRP, site de Rouen

Trouville :

Musée de Trouville-sur-Mer et Mme Decaen-Le Boulanger, attachée de conservation du patrimoine.

Versailles :

Musée National des Châteaux de Versailles et de Trianon et son directeur général, Pierre Arizzoli-Clémentel, ainsi que Xavier Salmon.

Vieux :

Musée et sites archéologiques de Vieux-la-Romaine et son conservateur, Mme Amsllem

Il ne serait pas équitable de ne pas mentionner toutes les personnes qui ont été sollicitées pour cette exposition :

La société civile du Val-Richer, la Fondation Dosne-Thiers, le Musée Ingres de Montauban, le musée du château de Compiègne ainsi que l'association le Pays d'Auge avec Mme Dutour, rédactrice en chef de la revue Le Pays d'Auge et M. Guérin. Nous remercions tout particulièrement l'IMEC qui nous a permis de consulter, avec beaucoup de facilités, le dossier Hachette qu'il conserve, ainsi que le Musée de la Vie Romantique de Paris qui conserve les archives d'Ary Scheffer que nous avons pu lire grâce à l'extrême obligeance de leur conservatrice.

Mes remerciements ne sauraient être complets si je ne mentionnais pas tous les services de la mairie de Lisieux qui, d'une manière ou d'une autre, s'associent à la mise en place de cette exposition. Enfin, je remercie tout particulièrement Alix Alduc, stagiaire au musée de Lisieux, sans qui cette exposition n'aurait pu avoir lieu.

Je remercie également M. Aubril, maire de Lisieux, Mme Seguin, maire-adjoint chargé de la culture et Mme de Faccio, maire-adjoint chargé du personnel qui ont permis que la préparation de cette exposition arrive à terme.

Crédits Photographiques

- Cat. 1, 2, 4, 5, 10, 11, 13, 15, 16, 20, 21, 25a, 43, 47, 51, 52, 57, 67, 77, 81a, 81b, 98, 99, 119 ► François Louchet
- Cat. 88, 90, 92 ► Photos Guéry
- Cat. 22 ► Ladet – Photothèque des musées de la Ville de Paris (musée Carnavalet)
- Cat. 115 ► F. Haley (musée de Trouville)
- Cat. 117 ► Arnaudet – RMN (musée de Versailles)
- Cat. 12 ► Arnaudet / G. B. – RMN (musée de Versailles)
- Cat. 17 ► " droits réservés " - RMN (musée de Versailles)
- Cat. 48 ► Gérard Blot – RMN (musée de Versailles)
- Cat. 96 ► Photographie musée de Normandie, Caen
- Cat. 101 ► Jean-Pierre Godais (musée de l'ancien Evêché d'Evreux)

Les photographies qui ne sont pas mentionnées au catalogue, mais qui en illustrent les pages, proviennent du Val-Richer.



▲ Cat. 14



◀ Cat. 58



▲ Cat. 27



▲ Cat. 18



▲ Cat. 25



▲ Cat. 10

Pour la deuxième année consécutive, le musée d'art et d'histoire de Lisieux organise, à l'intérieur de ses murs, une exposition temporaire. L'année dernière, cette manifestation était consacrée à plusieurs générations de peintres (les Riesener et Delacroix). Cette année, le musée cherche à redonner vie à l'un des hommes politiques les plus emblématiques du XIX^{ème} siècle, François Guizot (1787 – 1874). Né à Nîmes, mort dans sa propriété du Val Richer, proche de Lisieux, cet homme eut une vie consacrée au bien public. Il est toujours fascinant pour un édile de voir comment un homme peut passer, en quelques semaines, du pouvoir le plus grand à la solitude. Mais F. Guizot peut être considéré comme un exemple. Il sut rebondir et redevenir un homme qui comptait dans les domaines qu'il avait choisis de développer : l'histoire, la religion, l'Académie Française, et parfois, encore, la politique.

Orateur brillant, il charmait aussi bien ses collègues de l'Académie que les élèves de l'école de Bonnebosq (près de Lisieux) lors de la remise des prix. Historien, il fut reconnu par ses pairs, mais, cultivant l'art d'être grand-père, comme l'un de ses collègues de l'Académie, Victor Hugo, il racontait l'histoire de France à ses filles, à ses petits-enfants. En fait, il fut aussi un homme, sensible au charme féminin, attentif à l'amour filial et toujours prêt à entamer une discussion avec ses hôtes, que ce soit à Paris ou au Val Richer.

Lisieux lui doit, outre sa bibliothèque et son musée, le chemin de fer. En effet, Guizot voulait que « sa ville » fut à la pointe du progrès. C'est toujours ce que nous souhaitons pour notre ville, capitale du Pays d'Auge.

Bernard Aubril
Maire de la Ville de Lisieux
Vice-Président du Conseil Général du Calvados

On ne mesure pas toujours quand on devient maire-adjoint à la culture d'une ville ce que l'on doit à un homme comme François Guizot. Cet homme, passionné par les recherches historiques, crée tout un système administratif qui vise à donner aux Français une histoire nationale. L'une des conséquences en est la création de la commission des Monuments Historiques et, même si Guizot n'est plus vraiment au pouvoir à ce moment là, l'une des premières décisions de cette commission fut, en 1840, de classer Monument Historique, la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux. Le classement ne fut pas remis en question ; c'était l'époque où l'on se passionnait pour les cathédrales gothiques, que l'on trouvait abandonnées. L'opinion, portée par le roman de Victor Hugo *Notre-Dame de Paris*, y était favorable.

160 ans plus tard, en 2006, l'Etat classe, Monument Historique, l'église Saint-Désir de Lisieux, construite en 1950, après les bombardements de juin 1944. Il me revenait de présenter au Conseil Municipal de Lisieux cette proposition de classement. Elle fut acceptée, mais l'opinion fut interloquée sur le fait que l'on pouvait classer un bâtiment construit en béton armé, bien loin des églises gothiques. Tout change.

La vision politique de Guizot le conduisit à légiférer dans le domaine scolaire (classes élémentaires). Mais il comprit très vite qu'il lui fallait compléter l'éducation scolaire par d'autres lieux de culture : les bibliothèques et les musées. C'est ainsi qu'il contribua à créer la bibliothèque et le musée de Lisieux.

Lorsque notre équipe est arrivée à la mairie de Lisieux en 2001, j'eus la tâche de continuer ce que nos prédécesseurs avaient commencé : la future médiathèque André Malraux. En même temps, nous nous inscrivions dans la pensée de Guizot, à savoir que la culture doit être accessible à tous. Nous avons élargi le public à qui est destiné ce lieu que nous avons doté des dernières technologies de l'informatique.

Anne-Marie Seguin
Maire-Adjoint chargé de la Culture



Chapitre I

- **Guizot intime : famille et amis. Quelques aspects - P. 11**

- La génération des enfants de guillotinéés
 - *La mort du père*
 - *Quelques enfants de guillotinéés*
- La mère, Elisabeth-Sophie Bonicel (1766 – 1848)
- Les femmes du foyer de Guizot
 - *Pauline de Meulan*
 - *Elisa Dillon*
 - *Henriette de Witt*
 - *Pauline de Witt*
 - *Les deux fils, François et Guillaume*
- Le grand père historien : Un musée *Histoire de la France* à Versailles, un livre *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. Deux monuments pour servir à la construction d'une histoire nationale

Chapitre II

- **Guizot et les arts - P. 19**

- Les écrits
- Les actes
- La vie publique photographiée
- La vie privée photographiée
 - *Le cercle familial*
 - *Le cercle des relations*
- Guizot collectionneur de photographies

Chapitre III

- **Guizot collectionneur public, ou le musée de Lisieux, une œuvre méconnue de Guizot. Les artistes de Guizot de la famille royale et du musée de Lisieux - P. 26**

- Le musée de Lisieux
- Artistes de la famille royale
- Artistes de Guizot

Chapitre IV

- **Un parisien dans le Pays d'Auge, la sociabilité selon Guizot - P. 30**

- La société d'émulation de Lisieux
- Les agendas
 - *L'année 1865 dans les agendas*
 - *L'année 1865 dans les lettres*
- Guizot, le patrimoine local et les sociétés savantes locales
- Guizot et le Val Richer
- Le Pays d'Auge de Guizot

Chapitre V

- **Guizot entre oubli et notoriété dans les manuels d'histoire (Françoise Dutour) - P. 39**

Chapitre VI

- **Enrichissez-vous ou l'expression caricaturale de la pensée politique de Guizot (Ludovic Denolle) - P. 42**
- **Annexes - P. 44**
- **Bibliographie - P. 45**
- **Catalogue des œuvres exposées - P. 47**

François Guizot (F.G.)

Dates essentielles

- **1787**, 4 octobre : naissance de François Guizot à Nîmes.
- **1799-1805** : Elisabeth Sophie Bonicel, veuve d'André Guizot, avocat girondin guillotiné en 1794, emmène ses deux fils, François et Jean-Jacques, à Genève pour leur assurer une bonne éducation.
- **1805** : F. G. s'installe à Paris pour faire des études de droit. Il y exerce en fait des activités de journaliste, qui révèle son talent littéraire.
- **1812** : mariage de F. G. avec Pauline de Meulan, écrivain et aristocrate libérale de quatorze ans son aînée. Louis de Fontanes, grand maître de l'Université, offre à Guizot une chaire de professeur d'histoire à la Sorbonne. Il donne son premier cours le 11 décembre.
- **1814** : à la chute de l'empereur, F.G. est choisi, sur la recommandation de Royer-Collard, comme secrétaire général au ministère de l'Intérieur, place dont il démissionne, le 25 mars 1815 pour retourner à ses études littéraires, après le retour de Napoléon.
- **1815** : naissance de François Jean Guizot, fils aîné de F. G..
- **1816** : F.G. démissionne de son poste de secrétaire général du ministère de la Justice sous Barbé-Marbois.
- **1819-1820** : F. G. est directeur général des communes et départements au ministère de l'Intérieur.
- **1822-1830** : F. G. publie d'importants travaux historiques, dont *Mémoires de l'Histoire de l'Angleterre* (26 tomes) et *Mémoires sur l'histoire de France* (31 tomes).
- **1827** : mort de Pauline de Meulan.
- **1828** : l'administration Martignac redonne à F. G. sa chaire de professeur, ainsi qu'une place au Conseil d'état. Il se remarie avec Elisa Dillon, nièce de sa première femme.
- **1829** : naissance d'Henriette Guizot, fille aînée de F. G. et Elisa Dillon.
- **1830** : F. G. est élu député de Lisieux, siège conservé durant toute sa carrière politique. En août 1830, il est nommé ministre de l'Intérieur, mais il démissionne en novembre. F. G. obtient du roi la création d'un poste d'inspecteur général des monuments historiques, confié à Ludovic Vitet.
- **1831** : naissance de Pauline Guizot, seconde fille de F. G. et Elisa Dillon.
- **1832** : F.G. est ministre de l'Instruction publique sous le gouvernement Soult.
- **1833** : mort d'Elisa Dillon, la seconde femme de F. G., onze jours après ses couches. Elle met au monde Guillaume Guizot, second fils de F. G.. F. G. s'applique, tout à sa peine, à faire passer la loi du 28 juin 1833 sur l'Education primaire.
- **1834-1835** : F. G. est ministre de l'Instruction publique.
- **1836** : F.G. est élu à l'Académie française. F. G. achète le domaine du Val-Richer.
- **1837** : mort de François Jean, fils aîné de F. G..
- **1840** : F. G. obtient le poste d'ambassadeur à Londres, après avoir collaboré avec Thiers et Odillon Barrot, pour destituer le gouvernement Molé. Puis, Louis-Philippe rappela F. G. au gouvernement mettant fin au bellicisme de Thiers. F. G. devient ministre des Affaires étrangères.
- **1847** : F. G. devient président du Conseil. Il se montre intransigeant face aux volontés de réformes électorales.
- **1848** : chute de la Monarchie de Juillet et exil de F. G. en Angleterre. Elisabeth Sophie Bonicel, mère de F. G., meurt cette même année.
- **1849** : F. G. connaît un échec électoral cuisant. Il se retire de la vie politique.
- **1849-1874** : Il reste tout de même influent sur le plan politique. Il vit de sa plume et publie de nombreux ouvrages. F. G. occupe une place importante à l'Académie française, où il s'occupe des élections et des réponses aux récipiendaires.
- **1872** : actif au sein de l'Eglise réformée, F. G. obtient la convocation d'un synode général.
- **1874** : mort de Pauline Guizot, la seconde fille de F. G..
- **1874** : 12 septembre : mort de F. G. dans sa demeure du Val-Richer.

LA GÉNÉRATION DES ENFANTS DE GUILLOTINÉS :

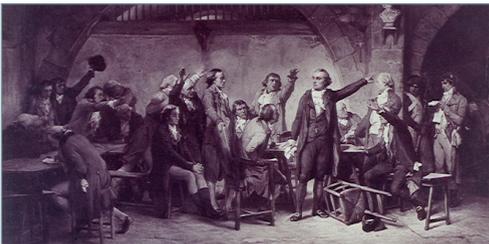
La mort du père :

Cat. 1 à 3

François Guizot naît à Nîmes le 4 octobre 1787. Son acte de baptême est enregistré dans les actes de l'Eglise Réformée de Nîmes. Son père était l'avocat André-François Guizot, sa mère Elisabeth-Sophie Bonicel.

Deux ans plus tard éclate la Révolution. Les familles Guizot et Bonicel l'accueillirent d'abord favorablement, puis les prises de position de l'avocat, qui s'opposait en tant que Girondin aux Jacobins, firent entrer le drame dans la famille : la chute des Girondins à Paris entraîna des troubles à Nîmes. L'avocat fut arrêté, condamné et mourut sur l'échafaud le 8 avril 1794.

La veille, François Guizot et son frère, Jean-Jacques, né en 1789, furent autorisés à le visiter. Le musée de Lisieux et le Val Richer possèdent, chacun, une version d'une œuvre qui peut passer pour être le symbole de cet instant poignant même si elle a eu lieu dans un autre siècle et dans un autre pays. Elle est intitulée *Les adieux de Charles Ier d'Angleterre à ses enfants*. Dans son ouvrage, *L'Amour dans le mariage* paru dans la *Revue des deux Mondes* du 1er mars 1855, Guizot évoque une scène identique où, lord Russell allant être exécuté, son épouse *Lady Russell alla chercher et lui amena ses enfants. Il les garda quelque temps, s'entretint avec elle de leur éducation, de leur avenir, les embrassa, les bénit, et les renvoya sans que sa sérénité parût altérée*. Souvenir personnel ?



▲ Cat. 1

Quelques enfants de guillotiné :

Cat. 4 à 9

La génération qui est au pouvoir sous Louis-Philippe est celle d'hommes ou de femmes qui ont vécu la même épreuve que François Guizot : avoir un père guillotiné. Tel fut le lot de Victor de Broglie, de Molé, de Pasquier et de Louis-Philippe.



▲ Cat. 3

Le prince Charles Louis Victor de Broglie (1756 – 1794) fut exécuté après avoir été député de la noblesse aux Etats Généraux de 1789. Il s'était montré d'abord favorable à la Révolution, participa à la guerre d'Amérique, fut nommé maréchal de camp à l'armée du Rhin, mais refusa son adhésion au décret de déchéance du roi. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il était le père du duc Victor de Broglie (1785 – 1870), l'ami politique le plus proche de Guizot.

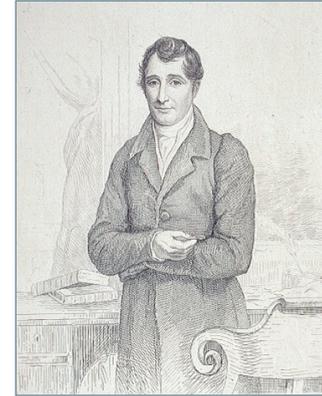
Le père du chancelier Pasquier (1762 – 1862), conseiller au parlement, fut guillotiné en 1794 comme celui de Molé.

Le père de Louis-Philippe, duc d'Orléans, connu sous le sobriquet de Philippe-Egalité (1747 – 1793), professait bien avant la Révolution des idées favorables à des réformes politiques, généralement sur le modèle du régime parlementaire anglais. Elu du peuple à la Constituante, il renonça à toute espèce de privilège et siégea à l'extrême gauche de la Constituante. Il devint suspect à cause de son amitié avec Danton et à la suite de la trahison de Dumouriez. Le 6 novembre 1793, il paraît devant le tribunal révolutionnaire et monta sur l'échafaud le jour même.

Des idées communes réunissent les pères guillotiné et les fils survivants : éviter les troubles populaires, et pour cela, la monarchie française doit se rapprocher le plus possible de la monarchie constitutionnelle anglaise. Le temps était passé de l'absolutisme des Bourbons et de l'Empire.

Duc Victor de Broglie

(1785 – 1870)



▲ Cat. 4

Est-ce parce que le prince Charles Louis Victor de Broglie, guillotiné à la Révolution, fréquentait le salon de Mme de Staël, que son fils, le duc Victor épousa, en 1816, la fille de celle-ci, Albertine de Staël (1797 – 1838). La grande affaire de sa vie politique fut de réconcilier la monarchie avec la France nouvelle. Sa carrière politique se déroula essentiellement sous le règne de Louis-Philippe : il appartint à différents cabinets et fut président du Conseil en 1835. Sa doctrine se nourrissait de ses rapports avec François Guizot. Après le coup d'Etat de 1851, il vécut dans une retraite complète, d'autant plus que le décès de son épouse Albertine, en 1838, l'avait laissé dans une affliction extrême.

Albertine de Staël, duchesse de Broglie

(1797 – 1838).



◀ Cat. 5

On connaît cette femme par ses lettres, publiées par Daniel Halévy. Elle s'y révèle comme tourmentée, déchirée entre sa religion protestante et l'impossibilité de trouver une quelconque sérénité. La duchesse n'aimait pas *le Rouge et le Noir* qu'elle jugeait être de mauvais ton, appréciait Barante, Guizot et Rémusat, tous amis politiques de son mari. Modérée, elle se tint à égale distance des monarchistes constitutionnels, comme son époux et Guizot, et des ultras légitimistes. Sa fille, Louise-Albertine (1818 – 1882), épousa le comte d'Haussonville ; ils furent tous deux amis de la famille Guizot. Louise-Albertine fut immortalisée par Ingres en 1845 par un portrait qui est l'une des œuvres maîtresses du peintre et de la Frick Collection, où il est conservé.

Le comte d'Haussonville, orléaniste, fut aussi amateur de photographies. On le retrouve très souvent cité dans les ouvrages consacrés à la photographie (Eclats d'Histoire, 2003 ; Le Gray, 2002). Lorsque la duchesse de Broglie décède, d'une fièvre cérébrale le 22 septembre 1838, Guizot la décrit comme *l'une des plus nobles, des plus rares et des plus charmantes créatures que j'aie vu apparaître en ce monde, et de qui je dirai ce que St-Simon dit du duc de Bourgogne en déplorant sa perte : « Plaise à la miséricorde de Dieu que je la voie éternellement où sa bonté sans doute l'a mise ».* (Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, tome IV, p. 259). Elle était la mère de Pauline (1817 – 1831), de Louise-Albertine (1818 – 1882), du futur duc Albert de Broglie (1821 – 1901, ami de Guillaume Guizot et époux de Pauline de Galard de Brassac de Béarn) et de Paul (1854 – 1895). Cette génération fut peinte par Ary Scheffer. Bibl. Séances publiques de la Société des études staéliennes, 29 mars 2003.

La mère, Elisabeth-Sophie Bonicel

Cat. 10 - 11



▲ Cat. 10

Son père était un avoué à Nîmes et avait eu quinze enfants avec Henriette de Gignoux. Sophie, l'aînée, était vive et enjouée. Elle épouse à vingt ans André-François Guizot. Huit ans plus tard, elle est veuve et se tiendra dorénavant auprès de ses fils « en grand deuil, coiffée de son bonnet, avec un caractère qui, avec l'âge, devint difficile » (GdB, p. 15).

Néanmoins visionnaire, elle comprit que son fils aîné avait des qualités intellectuelles supérieures et partit, en 1799, en Suisse pour qu'il puisse commencer des études classiques. Elle le destina au métier d'avocat. En 1805, les Guizot retournent en France, François à Paris, sa mère à Nîmes où elle retrouve ses parents. Auparavant, elle avait su lui inculquer *le sens héroïque et la spiritualité, la raideur d'attitude et la sensibilité, la maîtrise de soi et le besoin de confiance et avait su former par le courage et la tendresse sinon par le savoir, l'un des plus grands esprits de son temps.* (GdB, p. 17). En 1823, Mme Guizot mère, libre après la mort de son père, quitte Nîmes et vient rejoindre son fils à Paris. Elle retrouve un rôle important, en 1833, après le décès de la deuxième femme de son fils, Elisa Dillon. Elle devient *une grand-mère cévenole à la forte personnalité.* (C. Coste, p. 20).

Lorsqu'elle meurt, en 1848, à Londres, elle portait sur sa poitrine la lettre d'adieu de son mari écrite de la prison. Ses dernières paroles furent : *Je m'en vais le retrouver.*

Une autre version des paroles ultimes existe dans un courrier adressé à Cornélie Marjolin, fille de Ary Scheffer, l'un des peintres préférés de Guizot :

La dernière fois que je l'ai vue, elle était un peu enrhumée, le jour suivant elle allait un peu mieux. Elle regardait le square et disait qu'elle était enchantée de voir la végétation aussi avancée, qu'elle se promettait de s'y promener. Mercredi 29, elle est descendue comme d'habitude, elle a été prise de frissons et demandait elle-même à retourner à son lit. Le médecin disait que c'était une bronchite qui n'était inquiétante qu'à cause de son grand âge. Elle se sentait oppressée et toute la nuit Melle de C. lui appliqua des fomentations. Le lendemain matin, l'irritation était déplacée, se portant sur l'estomac, mais elle a très peu souffert. Vendredi à 6 h. du matin, elle a fait appeler son fils et ses petits enfants. M. G. ne l'a pas quittée jusqu'au moment qu'elle a expiré. Elle leur a parlé à tous avec beaucoup de calme et de foi, disant « Je vais vous quitter. Je meurs heureuse, je suis tout à fait heureuse. Je sais en qui j'ai cru. Je sens une paix profonde ». Elle s'était fait lire dans la nuit le Psaume 121 et sa figure était rayonnante de joie. La nuit, Melle de C. qui ne l'a pas quittée pendant trois nuits, lui a chanté des psaumes. Pendant les deux dernières heures, elle a parlé de tems en tems, mais si bas qu'on n'a pas entendu ce qu'elle disait. Tout le monde était agenouillé autour de son lit et M. G. tenait ses mains tout le tems dans les siennes. Il dit à la fin « Elle n'est plus avec nous ». Elle avait expiré sans le moindre mouvement. Elle s'était endormie du sommeil du Juste. Je sais que votre père regrettera cette précieuse amie qui était la Mère de tout ce qui l'approchait. Nous sentions tous que nous avions un droit sur elle, bien aimée et bien vénérée amie ! Que son exemple nous anime dans nos mauvais moments. Elle avait le cœur droit devant Dieu. C'était le secret de son courage, de son dévouement, de sa force morale.

Anonyme (44 Welbeck Street, Cavendish Square, Londres) à Mme René Marjolin, 17 rue d'Antin, Paris, 2 août 1848. Archives Ary Scheffer, Musée de la Vie romantique, Paris.

Note : Melle de C. est Rosine de Chabaud-Latour née en 1794, fille d'Antoine Chabaud-Latour, emprisonné avec le père de François Guizot à Nîmes, au moment de la Révolution.



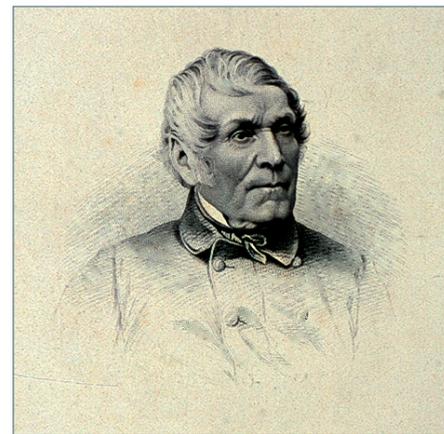
▲ Cat. 11

Les femmes du foyer de Guizot

Cat. 12 - 13

Nous avons choisi d'exclure toutes les femmes avec lesquelles Guizot eut une abondante correspondance et parfois une tendre inclination car elles ne relevaient pas forcément du cercle des habituées du Val Richer : Mme Lenormant, la princesse de Lieven, la duchesse de Dino, Laure Gasparin, Mme Mollien, la baronne de Barante, née Césarine d'Houdetot, l'une des plus belles femmes de Paris, etc..

Nous consacrerons ces lignes aux femmes que Guizot s'associa pour construire une vie de famille, une carrière d'historien et une carrière politique : ses deux épouses et sa fille aînée Henriette. Nous n'oublions pas Pauline, son autre fille moins connue et ses deux fils, François et Guillaume.



▲ Cat. 13

Pauline de Meulan – Guizot

(1773 – 1827)

Cat. 14 à 17



▲ Cat. 16

Guizot, avant sa brillante carrière et avant 1830, gagnait sa vie, comme suppléant de sa future première épouse, Pauline de Meulan, au *Publiciste*. C'est le directeur de ce journal, Suard, qui l'appela à remplacer Pauline malade. Elle y tenait, avec brio, le feuilleton du théâtre et des livres. De 1807 à 1812 (date de leur mariage) s'établissent entre Pauline de Meulan et Guizot *une amitié, des goûts, des habitudes, des intérêts communs, une heureuse conformité de penchants, d'opinions, de caractères* qui laissent espérer à Guizot et à Pauline de Meulan tout le bonheur dans leur futur mariage (GdB, p. 36). En 1811, ils fondent *Les annales de l'éducation* destinées à aider les parents dans l'éducation de leurs enfants et à leur faire connaître les progrès de l'éducation et de l'instruction publique.

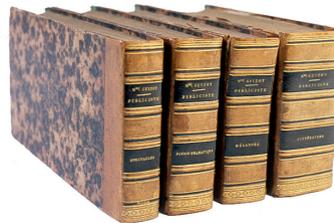
Le ménage Guizot devient un atelier littéraire. Pauline écrit des romans et des ouvrages pédagogiques, prend des notes pour son mari. Elisa, la deuxième épouse, en fera autant. Elle prépare pour son mari des compte-rendus critiques que Guizot utilisera quand l'occasion se présentera. Guizot, consciemment ou non, répétera le même schéma avec ses filles, schéma selon lequel une large part de la recherche et de l'écriture historiques relève de la famille. *Les femmes de la famille sont chercheuses, copistes, collaboratrices, éditrices, elles lisent les épreuves et font office de nègres, une grande partie du travail d'écriture ayant lieu au foyer* (Bonnie Smith, *Le genre de l'histoire au XIXe siècle. Approche comparative*. Université de Rutgers, Etats-Unis).

Guizot semble ne jamais avoir nié le travail de ses deux épouses et de ses filles, alors que Prosper de Barante et Michelet laissèrent attribuer à eux-mêmes le mérite de l'écriture pour des livres écrits en collaboration avec leur femme (Cf. Bonnie Smith). Même dans l'aristocratie, ce schéma

existait. Montalembert, grand chrétien, apprend en 1863 avec désespoir l'entrée, dans un ordre cloîtré, de sa fille Catherine, l'aide fidèle, la collaboratrice idéale (Régis Ladous, *Colloque Guizot*, 1974, p. 351). Henriette et Pauline se lancèrent dans la traduction de longs ouvrages en plusieurs volumes, dont Guizot assurait l'annotation et la préface. Elles traduisirent *l'Histoire de la fondation de la République des Provinces-Unies* de John Lothrop Motley, puis les pièces de Shakespeare (C. Coste, p. 65).

Pauline de Meulan, qui avait déjà publié, en 1798, *Les contradictions*, fait donc le succès du *Publiciste*, fondé par Suard en 1801, grâce à des articles qui seront recueillis sous le titre *d'Essais de littérature et de morale*. Elle publie *Les enfants, conte à l'usage de la jeunesse* (1824), *Nouveaux contes (L'Ecolier ou Raoul et Victor)* couronné par l'Académie Française comme utile aux mœurs (Françoise Huguet, *Les livres pour l'enfance*, 1997). Sainte-Beuve fit de Pauline de Meulan un portrait favorable (Sainte-Beuve, *Madame Guizot, œuvre*, vol. 2, coll. La Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, p.1176 – 1206).

Dans *Les annales de l'éducation*, Pauline de Meulan élaborait une *théorie d'éducation à partir des sentiments et où le rôle essentiel dans la formation morale appartient à la mère* (Communication de Antoinette Sol, Université de Texas at Arlington au 19^{ème} congrès à Ottawa du Conseil international d'Etudes francophones, juillet 2005). Si Pauline de Meulan avait pu, avant son mariage, établir un système de pensée cohérent, il n'en était pas véritablement de même pour Elisa Dillon.



▲ Cat. 15



▲ Cat. 12



▲ Cat. 14

Elisa Dillon – Guizot

(1804 – 1833)

Cat. 18 à 24



▲ Cat. 17



▲ Cat. 20



▲ Cat. 18



▲ Cat. 21

Elle est la nièce de Pauline de Meulan. Lors de son premier mariage, Guizot épouse une femme âgée de plus de quatorze ans que lui. Lors de son deuxième mariage, il convole avec une jeune femme dix-sept ans plus jeune que lui. L'un des ouvrages les plus connus d'Elisa Dillon est *De la charité et de sa place dans la vie des femmes* écrit en 1828, l'année de son mariage. Elle remarque que les femmes se plaignent des étroites limites où leur vie est renfermée ; elles la comparent avec chagrin à l'existence si vaste et si variée des hommes , qu'elles élèvent des réclamations contre leur condition telle que la font les lois divines et humaines. Les femmes, qui ont été dispensées de travailler grâce à Dieu, occuperont, après s'être acquittées de tout ce qu'elles doivent à leur mari, à leurs enfants et au ménage de la maison, leurs loisirs, leurs ressources et leurs facultés à faire la charité car elles ont ce qui importe au succès de la charité : affection, sympathie, imagination facile à émouvoir, des larmes promptes à couler, des paroles tendres et pénétrantes.

La charité est aussi un moyen d'éviter la révolution, en complétant les bienfaits apportés par la science et les institutions politiques. C'est un supplément d'âme qui permet de conseiller à une mère qui travaille de mettre ses enfants dans des lieux d'asile où ils passeraient innocemment leur temps, à l'abri de la contagion des mauvaises habitudes et dressés à en contracter de bonnes. Elisa Dillon, en bonne disciple de son époux, conseille l'école pour le petit garçon qui se querelle et qui ment et l'apprentissage pour la jeune fille qui vend des gâteaux dans la rue. De nombreux peintres de cette époque ont illustré ce mouvement des cœurs et la situation terrible de ces femmes dont le mari est brutal et inconstant. Ce sont Monnier (1805 – 1877), Jeanron (1809 – 1877) pour les scènes familiales, misérabilistes, pré-révolutionnaires ou les scènes de rue. Ce sont Trimolet pour les sœurs de charité de St-Vincent de Paul (Cat. Expo. *The art of the July Monarchy. France 1830 to 1848, 1984.*).

A Lisieux, le peintre Pierre Duval Le Camus (1790 – 1854), qui appartient au cercle des amis favorables à Guizot, illustre les scènes charitables auxquelles fait allusion Elisa Dillon. Les scènes sont parfois moralisantes, et illustrent parfaitement la société française de la première moitié du XIXème siècle. Elles suggèrent les rapports entre la classe dominante et le monde des paysans (les ouvriers sont exclus du monde de Duval le Camus). Les titres de ses œuvres (par exemple : *Donnez à manger à ceux qui ont faim*) sont révélateurs de cette perception du monde en général et du monde féminin tel que le conçoit Elisa Dillon et qui se résume à trois mots : religion, morale chrétienne et tâches domestiques.

Henriette Guizot – de Witt

(1829 – 1908)

Cat. 25 - 26

La troisième des femmes du foyer est Henriette Guizot qui épouse Conrad de Witt en 1850. Trouver une nouvelle voie entre, d'une part sa mère et la première épouse de son père qui avaient marqué la littérature pour enfants et, d'autre part, son père, le grand historien, ne fut sans doute pas facile pour elle. Un titre : *La Charité en France à travers les siècles* (Hachette, 1892) réalise la synthèse entre la pensée de sa mère (Elisa Dillon, *De la charité et de sa place dans la vie des femmes*) et celle de son père puisqu'elle place la charité dans une perspective historique. Confrontée à un père remarquable, une mère idéalisée par le souvenir, une grand-mère cévenole à la forte personnalité, autant de figures exigeantes pour (Henriette) qui aura, toute sa vie, besoin de se surpasser pour être à la hauteur de ses modèles. (C. Coste, p. 20).

Comme la génération des femmes qui l'ont précédée, Henriette travailla pour son père. Elle annota *La Vie de Jésus de Renan* (1865), entreprit la rédaction de *l'Histoire d'Angleterre* à partir des notes de son père en 1868 et aida F. Guizot à écrire son *Histoire de France* (C. Coste, p. 43). En même temps, elle écrit car elle a besoin d'argent pour sortir de situations financières difficiles créées par l'insouciance de son époux, d'abord des traductions, puis, prenant de l'assurance, des récits historiques, des romans dont *Le Nid* en 1878, et des souvenirs (*M. Guizot dans sa famille et avec ses amis* en 1879 et *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis* en 1884). Dans ses récits historiques et sans doute dans ses romans, les femmes qui relèvent les grands défis de l'existence, comme elle-même l'avait fait, constituent le fil conducteur de son œuvre (C. Coste, p. 66).

Si Henriette écrit des romans et entretient une vaste correspondance, si Pauline écrit des lettres si charmantes et si psychologiques, c'est grâce à l'éducation que leur a donné leur père. Mais, en tant que ministre de l'Instruction Publique, Guizot fut moins ferme pour l'éducation des filles. Sa loi de 1833 est implicitement faite pour l'éducation des garçons, car, devenus hommes, ils feront l'opinion et, s'ils ne sont pas éclairés, des révolutions. L'éducation domestique est préférable pour les filles. Néanmoins la scolarisation des filles augmente d'année en année, sans qu'elle ne devienne vraiment obligatoire.



▲ Cat. 22



▲ Cat. 24



▲ Cat. 25 a



▲ Cat. 25



▲ Cat. 26

Pauline Guizot - de Witt

(1831 – 1874)

Cat. 27

Le rôle que joua Pauline, sa deuxième fille, est moins connu car les lettres échangées avec son père ne sont pas publiées, mais connaissant Guizot, il l'aima et lui accorda toute sa tendresse. La sensibilité de cette dernière se révèle dans des lettres conservées au Musée de la Vie Romantique (Paris, archives Ary Scheffer). Après la mort de sa grand-mère pendant leur exil à Londres, elle écrit à Ary Scheffer (Londres, Brompton, 5 octobre 1848) : *...Votre nom est prononcé au milieu de nous... Je reviens souvent dans cette chambre, près de ce canapé où était étendue celle qui nous a quittés, et là je vous vois et je vous cherche... Elle vit au milieu de nous, nous la sentons profondément, hier surtout (c'était l'anniversaire de mon père). Je la voyais tout près de ce fils qu'elle avait tant aimé, priant pour lui dans le ciel comme sur la terre. Mon père a eu hier 61 ans : il est plein de courage et nous donne à tous l'exemple de la parfaite soumission et de la confiance... il s'occupe beaucoup de Guillaume qui devient pour lui un véritable ami ; je crois qu'il ne lui dirait plus comme il le faisait quelque temps après la mort de François : « Oh, mon petit, tu es trop petit ». Il y avait là-dedans bien des choses ; mais j'espère que chaque jour davantage mon cher Guillaume sera pour son père ce qu'était ce fils qui est parti.*

Pauline avait dix-sept ans et un sens psychologique suffisamment développé pour se rendre compte de la complicité intellectuelle qui unissait le père à François, le fils décédé en février 1837 à la suite d'une pleurésie contractée au Val Richer. La mort du fils foudroya le père qui avait sans doute formé, pour François, les vœux d'une brillante carrière.



▲ Cat. 27

**Les deux fils : François (1815 – 1837)
et Guillaume Guizot (1833 – 1892)**

Cat. 28 - 29



▲ Cat. 29

François était le fils de Pauline de Meulan et Guillaume, celui d'Elisa Dillon. Guillaume eut vraisemblablement à souffrir de la comparaison avec son frère aîné, comme le remarque si bien Pauline. Néanmoins en 1892, tout complexe semble avoir disparu, enfin presque, car la référence au père vient encore sous la plume du

fils. Guillaume écrit à Renan (Paris, 3 juin 1892) : *Mon cher ami, en rentrant de chez vous, je viens de lire dans les débats de mardi la fin de votre admirable conférence. Que je suis triste de n'avoir plus mon père pour en causer avec lui demain ! mais que je vous suis reconnaissant, quand vous me rendez, par la hauteur, la complexité et la prudence de vos grandes vues historiques, quelques unes de ces jouissances et de ces lumières de l'esprit que j'allais chercher auprès de lui !* (Paris, Musée de la vie romantique, archives Ary Scheffer). Exauçant le vœu de sa sœur Pauline, Guillaume était devenu enfin le fils de son père qui écrivait après la mort de François à Laure de Gasparin : *Mon bon petit Guillaume est mon enfant, mais ce n'est pas mon fils.* (GdB, p. 208). La dureté de la phrase est à la hauteur sans doute de son désarroi.

LE GRAND-PERE HISTORIEN :

**Un musée de l'Histoire de France
à Versailles, un livre *Histoire de France
racontée à mes petits enfants.***

**Deux monuments pour servir à la construction
d'une histoire nationale**

« *Le développement intellectuel et moral des individus ne marche pas aussi vite que le développement de leur existence matérielle* » Guizot

Un Musée de l'Histoire de France à Versailles :

L'initiative de Louis-Philippe, créant son musée d'histoire de France à Versailles, s'inscrit dans une politique voulue aussi par Guizot de fonder une histoire nationale. Guizot légifère, Louis-Philippe réécrit l'histoire en montrant que son règne réconcilie les Français, unissant ainsi la monarchie de l'Ancien Régime et l'héritage libéral de la Révolution. L'enseignement se fera par des images, scènes évoquant les grandes heures de la nation française : Vercingétorix (héros national), Clovis (roi païen converti), les Croisades (fondements chrétiens), les batailles qui ont consolidé nos frontières, même sous Napoléon, réconciliation nationale à certaines époques (Henri IV et surtout Louis-Philippe), émergence du peuple français (Jeanne d'Arc, Révolution), etc..

Si le Musée de l'Histoire de France est bien une idée novatrice, en fait elle existait en germe dans tous les décors peints du palais du Louvre, créés sous la Restauration. Louis-Philippe et Guizot la portèrent à son paroxysme. L'histoire présentée est celle des batailles et des grands événements, vision que développe Guizot dans son *Histoire de France*.

Histoire de France racontée à mes petits-enfants :

« *Les libraires ont la passion des titres* »

Guizot à Henriette, Paris, 6 mai 1865

Cat. 30 à 38

Comme pour le Musée d'Histoire de la France de Versailles, cette histoire de France est voulue par Guizot pour *contribuer à relever la France de ses ruines d'aujourd'hui en lui mettant sous les yeux le véritable tableau de ses ruines et des relèvements d'autrefois* (GdB, p. 474).

Guizot commença la publication en 1872, il avait 85 ans ! Elle eut lieu chez Hachette, dans des volumes in-quarto, reliés et illustrés en grande partie par Alphonse de Neuville. Le quatrième volume, paru en 1876 et traitant de la Régence et des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, fut le dernier à être écrit par Guizot, les autres volumes furent repris par sa fille Henriette avec l'avertissement suivant *racontés par M. Guizot et recueillis par Mme de Witt née Guizot*. Gabriel de Broglie, dans son ouvrage sur Guizot, pense que l'écriture est celle de Mme de Witt et non celle de Guizot. Les archives d'Henriette au Val Richer le confirment d'ailleurs.

L'ouvrage eut un succès considérable et fut réimprimé de nombreuses fois par la Librairie Hachette, en raison de son intérêt et du style de Guizot devenu souple et narratif.

Dans la longue histoire des rapports entre Louis Hachette (1800 – 1864) et Guizot, la politique de la branche aînée des Bourbons joua le rôle du destin. La politique conservatrice de la Restauration sous le ministère Villèle favorisa sans le savoir la rencontre entre Louis Hachette et Guizot. En 1822, l'abbé Frayssinous (1765 – 1841), comte et pair de France en 1824, précepteur du duc de Bordeaux, est nommé grand-maître de l'Université. Il rappelle les Jésuites, ferme l'École Normale, où était Louis Hachette. Celui-ci, privé d'emploi, entre dès lors dans l'opposition libérale rejoignant ainsi Guizot dont le cours d'histoire sera suspendu par le même Frayssinous que l'on retrouvera, ailleurs, comme rôle du destin pour l'arrivée de Guizot dans le Pays d'Auge.

Louis Hachette, sans ressources et devant subvenir non seulement à ses besoins mais à ceux de sa mère, achète, en 1826, le catalogue de la librairie de Jacques-François Brédif et entame ainsi une longue carrière d'éditeur, très liée au départ au développement de l'enseignement primaire en France. En effet, le catalogue des œuvres publiées par Hachette étant déjà spécialisé dans les ouvrages scolaires (il avait créé de lui-même, entre 1830 et 1832, le *Journal de l'instruction primaire*), lui donnait toutes les raisons pour recevoir le marché du *Manuel général de l'Instruction Primaire* voulu par Guizot dans le cadre de sa loi sur l'Instruction primaire (1833) alors qu'il était ministre de l'Instruction Publique dans le cabinet présidé par le maréchal Soult.

Louis XVIII avait jeté les bases d'un enseignement élémentaire en créant, dans chaque canton, un comité de charité chargé d'agréer et de surveiller les maîtres désireux d'instruire les enfants : les instituteurs étaient exempts de service militaire. Pour les instituteurs laïcs,

il suffisait d'un certificat de capacité et pour les religieux congrégationnistes, généralement les frères des écoles chrétiennes fondées au XVII^e siècle par saint Jean-Baptiste de la Salle, une lettre d'obédience déléguée par l'évêque du diocèse était exigée.

Lorsque Guizot arrive au pouvoir, comme ministre de l'Instruction Publique, il demande une enquête sur l'état de l'enseignement primaire : une commune sur trois n'avait pas d'école et, s'il y en avait une, l'installation était rudimentaire.

Guizot fait passer sa loi et pour la première fois en France étaient établis les fondements d'un système d'instruction primaire cohérent, complet et revêtant le caractère d'un service public (Jean Mistler, 1964, p. 67). Pour tous les instituteurs étaient demandés un brevet de capacité et un certificat de moralité. Auprès de chaque école, un comité de surveillance comprenant le maire, le curé et quelques notables était mis en place.

Louis Hachette fait donc fortune avec les publications destinées au monde scolaire. Mais il avait su, avant de décéder, ouvrir sa librairie à d'autres auteurs comme George Sand, Lamartine, Michelet, Victor Hugo et la comtesse de Ségur pour sa collection « La Bibliothèque Rose ». La comtesse fut pour beaucoup dans le succès de cette série. Ses relations furent parfois tumultueuses avec l'éditeur dont le concierge disait d'elle : *Cette dame a des yeux comme des pistolets* (J. Mistler, p. 223). Comme Guizot, elle rédigea les histoires merveilleuses qu'elle racontait à ses petites-filles mais refusa le titre de conte sous le prétexte suivant : *il pleut des contes à mes enfants, à mes petits-enfants, à ma fille, à ma petite-nièce, à mon neveu, à mon filleul, d'une grand-mère, d'un grand-papa* et elle n'en voulait pas (Lettre du 1^{er} septembre 1856 à son éditeur).

Guizot signa avec Emile Templier *l'un des deux associés les plus anciens auxquels est réservée la signature sociale des traités avec les auteurs de la Sté Hachette et Cie, libraires éditeurs, dont le siège est à Paris, 79, bd St-Germain, un contrat pour l'Histoire de France depuis les temps les reculés jusqu'au 24 février 1848 racontée à mes petits-enfants*. La publication était envisagée en livraisons (5 centimes par livraison imprimée revenaient à l'auteur) et en 4 volumes in 8° Jésus (1 franc par exemplaire pour l'auteur). Guizot pouvait, à son profit exclusif, éditer une traduction anglaise mais devait partager de moitié avec Hachette pour les autres langues.

Le contrat évoquait le devenir des illustrations : *Hachette se réserve le droit de vendre à son profit exclusif les clichés des gravures qui illustreront l'ouvrage. S'il n'y a pas de réédition, les gravures resteront la propriété de MM. Hachette et Cie qui pourraient en disposer comme bon leur semblerait.* Le contrat est daté du 30 octobre 1869 (Archives Hachette, dossier Guizot, IMEC, Réf. HAC 53-8).

51 clichés de l'Histoire de France seront effectivement vendus en 1877 pour une publication en espagnol

(Archives Hachette, dossier Jean Aleu, IMEC, réf. HAC 17-7). Ils furent aussi cédés à des photographes anglais (Mc Millan and Co) et américains (Fields and Osgood and Co) (Archives Val Richer).



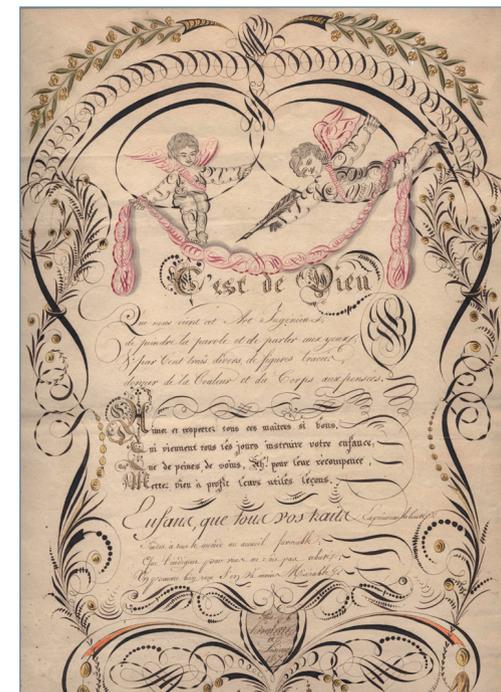
▲ Cat. 37

Si le contrat entre Guizot et Hachette est signé le 30 octobre 1869, les pourparlers avec l'illustrateur Alphonse de Neuville sont très engagés puisque dans un courrier daté du 12 novembre 1869, Hachette signale que ce dernier a lu le manuscrit et a pris note des passages à illustrer. Guizot s'effraie. Son manuscrit risque d'être égaré. Hachette le rassure : *Jamais (M. de Neuville) n'a égaré un seul feuillet. Quant à sa discrétion, je suis persuadé que nous pouvons y avoir toute confiance.* (Lettre du 9 novembre 1869, archives Val Richer).

En décembre M. de Neuville prépare les croquis, tout en terminant un tableau commencé depuis longtemps. Il sait que la bibliothèque impériale, où il a dû bien souvent aller aux renseignements, lui fournira la plupart des documents dont il pourra avoir besoin. (Lettre du 3 décembre 1869, archives du Val Richer). L'ouvrage se met en place, au milieu de bien des vicissitudes : l'artiste est renversé par un camion, part en villégiature à Yport, prépare son tableau pour le Salon, manque de documentation, des ouvriers sont en grève ; la guerre de 1870 empêche l'artiste d'avoir les bois nécessaires pour faire ses dessins et ses gravures. Dans une lettre adressée à Guizot, Neuville écrit : *J'ai pu livrer quelques dessins pour l'Histoire de France. J'ai terminé trois grands dessins : Richard Cœur de Lion quittant St-Jean d'Acre et tendant le bras vers la Terre Sainte qu'il est obligé de quitter. Richard faisant décapiter les prisonniers musulmans devant la ville qu'il n'a pu prendre. Louis le Gros allant s'emparer du château de Coucy. Je suis obligé de m'arrêter-là pour les grands dessins, non par faute de matière, mais par faute de bois...Je voudrais des sujets pas trop spéciaux, n'ayant ici que des documents fort incomplets. J'ai même dû laisser à l'état*

d'ébauche le donjon de Coucy, faute de renseignements précis...Je suis atteint comme tout le monde, dans ma très modeste individualité, par les affreux événements dont notre pays a été le théâtre. L'éditeur se désole aussi de la guerre et de la Commune : Sans cette maudite crise, nous tirerions à 30 000 exemplaires (Lettre de F. Guizot à Henriette, 28 juillet 1871).

Mettre en harmonie l'illustration et le texte n'est pas aisé. Soit l'auteur ne parle pas d'un sujet que l'artiste aurait plaisir à illustrer, soit l'artiste manque de documentation sur une anecdote que l'auteur veut absolument inclure. Qu'importe, Hachette y remédia en servant d'intermédiaire. A. de Neuville voulait représenter, à la veille d'Azincourt comme il en a entendu parler « les chevaux tirant la langue et les hommes éreintés déjà au jour naissant ». Malheureusement Guizot ne décrit pas ainsi Azincourt. Neuville espère que M. Guizot consentira à ajouter une ligne ou deux sur ce texte pour motiver mon dessin, comme il espère, le 5 mai 1872, que Guizot parlera des relations entre Charles VI et Odette ce que Hachette appuie : *Je ne trouve aucune mention d'elle dans votre texte. Un mot, le nom de celle qui calmait si souvent la fureur du roi, nous permettrait d'utiliser cette charmante gravure.* La démarche est la même pour le portrait de Charles d'Amboise que Guizot ne cite pas et dont Neuville a déjà fait le portrait. Guizot obtempère à chaque fois.



▲ Cat. 36



▲ Cat. 30 et 38

Quand les sources manquent absolument, les éditions Hachette préconisent de prendre les portraits des rois ou d'autres personnages dans le musée d'Histoire de France de Versailles. Guillaume le Conquérant à cheval est copié sur la sculpture de Louis Roche qui se trouve à Falaise (Calvados) et pour l'inauguration de laquelle Guizot fit un discours retentissant. Guizot relate cette manifestation dans une lettre adressée à sa fille Henriette (Val Richer, lundi 27 octobre 1851). Son ami, Alphonse de Brébisson, photographie joliment, vers 1855, la statue dans une place vide où le seul homme est ce cavalier à cheval grossièrement brillant selon Guizot.

Toutefois Guizot doit envoyer régulièrement la liste des illustrations qu'il souhaite et qui peuvent être des portraits et/ou des compositions. Pour accélérer les publications, Hachette suggère que Guizot indique des monuments dont leur société ferait faire les dessins par un autre artiste que Neuville ou dont leur société possède déjà une illustration : l'arsenal de Paris, le château de

Rosny, le collège de France, le Louvre rattaché par Henry IV aux Tuileries, le château de Fontainebleau, le château neuf de St-Germain (Lettre Hachette à Guizot, 17 octobre 1873, archives Val Richer).

Guizot souscrit à ces demandes mais parfois s'étonne de telle ou telle illustration et de voir François Ier couché sur l'affût d'un canon la veille de Marignan, le contraire. Hachette le rassure : François Ier est bien à cheval ; les épreuves envoyées ne peuvent donner qu'une idée très imparfaite du tirage définitif (Lettre Hachette à Guizot, 10 mai 1873, archives Val Richer).

Les épreuves des illustrations sont évidemment sujet à controverse entre l'auteur et l'éditeur, qui se justifie : mais déjà pour les avoir dans l'état où je vous les soumetts, il a fallu plusieurs heures de travail... (vous aurez) l'envoi d'une épreuve de chaque gravure en bas de laquelle on inscrira la légende que vous pourrez rectifier ou corriger (Lettre Hachette à Guizot du 13 février 1872).

Guizot, sentimental et fidèle au souvenir de la famille d'Orléans et du talent de sculpteur de la fille de Louis-Philippe, Marie d'Orléans, auteur d'une Jeanne d'Arc, avait demandé si A. de Neuville pouvait lui faire parvenir son dessin représentant Jeanne d'Arc à Donrémy. Malheureusement, le dessin avait été détruit par la gravure, répondit Hachette (22 avril 1873, archives Val Richer). Les deux œuvres n'avaient rien à voir.

Les illustrations, correspondant au goût de l'époque, furent bien reçues, elles furent aussi un argument de vente. Un critique en 1870 s'étonna dans le journal *Le Correspondant* d'y voir beaucoup de femmes nues. A. de Neuville s'en expliqua ainsi : Les barbares s'habillaient peu, mais nous arrivons à la période où les nus allaient disparaître (Lettre Hachette à Guizot, 15 juin 1870, archives Val Richer).

Gabriel de Broglie juge les illustrations suggestives et désuètes (p. 477). Elles avaient pour auteur un artiste dont la spécialité était plus les scènes de batailles contemporaines que l'illustration d'un ouvrage historique. Guizot, dans une lettre à Henriette (10 février 1870), prévoit qu'elles seront très jolies et le 16 février, Guizot confirme Templier m'a amené hier M. de Neuville qui m'a apporté cinq nouveaux dessins très jolis. Il en a déjà fait onze.

Dans un courrier du 3 décembre 1869, adressé à Guizot, Hachette signale que, pour les portraits de Frédégonde et de Brunehaut, Neuville ira faire les recherches nécessaires à la bibliothèque impériale et que ses gravures seront utilisées dans la publication des prospectus publicitaires annonçant l'ouvrage (Archives du Val Richer).

Guizot accorde beaucoup d'importance à la publicité concernant son *Histoire de France*, comme

pour tous ses ouvrages. Un moment, en mai 1870, il caresse l'espoir de voir les tomes à reliure rouge ou verte de chez Hachette se transformer en petits livres à bas prix du même éditeur, pour les bibliothèques de gare contrôlées par Hachette. L'espoir n'aboutit pas.

Les archives du Val Richer conservent la liste des journaux à qui fut envoyé un exemplaire de l'*Histoire de France*, en échange d'un article : plus de quarante-cinq, français ou étrangers. Guizot avait d'ailleurs toujours eu cette habitude de servir les journaux lors de l'une de ses publications et à cet effet, il disposait dans ses contrats d'ouvrages gratuits pour la presse.

La création par Henriette Guizot, en 1882, de « l'œuvre des détenues libérées » permit à Henriette de poursuivre de manière inattendue la collaboration entre Hachette et la famille Guizot. On passa de l'œuvre intellectuelle au travail manuel car Henriette, grâce à l'atelier de pliage dans lequel les détenues libérées travaillaient, envoyait à Hachette les feuilles pliées pour les besoins de l'éditeur (C. Coste, p. 59). L'album de photographies n°16 du Val Richer possède une photographie de Melle Dumas dont la légende est la suivante : Amie beaucoup plus âgée de Mme Conrad de Witt et qui a fondé avec elle et d'autres amis le patronage des détenues libérées et des pupilles de l'administration pénitentiaire.

Avant Hachette, Guizot avait eu pour éditeur Michel Lévy, chez qui il avait fait paraître : *Vie du prince Albert, Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, Mélanges politiques, La France et la Prusse responsables devant l'Europe* dont la vente fut autorisée dans les gares de chemins de fer par la commission de colportage et dont des exemplaires furent demandés par Hachette qui contrôlait les bibliothèques de gare. Guizot avait proposé aux éditions Michel Lévy son ouvrage *Histoire de France*, mais elles offrirent moins d'avantages que les éditions Hachette en 1869. Elles emportèrent donc le marché et ce fut un grand succès éditorial :

Je vois encore d'ici M. Templier ouvrant (lors de réunions journalières) et nous lisant la lettre de M. Guizot qui nous proposait la publication de son *Histoire de France*, un des grands succès de la Librairie. (Souvenirs de René Fourret dans *J. Mistler*, p. 269 – 270).

En échange, Guizot offrit à Michel Lévy la réimpression de deux de ses ouvrages *Mélanges politiques et Moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France*. M. Lévy ne donnera pas suite (Lettre à Henriette, 31 octobre 1869).

GUIZOT ET LES ARTS

Cat. 39 à 41

Guizot a peu écrit sur le sujet de l'art. Trois articles, le premier *De l'état des Beaux-Arts en France et du Salon de 1810*, le second, publié en 1816 *Essai sur les limites qui séparent et les liens qui unissent les Beaux-Arts* et le dernier paru en 1852 (*Etudes sur les Beaux-Arts en général*) qui reprend les études précédentes augmentées d'études de tableaux, résumeraient sa conception de l'art si l'on ne prenait pas en compte, et en outre, les peintres, les sculpteurs et les photographes qui ont travaillé pour Guizot et sa famille.

Les écrits



▲ Cat. 40



▲ Cat. 40 bis

En 1810, il fait le compte-rendu du Salon Officiel. Il a vingt-trois ans, travaille déjà depuis quelques mois avec Pauline de Meulan et pense, avec l'impétuosité de sa jeunesse et la virtuosité de sa pensée, qu'il peut parler de tout et de rien et notamment de l'art. Il constate que la peinture, à cause de David, cherche ses modèles dans les marbres antiques, ce qui est une erreur, comme l'est aussi la copie d'un geste d'un acteur de renom pour le retranscrire en peinture. Guizot fustige le peintre Guérin pour le geste d'Orèste dans son *Andromaque et Pyrrhus*, geste copié sur un geste de l'acteur Talma.

En 1810, Guizot blâme donc l'abus des études d'après les statues antiques, ce qui conduit à négliger le coloris. Guizot va-t-il aimer, pour cela, Delacroix et sa palette si riche, rien n'est moins sûr. Ce sera Thiers qui enverra le peintre romantique au Maroc en 1830 et

qui lui confiera la décoration de la Chambre des députés en 1838 et celle du Sénat en 1845.

Guizot s'irrite contre les peintres qui font des tableaux incompréhensibles et écrit une phrase prémonitrice : *Pour comprendre un tableau, nous avons besoin, le plus souvent, qu'on nous en indique le sujet, que sera-ce si le sujet lui-même a besoin d'être expliqué ?* Qui, aujourd'hui en 2006, connaît l'histoire d'*Aurore enlevant Céphale* (tableau de Guérin, Salon de 1810), celle de *Polyphème poursuivant, un rocher entre les mains, Acis et Galathée* (tableau de Remi, Salon de 1810), etc... Et combien de fois a-t-on entendu dans des expositions d'art contemporain des gloussements et des ricanelements sur telle ou telle œuvre, car elle n'était plus comprise du grand public, même avec un cartel d'explication !

En 1816, Guizot reprend le double thème de Hegel selon lequel la sculpture parfaite est l'expression de la beauté physique idéale et selon lequel la peinture est l'art de l'individuel et de l'accidentel, apte à reproduire les apparences mouvantes de la nature. (R. Baschet, Guizot).

Guizot est pris entre son admiration pour la sculpture grecque et son goût pour la nature. A chacun son domaine d'expression. Pour la peinture, les actions violentes, tout ce qui n'est pas rattaché à la terre (*Assomption, Enlèvement de Ganymède, etc...*). Pour la sculpture, les actions simples et peu violentes. Il admire le *Discobole* prêt à lancer son disque car la pose est entièrement déterminée par le genre de l'action et elle n'offre rien d'étranger à ce but.

Guizot souligne le rôle de la gravure. Elle est nécessaire à plus d'un titre. Un chef d'œuvre de Raphaël ne peut être admiré que d'un petit nombre de spectateurs. *Le peintre Edelinck l'étudie ; une plaque de cuivre et un acier tranchant lui suffiront pour le reproduire : le monde entier peut jouir du chef d'œuvre de Raphaël.* Si cette gravure peut servir à n'importe quel amateur pour son plaisir, elle servira pour son travail au peintre qui *fera bien d'avoir, dans son atelier, un choix d'estampes des meilleurs maîtres, où il puisse voir la marche, l'histoire de la peinture et apprendre à connaître les divers styles qui ont eu et ont encore aujourd'hui le plus de succès.* Les archives du Val Richer conservent en effet un nombre important de gravures qui ont permis à l'amateur Guizot de jouir des chefs d'œuvre de l'art.

Pourtant il me paraît que, pour Guizot, l'art était en-dehors de la vie. Il écrit, au Val Richer, sa préface pour l'ouvrage de 1852 où il souligne *L'étude des Arts a ce charme incomparable qu'elle est absolument étrangère aux affaires et aux combats de la vie.* Il apparaît difficile de souscrire à une telle formule. Dans vie, il y a politique, arts, littérature. Et en littérature, Guizot a été moins timide après avoir rejoint, autour de 1820, le *grand mouvement qui incite tous les représentants du roman-*

tisme libéral à transporter sur le plan des idées leur attachement aux libertés publiques et à faire bénéficier la littérature du concept de révolution (Baschet). En fait, Guizot saura utiliser l'art, se contredisant avec l'aplomb qui fait le charme de tous les politiques : l'art sera au service de sa vie publique et politique, et l'art sera au service de sa vie privée.

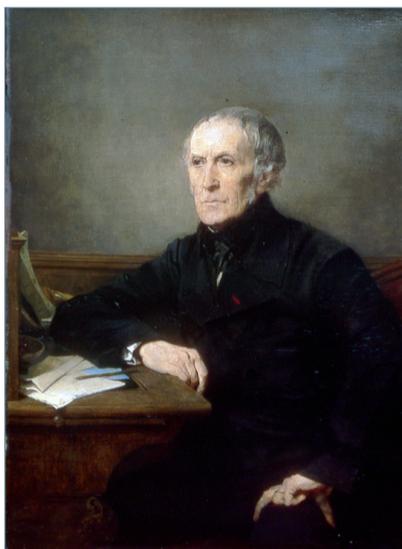


▲ Cat. 41

Les actes :
Cat. 42 à 50

S'il est un domaine où l'art est important, c'est bien dans la sphère privée et dans l'éducation des enfants. Guizot, lorsqu'il était à Genève (1799 à 1805) pour ses études, avait appris le latin, le grec, l'italien, l'anglais et l'allemand, mais il pratiqua aussi le dessin et un métier manuel. Il devient excellent menuisier et tourneur (GdB, p. 19). Beaucoup de gravures conservées au Val Richer ont gardé les encadrements en pitchpin façonnés par Guizot. Que va faire Guizot avec ses enfants ? Ayant beaucoup écrit sur le sujet avec Pauline de Meulan, il donna effectivement à ses filles un niveau d'instruction inhabituel pour des femmes de cette époque (C. Coste, p. 21). Elles eurent des leçons de latin, de grec, de musique (piano), de dessin et de danse jusqu'en 1848. En Angleterre, elles apprirent l'anglais. L'éducation donnée était axée sur le raisonnement critique, les pratiques artistiques venant sans doute au second plan.

Guizot sut utiliser les artistes pour sa propagande et les artistes-caricaturistes se chargèrent, à leur manière, de lui donner une autre célébrité. De 1827 à 1860, Guizot emploie peintres et sculpteurs pour lui et sa famille. A partir des années 1860, leur succèdent les photographes (Nadar, Reutlinger, Discéri et Salomon, etc..).



▲ Cat.45



▲ Cat.46

Deux peintres (Ary Scheffer et Alexandre Couder) travaillent pour la sphère privée et quatre autres (Paul Delaroche en 1837, G.P.A. Healy en 1841, E. von Heuss en 1846, et F.R. Say) pour la sphère publique. Baudry est entre les deux : Guizot, en habit noir de bourgeois, est à sa table de travail. Chez Delaroche, la simplicité du traitement n'exclut pas le sentiment d'un autre monde auquel appartient le politique Guizot, même si ses caractéristiques physiques apparaissent ici et là : lèvres minces et volontaires, yeux et cheveux noirs et belles mains fines et soignées ornées de deux alliances. Dix ans plus tard, Guizot, les cheveux blancs, apparaît avec les signes du pouvoir (tableau de Heuss, musée de Lisieux) : fauteuil rouge, tapis de la Savonnerie, grands rideaux de velours rouge laissant apparaître une nuée. Sur sa poitrine, de multiples décorations, à ses pieds chaussés de vernis noirs, son portefeuille de ministre, sur une table, des cartes et des volumes ouverts et derrière lui, une bibliothèque. Tout indique qu'une décision politique ne peut être prise que grâce à la réflexion et à la lecture de textes anciens. Le regard est tourné vers sa droite, comme si quelqu'un venait de faire irruption et avait dérangé la séance de pose ou l'heure de réflexion.



▲ Heuss, Portrait de Guizot. Coll. Musée de Lisieux



▲ Cat.48

Le portrait de Healy (Musée de Santa Barbara) relève du même esprit : Guizot, dans sa gloire de ministre, est debout et regarde le spectateur (ce qui rend son visage moins austère). A ses pieds, des ouvrages jetés pêle-mêle, sur la table, de nombreux documents avec un sceau accompagné de « Par le roi », ce qui fait de Guizot un grand commis de l'Etat.

Si Guizot avait évoqué les gravures pour le plaisir des amateurs et le travail des artistes, avait-il deviné qu'elles lui serviraient pour sa propre propagande. Le tableau de Delaroche semble avoir eu un grand succès. Il fut gravé par Charles Blanc, Paul et Hippolyte Delaroche, Emile Lassalle et Luigi Calamata (Musée du Louvre, Cabinet des dessins). Et, comme l'écrivait Guizot, en 1816, dans son Essai sur les limites qui séparent et les liens qui unissent les Beaux-Arts : *le graveur est un traducteur et comme tous les traducteurs, il a l'inconvénient de ne pas rendre la vérité, la magie de l'original. Le dessin et le contraste des lumières et des ombres sont les moyens dont il dispose.*

Fut-il content du résultat ?



▲ Cat.47



▲ Cat. 43

PORTRAITS INDIVIDUELS ET/OU PORTRAITS DE FAMILLE

(Hors caricatures)

Avant 1827

A. Couder : **Pauline de Meulan** (gravure au musée de Lisieux)

Ary Scheffer : **Mme Guizot-Meulan malade avec son fils François lui faisant la lecture** (Coll. Privée)

1827 : Ary Scheffer : **Pauline de Meulan sur son lit de mort**. Coll. Privée

1828 : Ary Scheffer : **Pauline de Meulan alitée unit les mains de Guizot et de sa nièce**. Coll. Privée

1830 : David d'Angers : **François Guizot**. Angers, Musée David d'Angers (Bas-relief, bronze).

Vers 1830

Maurin : **Portrait de F. Guizot**. Gravure. Musée de Lisieux

1832 : Ary Scheffer : **Portrait de Guizot relevant de maladie**. Coll. Privée

Avant 1833

Ary Scheffer : **Mme Guizot-Dillon trouvant son mari endormi rêvant à un sommet de Pétrarque**.

Ary Scheffer : **Portrait de Elisa Dillon** (gravure au musée de Lisieux)

Hesse : **Portrait de Elisa Dillon** (Réf. Testament de F. Guizot)

Couder : **Portrait de Elisa Dillon** (Réf. Testament de F. Guizot)

1833 : Foyatier : **Masque mortuaire d'Elisa Dillon**, d'où un buste (GdB, p.178)

Buste de Guizot

Ary Scheffer : **Elisa avec ses trois enfants** (coll. Privée).

Auguste Couder : **Elisa avec ses trois enfants**. Coll. Privée (Réf. GdB, p.178)

1834 : Couder : **Portrait de Henriette Guizot à l'âge de 5 ans**. Coll. Privée.

1836 – 1837 :

Bra : **Bustes de Guizot et de Mme Guizot-Dillon** (GdB, p. 190)

Avant 1837 :

A. Couder : **Portrait de François Guizot fils**. Pastel. (Réf. Testament de F. Guizot)

Maurice Devaines : **Portrait de François Guizot fils**, coll. Privée

Hesse : **Portrait de François Guizot fils**, miniature (Réf. Testament de F. Guizot)

1837 Paul Delaroche : **Portrait de Guizot**, Copenhague, Ny Carlsberg Glyptotek. Copie par VIBERT (Musée national du château de Versailles et des Trianons).

1841 : George Peter Alexander Healy (1808, Boston – 1894, Chicago) : **Portrait de Guizot**, Huile sur toile, Santa Barbara Museum of Art. *Deux versions de ce tableau : une dont les dimensions sont de 55 cm. x 65 cm. En coll. privée (Correspondance Guizot – Lieven, t. III, p.261) et une autre dont les dimensions sont de 72 cm. x 46,7 cm au Santa Barbara Museum of Art, don de Abraham Adlers to the Preston Morton Collection (Cat. Expo. The art of the July Monarchy, n°17 du cat.). Healy vécut en France pendant vingt ans et travailla sous la direction de Gros. C'est l'ambassadeur des Etats-Unis, le général Cass, qui lui commanda ce portrait pour sa collection particulière.*

1844 Maurice Borrel : **Médaille François Guizot** (Ref. Colloque Guizot, 1974)

1846 : Edouard von Heuss : **Portrait de Guizot**, Musée de Lisieux

1846 : Hélouin : **Portrait de Guizot** d'après le tableau de Delaroche (gravure, Musée de Lisieux)

Après 1846 :

Mottez : **Portrait de Guizot avec la toison d'or** Coll. privée

1847 : Ary Scheffer : **Portrait de Mme Guizot mère**, coll. privée

1848 : Aimée Zoé Lizinka de Mirbel, née Rue (1796 – 1849) : **Portrait de Guizot en 1848**

Avant 1848

A. Couder : **Portrait de Mme Guizot mère** (Réf. Testament de F. Guizot)

Vers 1849,

Frédéric Richard Say : **Portrait de Guizot, décoré de l'ordre de la Toison d'Or**, coll. Privée. (Réf. Colloque Guizot, 1974)

1859 : Paul Baudry **Portrait de Guillaume Guizot** (Coll. Privée)

1860-1861 :

Paul Baudry : **Portrait de Guizot** (Musée de la Roche-sur-Yon)

1861 : Disderi : **Photographie de Guizot**

1862 : Robinet : **Buste de Guizot** (Coll. Académie Française)

1863 : Nadar : **Photographie de Guizot**

1863 : Reutlinger : **Photographie de Guizot dans le cadre de la galerie des membres de l'Institut**

1868 : Salomon : **Photographie de Guizot**

Sans date

Auguste Couder : **Guizot et Shakespeare**. Dessin

Charles Blanc : **Portrait de Guizot**, gravure, d'après Delaroche, album Edouard Pingret, Paris, Musée du Louvre, Département des Arts graphiques, RF 6987.3

Paul Delaroche : **Portrait de Guizot**, Paris, Musée du Louvre, département des Arts graphiques, RF 12843, et 12843 bis recto.

Emile Lassalle : **Portrait de Guizot** d'après Delaroche, album Edouard Pingret, Paris, Musée du Louvre, Département des Arts graphiques, RF 6987.1

Léopold Flameng : **Portrait de Guizot** d'après Baudry. Musée de Lisieux.

Pierre Petit **Photographie**. Traduction en gravure (Musée de Lisieux)

Anonyme **Guizot assis à son bureau de ministre de l'Instruction Publique** Gravure. Musée de l'Education

3ème quart du XIXème s. :

Hippolyte Bayard, **Portrait de Guizot** d'après le portrait de V. Mottez. Photographie. Coll. Musée Condé, Chantilly.



La vie publique photographiée :

Cat. 51 à 57



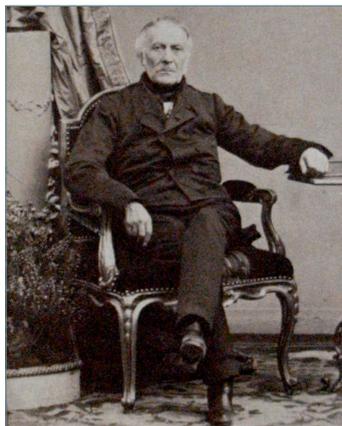
▲ Cat. 51



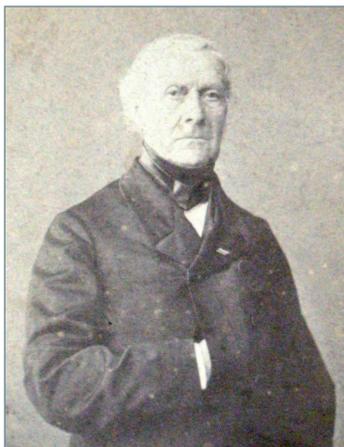
▲ Cat. 57



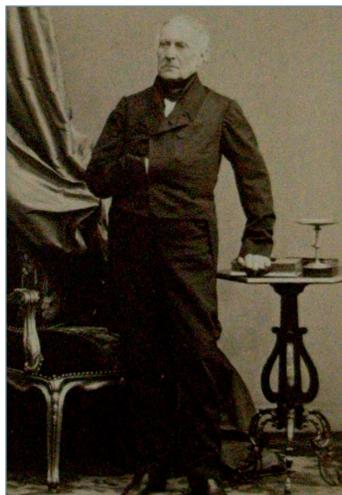
▲ Cat. 53



▲ Cat. 55



▲ Cat. 54



▲ Cat. 56

Sauf erreur de notre part, il ne semble pas que Guizot ait eu un discours sur la photographie et sur son développement. Dans les lettres à Henriette, il mentionne, lorsque celle-ci est à Rome avec son mari Conrad de Witt : *Je demande à Conrad... une photographie du Forum, de l'église de Saint-Jean de Latran et du Vatican. Ce sont les trois théâtres de la grande histoire de Rome, des deux Romes.* (Lettre à Henriette, Val Richer, jeudi 6 novembre 1851).

Dix ans plus tard, Guizot commente ainsi des photographies de Disdéri (Lettre à Henriette, 14 janvier 1861) : *Six poses différentes. Trois excellentes de ressemblance, de naturel et de finesse. Deux assez bonnes. Une mauvaise.* A sa même fille, trois jours plus tôt (11 janvier 1861), il écrivait : *Disdéri m'a photographié sous six poses. Plus, il m'a demandé en grâce pour lui, pour sa galerie, une photographie de grandeur naturelle ! quel monstre ! Il l'a manquée deux fois. Il croit que la troisième aura réussi.*

Deux ans plus tard, (Lettre à Henriette, Paris, 7 décembre 1863), Guizot évoque *A 1 heure, je vais chez le photographe Reutlinger qui fait une galerie de l'Institut*, un rendez-vous comme un autre, puisqu'à 3 heures, il recevra Viennet, un académicien. Guizot est content du résultat de Reutlinger (Lettre à Henriette, Paris, 31 juillet 1864).

Cinq ans plus tard, il va chez le photographe Samuel-Adam Salomon, entre deux rendez-vous et toujours sans remarque sur le travail du photographe. Les archives Guizot ne conservent pas, semble-t-il, ce portrait par Salomon qui est représenté dans les collections du Val Richer par une photographie d'une de ses œuvres de sculpteur, le portrait de Charlotte Corday. Il était courant dans ces décennies qu'un artiste, peintre ou sculpteur, devint aussi photographe. Guizot se fait donc photographier par Nadar, Disdéri, Reutlinger et Salomon.

Dans les années où Guizot se fait photographier par Nadar, celui-ci ou plutôt son atelier avait alors un langage assez académique assez loin des premières belles compositions pour Théophile Gautier, Gustave Doré et Georges Sand. Il avait inclus Guizot dans son Panthéon, dit *Panthéon Nadar* représentant le Tout-Paris littéraire (1851 - 1854), ce qui prouve que Guizot était perçu à cette époque plus comme historien que comme homme politique. Nadar, ou son atelier, photographie Guizot. Le résultat, pour l'une des prises de vue, est d'avoir su rendre Guizot assez humain (Cat. 53). Pour l'autre, Guizot a la raideur que l'on attend de lui, la main droite dans son manteau, attitude que l'on retrouve d'ailleurs chez beaucoup d'hommes photographiés. Guizot prévient Henriette qu'elle pourra mettre dans sa chambre au Val Richer une photo bien meilleure que celle de Nadar (Lettre du 2 avril 1865) dont l'auteur n'est pas connu.

Eugène Disdéri déposa un brevet en 1854 pour s'assurer l'exclusivité de son invention : le portrait-carte. D'un coût modique, elles étaient destinées à être dis-

tribuées lors des visites mondaines. Elles enrichirent les albums familiaux, dont ceux de Guizot. *Les portraits de Disdéri sont d'un enseignement précieux pour l'étude des comportements sociaux, mais assez pauvres sur le plan artistique : le modèle y est représenté dans ce qu'il a de plus extérieur, sa ressemblance physique et son appartenance à une classe, sensible dans les attitudes entièrement codifiées et le costume, sans grand effort pour magnifier l'ensemble au moyen de la lumière* (cat. *Figures et portraits*, 2006, p.15). Disdéri présente Guizot assis sur un curieux fauteuil Louis XV, le bras gauche appuyé sur un guéridon et le bras droit sur l'accoudoir (album n°2). La tête de Guizot se dégage, assez subtilement, sur un mur nu, en totale opposition avec le côté gauche de la photo surchargé de rideaux et de fleurs (Cat. 55 et 56).

Je ne suis pas sûr que Guizot ait considéré la photographie comme un art, mais plutôt comme un moyen facile de se faire connaître. Cependant les rapports entre la photographie et l'art ont été l'objet d'un véritable débat dans la première moitié du XIXe siècle, débat auquel Guizot semble ne pas avoir participé. Il est vraiment étonnant que Guizot, académicien depuis 1832 (Académie des sciences morales et politiques en 1832, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1833 et Académie française en 1836), ne soit pas allé plus loin dans sa réflexion sur ce sujet car c'est dans l'une des Académies qu'il avait réouverte en 1832, celle des Sciences, que fut révélé, le 18 août 1839, le tout nouveau procédé de fabrication d'images, le futur daguerréotype, et c'est toujours à cette Académie que furent présentées toutes les innovations photographiques des années suivantes. Plus curieux, Guizot se fait représenter par Delaroche en 1837, or Delaroche avait été sollicité par Arago pour soutenir la présentation du daguerréotype à l'Académie des Sciences et c'est chez Delaroche que furent formés de futurs photographes comme Le Gray, Charles Nègre et Henri Le Secq. Le silence de Guizot ne s'explique pas, sauf par un manque d'intérêt. Mais, enfin, il n'était pas censé s'occuper de tout et seul constat que nous pouvons faire est qu'il suit le progrès, passant du portrait sur toile au portrait sur papier.

La vie privée photographiée. Les albums photographiques ou figures et portraits de Guizot, de sa famille et de ses amis.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. Cette phrase tirée de l'écriture résume bien l'ensemble des amitiés de Guizot. Il y a plusieurs cercles de relations, la famille, les politiques, les amis et toutes sont présentes dans les albums photographiques familiaux.

Le cercle familial :

Cat. 58 à 66



▲ Cat. 58



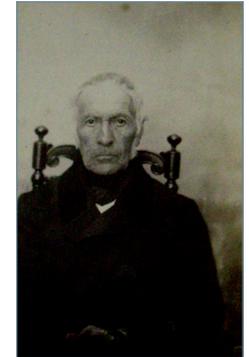
▲ Cat. 59



▲ Cat. 59 a



▲ Cat. 60



▲ Cat. 61



▲ Cat. 62



▲ Cat. 63

Apparemment, il ne semble pas qu'il y ait de daguerréotype représentant F. Guizot. Celui-ci profita, comme tout un chacun, du développement de la photographie sous une autre forme, celle du calotype et celle du négatif verre. Ses portraits photographiques viennent supplanter, à partir de 1850, ceux réalisés par ses amis peintres, Scheffer, Couder, Hesse, Heuss, Delaroche. Le portrait par Baudry est exceptionnel. Il date des années 1860, époque où Guizot se laissait photographier.

Que Guizot n'utilise pas le daguerréotype est assez étonnant. En tant que parisien, il avait toute la possibilité d'être au courant de l'invention en 1839 de Daguerre, et la Normandie du Val Richer (Lisieux, Caen, Falaise) avait donné ou donnait encore ses heures de gloire à cette nouvelle invention grâce à Louis Adolphe Humbert de Molard (1800 – 1874), Edmond Bacot (1814 – 1875) et Louis-Alphonse de Brébisson (1798 – 1872). Ce dernier fit partie d'ailleurs de ses amis normands et, avec Humbert de Molard, appartenait à ce groupe des amateurs éclairés qui, dès 1839, sont au fait du procédé de Daguerre et participent à son développement en Normandie.



▲ Cat. 64



▲ Cat. 65

Le daguerréotype ne permettait pas la multiplication des images. Celle-ci est obtenue par le calotype, procédé photographique sur papier avec négatif. L'invention de William Henry Fox Talbot est introduite en France en 1847. Les albums photographiques de Guizot en possèdent quelques uns (un est daté de 1852), ils sont l'œuvre de son gendre Conrad de Witt (1824 – 1909), époux de sa fille Henriette (album factice, coll. Val Richer).

La mise au point du collodion humide sur plaque de verre à partir de 1851 permet l'épanouissement du portrait photographique. Il fera les beaux jours des albums photographiques des familles qui pouvaient cumuler portraits de famille, portraits des souverains, portraits des célébrités, etc..

L'amélioration de la technique permet à des amateurs de montrer leur société dans son intimité. Conrad de Witt, photographie Guizot, sa tante Alida Temminck (1788 – 1868), qui les avait élevés, lui et son frère (Cat. 59). Au touchant témoignage de filiale considération que représente le portrait de la vieille dame, toute coiffée de dentelles et pleine de patience souriante, est lié le portrait distancié de l'intellectuel et de l'homme qui est revenu un peu de tout, y compris du plaisir de se montrer. Tous les deux sont assis, au Val Richer, devant une vigne vierge et le bras droit appuyé sur une petite table ronde en fer de jardin. D'autres personnes seront soumises à la même mise en scène : ses filles, le docteur Béhier, Cornelis de Witt junior, Marie de Witt (album n°2). Le dos de fauteuils identiques se retrouvent ici et là au fur et à mesure que l'on ouvre les albums : fauteuils à l'accoudoir courbe (album n°2), fauteuils à l'accoudoir triangulaire (Guizot, ses deux filles, Pauline, Henriette, son fils Guillaume, ses gendres Cornelis et Conrad de Witt, et leur sœur Mme Gaillard de Witt (album n°13 et album factice), chaise (Guizot, Marguerite, Jeanne, Marie, Robert de Witt ses petits-enfants dans l'album n°2). On le voit l'activité photographique était intense au Val Richer. Dans une lettre adressée à son père (Val Richer, 2 mars 1865), Henriette écrit avoir envoyé à l'une de ses correspondantes anglaises, Miss Yonge *une photographie de vous, une de celles de Conrad. Je trouve dans celles-là mieux que dans toutes celles des artistes l'expression de paix et de bonté qui caractérise votre physionomie au Val Richer et au milieu de nous. Ou comment les amateurs de la famille sont bien supérieurs aux artistes ou comment la tendresse conjugale fausse le jugement.*

Enfin, pour quelques photos, le groupe familial sort des appartements du Val Richer et se montre en train de jouer au croquet. Datée des années 1868 – 1869, cette scène mélange les différentes générations Guizot et de Witt, aux quelles viennent se joindre des amis anglais, les Craik, qui enverront eux-mêmes leurs portraits en indiquant *For dear Val Richer* (album n°2). Cet internationalisme se retrouve dans tous les albums.



▲ Cat. 66

Le cercle des relations (les amis, les affinités électives) :

Cat. 67 à 75



▲ Cat. 67



▲ Cat. 68



▲ Cat. 69

Chez Guizot, on ne trouve pas les portraits des actrices ou des acteurs qui auraient pu l'enchanter. Ce sont des portraits d'hommes politiques français et étrangers, d'ecclésiastiques (un seul, Bossuet), d'écrivains (Dante, Victor Hugo), de la famille royale de France (branche Orléans), les portraits de ses amis intimes et plus étonnants, des portraits d'Indiens, rapportés par son neveu Julien Decourt. Deux raisons à la présence de Bossuet et de Victor Hugo : on sait que Guizot lut, à son épouse Pauline mourante, le sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme (P. J. Pénault, p. 18). Guizot n'aimait pas les romantiques, préférant les auteurs classiques. Seul Victor Hugo eut une place à part, car, pair de France, il fut un instant favori de la Monarchie de Juillet (P. J. Pénault, p. 44) et participa activement à la mise en place de la future administration des Monuments Historiques, dont l'idée revenait à Guizot.

Les autres photographies révèlent les affinités électives de Guizot. On regrettera de n'y point trouver quelques membres de la société augeronne, en dehors du prince Handjéri, propriétaire du château de Manerbe, proche du Val Richer.

Pour les Etats-Unis, on ne compte plus la représentation des militaires, qu'ils soient du parti confédéré ou du parti fédéral (album n°1). Il s'agit des représentants les plus en vue de ces deux partis : le général Lee, le général Beauregard, le général Grant, le général Sherman, Jefferson Davis, Abraham Lincoln et Andrew Johnson, président des Etats-Unis après l'assassinat de Lincoln en 1865. Guizot en parle à sa fille Henriette dans ses lettres (17 janvier 1862, 30 avril 1865, 4 mai 1865). Plusieurs photos de Edward Everett (1794 – 1865) rappellent que cet homme d'Etat américain avait de nombreux points communs avec Guizot : Grand orateur, intéressé par l'instruction publique et ministre plénipotentiaire en Angleterre en 1840, au même moment où Guizot y était comme représentant de la France.

Ambassadeur en Angleterre, ministre des Affaires Etrangères, cheville ouvrière de l'Entente Cordiale, Guizot donne une place de choix aux personnalités anglaises : photo de la reine Victoria (Queen and Grandson), d'autres de ses amis : lord Aberdeen, âgé et qui a perdu la superbe de son portrait par Lawrence (Cat. 71), les amis Craik dont la femme Dina (1826 – 1887), auteur de *The Head Family* et de *Two Marriages*, est très joliment représentée dans une photo où son visage est caché par la petite fille qu'elle a adoptée (Cat. 72). Elle fut aussi une amie de Henriette Guizot qui sut faire siennes les relations féminines de son père dans le monde littéraire anglais (C. Coste, p. 67). Le diplomate J.F. Clark, l'écrivain Henri Reeve (1813 – 1895) voisinent dans les pages des albums (n°2 essentiellement) avec les cousins sir John Boileau et lady Katherine Boileau à qui nous devons la commande du portrait de Guizot par Baudry (Cat. 73).

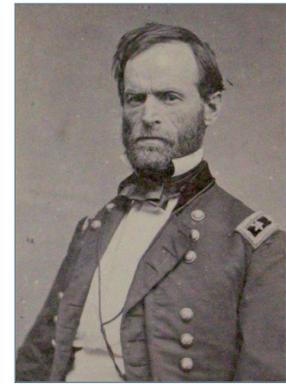
En ce qui concerne la France, sont abondamment représentés les membres de la famille royale (branche Orléans) : reine Marie-Amélie, ses fils, le duc de Nemours dont la ressemblance avec son père Louis-Philippe est frappante, le prince de Joinville, le duc d'Aumale, ses petits-enfants, le comte et la comtesse de Paris (Photos Langerer, Wien, album n°3), le duc de Chartres (album n°2). De tous ces princes, seul le comte de Paris a une belle attitude, légèrement affaissée sur une balustrade, mais pleine de retenue. Curieusement, il ne semble pas qu'il y ait de photo du roi Louis-Philippe. On sait que Guizot conserva longtemps des relations avec la reine et ses fils, notamment pour les aider à se réconcilier avec leur cousin, de la branche aînée, le comte de Chambord, réconciliation préalable à tout rétablissement de la monarchie.



▲ Cat. 71



▲ Cat. 73



▲ Photographie du général Sherman, Photo Anthony, New-York, format carte de visite. Coll. Privée



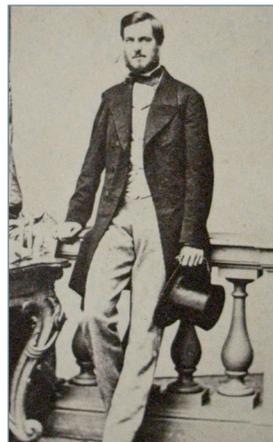
▲ Cat. 72



▲ La reine Marie-Amélie. Photo Gilvy à Bayswater, Londres



▲ Cat. 70



▲ Cat. 74



▲ Le duc d'Aumale. Photo Gilvy à Bayswater, Londres



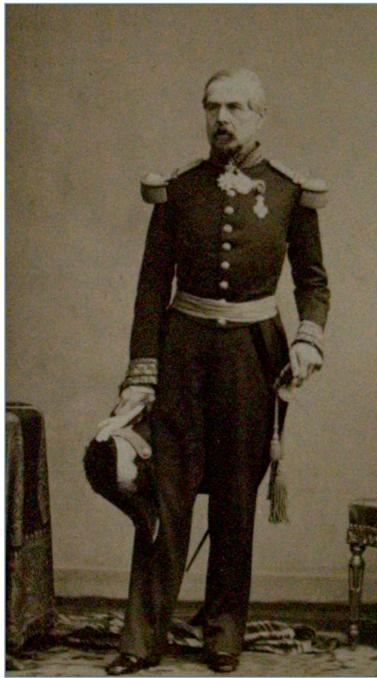
▲ Le duc de Nemours.
Photo Mayer frères, Londres, 1861



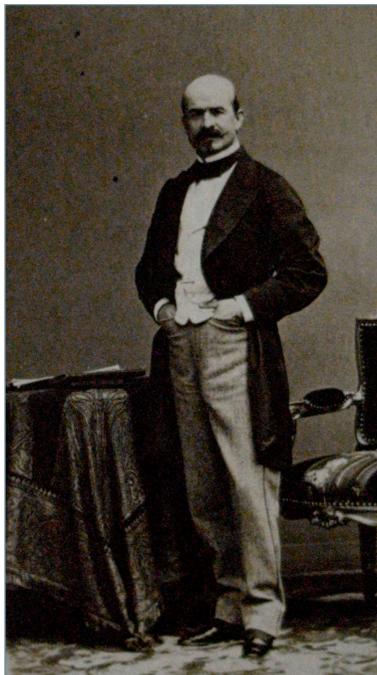
▲ Le prince de Joinville.
Photo Gilvy à Bayswater à Londres



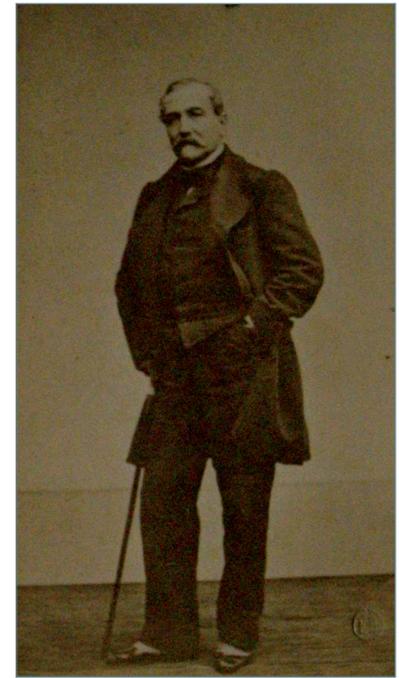
▲ Cat. 75



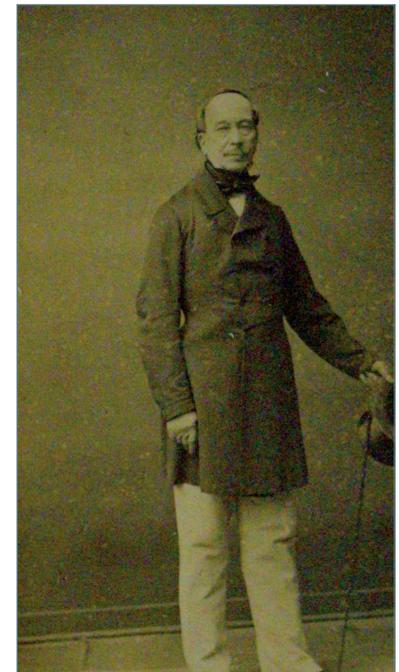
▲ Général Changarnier.
Photo Pierre Petit, Paris



▲ Général Lamoricière.
Photo Desmaisons, Paris



▲ Général Trochu
Photo Vimard, Paris



▲ Général Chabaud-Latour.
Photo Disdéri, Paris

Le général Changarnier soutenant Guizot dans cette affaire de réconciliation fait partie des généraux français des albums de Guizot : Lamoricière, Chabaud-Latour, Trochu. En fait, tous ces généraux avaient pour points communs : la fibre orléaniste et la haine impériale, comme Guizot. On constate que Guizot est cohérent avec sa pensée politique lorsqu'il intègre tel ou tel dans ses albums photos.

Enfin, nous terminerons par l'étrange présence de chefs indiens, dont Little Crow. Elles ont été données par Julien Decourt, né en 1833 et neveu de Guizot par sa femme. Guizot s'en est beaucoup occupé, l'a envoyé en Algérie, et en Amérique d'où il a sans doute rapporté ces clichés assez inattendus qui mettent des peaux-rouges au milieu des princes et princesses ! Mais ils marquent aussi l'étonnante ouverture d'esprit de Guizot pour un peuple qu'il ne connaissait pas. Peut-être que ces indiens lui rappelaient ceux que Louis-Philippe avait reçu aux Tuileries en 1845. La scène fut représentée dans le Musée d'Histoire de France de Versailles par Karl Girardet (Lettres, p. 245, 315).

Grâce à l'invention de la carte-visite de Disdéri, les albums de Guizot regorgent donc, comme tous ceux des diplomates de son temps, de portraits des membres du corps diplomatique, de ses amis, des familles royales anglaises et françaises. Ces portraits sont réalisés par les grands ateliers européens : Disdéri, Bisson frères, Nadar, Reutlinger, Pierre Petit, Mayer et Pierson (Paris), d'Alessandri (Rome), Langerer (Vienne), etc..

D'une photo à l'autre, passe sous nos yeux toute la vie de Guizot. Leur succession est à l'image de la vie de celui qui les a réunies : affection pour les siens et les amis ; respect et parfois admiration pour les personnalités royales et princières qui croisèrent le chemin d'un homme habité par sa vision politique : les personnes présentes dans ces albums adhéraient aux mêmes idéaux.

Guizot, collectionneur de photographies

Cat. 76

Quelques grands collègues de Guizot, à l'Académie Française, comme le duc d'Aumale (1822 – 1897), Thiers (1797 – 1877) collectionnèrent les photographies. Nous avons retenu ces deux noms, car Guizot les a bien connus.

Le duc d'Aumale, de la famille d'Orléans, légua environ mille quatre cents photographies à l'Institut de France en même temps que le château de Chantilly et les œuvres qu'il contenait. Dans cet ensemble, on relèvera les portraits de la plupart des souverains d'Europe auxquels il était allié, les albums de sa mère, la reine Marie-Amélie avec des portraits dus à Gustave Le Gray et à Roger Fenton. Mais surtout, le duc acheta des photographies, démarche positive qui peut s'expliquer par sa passion pour l'art et la nostalgie des lieux dont il fut longtemps exilé (ce qui l'incita sans doute à acquérir des photographies d'œuvres d'art célèbres (*La Joconde d'après un dessin d'Aimé Millet par le Gray*), *La Source d'Ingres par Marville et de monuments historiques (la chapelle d'Amboise par Mieusement)* (*Eclats d'Histoire*, 2003, p.156). Les vues de Paris par Edouard-Denis Baldus et les photographies des porcelaines de la manufacture de Sèvres présentées à l'exposition universelle de Paris en 1855 complètent sa collection. On rajoutera que c'est la même année qu'eut lieu la première exposition de la Société française de photographie.

Thiers reçut sans doute plus qu'il n'acheta de photographies. Dans sa collection conservée à la bibliothèque Thiers, on note de belles vues de monuments parisiens par Le Gray, Marville, Baldus et Auguste-Hippolyte Bayard (1812 – après 1895) (*Eclats d'Histoire*, 2003, p. 164)

Qu'en est-il pour Guizot ? Outre ses albums photographiques, Guizot possédait des tirages photographiques de reproduction d'œuvres d'art : peinture (essentiellement), sculpture et architecture. Ces reproductions ne sont plus à la mode aujourd'hui, pourtant elles exigeaient des prouesses techniques qui nous échappent actuellement. Les enjeux artistiques et commerciaux étaient considérables. Guizot, on l'a vu, avait l'habitude de parler des gravures comme moyen de connaître l'art, la photographie pouvait dès lors le remplacer. Comment n'a-t-il pas vu que la photographie appartient aux moyens reproducteurs qui sont l'auxiliaire démocratique par excellence (Léon de Laborde, Exposition Universelle de Londres, cité dans *Le Gray*, 2002, p. 212). *On oublie trop souvent que Nègre, Baldus, les Bisson, Marville ou Richebourg durent une bonne partie de leurs revenus à ce type de production* (Expo. *Gustave Le Gray*, 2002, p. 58). Ce sont les noms que l'on retrouve dans les collections du Val Richer, mais l'essentiel des reproductions des œuvres d'art est gravé.



▲ Cat. 76

LE MUSÉE DE LISIEUX

C'est dans le rapport présenté aux membres de la Société d'émulation de Lisieux le 9 juillet 1837 par Hélix d'Hacqueville, en tant que secrétaire, que le musée des Beaux-Arts de Lisieux est évoqué : *Grâce aux soins de M. Guizot, aidé de la munificence royale, grâce au zèle infatigable d'un peintre distingué qui se plaît à embellir le pays qui l'a vu naître et que son talent honore, vous posséderez bientôt un musée remarquable. La présence de M. Duval-Lecamus, notre habile et honorable collègue, va vous fournir les moyens d'adopter la proposition de M. le Président, et de fonder une exposition publique de tableaux à Lisieux. Vous tâchez, Messieurs, d'acclimater les beaux-arts parmi nous* (Bull. de la Société d'émulation de Lisieux, n°1, p.19). Le président était Leroy-Beaulieu, fidèle de Guizot, et Duval-Lecamus en était membre correspondant (on peut vraisemblablement penser que Duval-Lecamus était orléaniste soit par conviction soit par opportunisme).

La société d'émulation de Lisieux organisa effectivement, dans les salons de l'Hôtel de Ville du 10 juin au 10 juillet 1838, une exposition de tableaux. Le conseil municipal, comme dans d'autres villes car ce fut un mouvement d'éléva-

Guizot, collectionneur public pour le Musée de Lisieux, une de ses œuvres méconnues mais un musée entre les artistes de la famille royale, ceux de Guizot et ceux des donateurs locaux

tion morale, matérielle et intellectuelle qui eut lieu partout en France, s'accocia financièrement à cette manifestation qui devait se terminer par un tirage au sort des tableaux ou dessins exposés. Il suffisait d'acquérir des actions (au prix relativement élevé) et chaque souscripteur pouvait espérer devenir propriétaire d'un fort joli tableau.

On put admirer 192 œuvres d'artistes connus et inconnus. Charles Mozin, Barye, Garneray, Dubufe, Turpin de Crissé, Robert-Lefèvre, Heim, Horace Vernet, Amaury-Duval voisinaient et Théodore Caruelle d'Aligny, par un dessin à la plume, présentait une vue du Val Richer.

Les portes tout juste closes, Guizot écrit à la princesse de Lieven le 20 août 1838 : *Mon Lisieux vient de fermer son exposition de tableaux, plus de 250 tableaux, dessins, etc.. soit de la province, soit d'ailleurs. Le public normand a été très excité et charmé. Les paysans sont venus en foule voir cela. L'exposition a fini par une loterie de tableaux. On en a acheté pas mal, de côté et d'autre. On les méprisera beaucoup un jour. Mais ils auront commencé le goût et le sentiment de l'art dans toute une population.* Dans ce commentaire, Guizot fait appel encore une fois aux paysans et laisse de côté les ouvriers, sans doute fermés à toute sensibilité artistique.

La création du musée de Lisieux reposait sur la volonté de Guizot mais aussi sur la munificence royale. Deux tableaux ont été effectivement donnés en 1840 par le duc d'Orléans, fils du roi : une *Vue de St-Cloud* par Brune et *Une famille du pêcheur en prière* par Gavet. Un catalogue manuscrit mentionne que le tableau *Etude de hêtres aux derniers jours d'automne* de Turpin de Crissé aurait été donné par le roi. Guizot donna son portrait par Heuss en 1846 et obtint pour son musée des dépôts de l'Etat : Couder (1833), Gosse (1835), Julien-Michel Gué (1836), Flandrin (1839), Monanteuil (1840), Winterhalter (1840), Dubufe (1841), Oscar Gué (1842), Dagnan (1846) ; Pour la sculpture, Guizot réussit à avoir le dépôt d'œuvres de Barye (1834), Pradier (1838), Molchneth (1838), et de sculpteurs qui ont travaillé pour l'Arc de Triomphe de Paris (Chaponnière, Jacquot, Laitié et Seurre). Flandrin se récria haut et fort contre le dépôt de son tableau *Jésus et les petits-enfants*, mais sa fureur ne put rien contre la volonté de Guizot qui

avait, par ailleurs, choisi Dagnan dont il apprécia en 1852 une *Vue du lac de Brienz en Suisse* (Lettre à sa fille Henriette, 6 mars 1852).



▲ Cat. 78 (détail)

Artistes de la famille royale

L'ensemble choisi par Guizot pour le musée de Lisieux reflète l'art de la Monarchie de Juillet entre 1830 et 1848, l'art officiel bien entendu. Quatre documents permettent de voir combien les artistes que l'on trouve dans les collections royales (Roi Louis-Philippe, le duc d'Orléans, son fils), chez Guizot et dans les collections du musée de Lisieux sont semblables et procèdent d'un même esprit.

Le *Catalogue de tableaux modernes, portraits historiques, dessins, gouaches, pastels, statues et bustes en marbre et bronze provenant des collections du feu roi Louis-Philippe dont la vente aura lieu le lundi 28 avril 1851* (Archives Ary Scheffer, Musée de la Vie Romantique, Paris) contient tous les noms des artistes officiels de la monarchie de Juillet : Couder, Court, Gosse, Jules Laure, Gué, Schnetz, Turpin de Crissé. Les sujets sont historiques et très souvent liés à l'histoire de France : *Napoléon visitant l'escalier du Louvre* et *Louis XVI tenant son lit de justice* par

Couder, *Réception des chevaliers de l'ordre du St-Esprit à Reims* par Gosse, différentes batailles navales des années 1794 à 1799 (Théodore Gudin), La *bataille de Valmy* par Schnetz. Les quatre tableaux de Turpin de Crissé célèbrent l'Antiquité grecque et romaine : *Le Parthénon à Athènes*, *Les ruines de Palmyre*, *Le temple d'Antonin et Faustine à Rome* et *Vue de la colonne de Pompée à Alexandrie*. Quant aux sculpteurs, ce sont ceux que l'on retrouve dans les frises de l'Arc de Triomphe de Paris : Duret (*Buste de femme* et *Mercur inventant la lyre*), Jacquot (*L'amour sur un cygne*).

Le catalogue des tableaux modernes composant la galerie du feu prince royal et appartenant à Son Altesse Royale Mme la duchesse d'Orléans dont la vente publique aura lieu le mardi 18 janvier 1853 (Archives Ary Scheffer, Musée de la Vie romantique, Paris) contient moins de noms communs à toutes les collections citées au-dessus (celles du roi, de Guizot et du musée de Lisieux) : Brune avec une *Tentation de St-Antoine* et Ary Scheffer pour quatre tableaux (mais lesquels !) : *Françoise de Rimini*, *Le Christ Consolateur*, *Le Giaour* et *Medora*

A la lecture de ces deux catalogues, on peut se remémorer l'exclamation de Henri Heine en 1833 : *A l'exception du roi de Bavière, Louis-Philippe est de tous les princes celui qui se connaît le mieux en beaux-arts.* On se souviendra en effet combien le roi a voulu son musée d'Histoire de France à Versailles et que s'il a fait appel à des peintres « académiques » (il semble qu'il ait eu conscience de l'aspect « croûtes » de certaines œuvres), il a su demander à Delacroix une *Bataille de Taillebourg* et une *Prise de Constantinople par les Croisés* et à Horace Vernet une brillante *Prise de la Smala d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale à Taguin*.

Comme son père et tout comme ses frères et ses sœurs, le duc d'Orléans était un amateur de littérature, de musique et de beaux-arts. Il consacrait une somme importante de sa liste civile (jusqu'à 100 000 ou 150 000 francs) à des achats d'œuvres d'art ou à des actions de mécénat culturel (Cat. Ingres, Paris, Musée du Louvre, 2006). Il donna ainsi au musée de Lisieux quelques œuvres, reflets de ses choix esthétiques. Proche des idées romantiques, il avait acheté de nombreux tableaux de peintres illustrant la sensibilité

de la nouvelle génération : Ary Scheffer dont il fut l'élève à partir de 1821, Eugène Delacroix (*Hamlet et Horatio*, *Le prisonnier de Chillon*, *l'Assassinat de l'Evêque de Liège*), d'Eugène Lami, d'Alexandre-Gabriel Descamps, d'Ernest Meissonnier, de Paul Delaroche, de Paul Huet, de Corot et de Théodore Rousseau (Cat. *Ingres*, Paris, Musée du Louvre, 2006).

Un récente vente (3 mars 2006, chez Me Coutau-Bégarie, vente des souvenirs de Marie – Amélie, reine du Portugal et fille du comte de Paris, petits-fils de Louis-Philippe), a permis de découvrir des dessins réalisés par le duc d'Orléans, vraisemblablement sous l'influence de Ary Scheffer. Les archives Ary Scheffer du Musée de la vie romantique conservent des lettres de la reine Marie-Amélie rappelant, en 1858, au décès du peintre, le souvenir de *cet ami fidèle et dévoué dont j'ai apprécié depuis 40 ans le cœur chaud et honnête, l'esprit élevé, le beau talent*.

Artistes de Guizot :

Cat. 77 - 78

Chez Guizot, le choix des artistes est plus réduit. L'attachement qu'il eut pour Ary Scheffer (1795 – 1858) s'explique par les liens d'amitié que sa mère entretenait avec son épouse. Les œuvres de Scheffer accompagnèrent les événements de sa vie familiale : *Pauline de Meulan sur son lit de mort* en 1827, *Pauline de Meulan unissant la destinée de François Guizot à sa nièce Elisa Dillon* en 1828, *Portrait de Guizot* en 1832-1833 après le choléra, *Apparition d'Elisa Dillon à Guizot* et *Portrait de famille (Elisa Dillon et ses trois enfants)* en 1833, *Portrait de Mme Guizot mère*. Scheffer fut aussi le peintre de la famille de Broglie et de Dupont de l'Eure, tous amis de Guizot.

L'amitié entre les deux familles semble avoir perduré malgré les vicissitudes de la vie et l'éloignement des personnes. Le récit de la mort de Mme Guizot en 1848, à Londres, est envoyé avec force détails à la fille de Ary Scheffer, Cornélie. La mort de Ary Scheffer en 1858 est salué d'un laconique *God bless et helps you* de Pauline Guizot de Witt à Cornélie Marjolin née Scheffer, Val Richer, 18 juin 1858 (Archives Ary Scheffer, Musée de la vie romantique, Paris). Plus tard, Henriette Guizot de Witt écrit à Cornélie, à propos du décès de leurs pères : *J'ai gardé mon père plus longtemps que vous. Il est parti plein de foi et de paix et disant pour dernières paroles : ma fille ! ma fille !* (Val Richer, 1er Octobre 1874). Archives Ary Scheffer, Musée de la vie romantique, Paris.

Auguste Couder (1789 – 1873) paraît avoir été l'un des peintres préférés de F. Guizot, bien que

ses œuvres semblent moins nombreuses que celles de Ary Scheffer. Couder a dessiné aussi le groupe d'Elisa Dillon avec ses trois enfants. Il a tenté de montrer Guizot travaillant à sa table de travail, inspiré par Shakespeare et ses œuvres qu'il traduisait. Il fit le portrait de Henriette à 5 ans (1834). Le cabinet de travail de Guizot est orné, entre autres, du serment de Louis-Philippe en 1830 par Couder, comme le musée de Lisieux. On peut considérer qu'il fait le lien, avec Guizot, entre le Louvre, Versailles et Lisieux. Au Louvre, il a illustré des scènes mythologiques et des scènes historiques liées à l'indépendance des Etats-Unis comme à Versailles d'ailleurs. Pour Lisieux, il peint le serment du roi Louis-Philippe le 9 août 1830.

Scheffer et Couder sont les deux peintres pour qui Guizot semble avoir eu des affinités. Etait-ce des affinités parce que c'était des peintres officiels, appréciés du pouvoir royal ? Etait-ce des affinités amicales ? Il semble que ce soit bien le cas pour Ary Scheffer. Les archives Ary Scheffer du musée de la Vie romantique montrent bien que le peintre était apprécié de Mme Guizot mère et de ses petites-filles : *Votre nom est prononcé au milieu de nous. Je reviens souvent dans cette chambre, près de ce canapé où était étendue celle qui nous a quittés* (Mme Guizot. ndlr) et *là je vous vois et je vous cherche* (Pauline Guizot à Ary Scheffer, Londres, Brompton, 5 octobre 1848). *Ma grand-mère... vous remercie mille fois du plaisir que vous lui avez donné en lui laissant si longtemps* (un dessin de saint Augustin, ndlr). (Henriette Guizot à Ary Scheffer, sans date).



▲ Cat. 77



▲ Cat. 78

Si le décor peint du Louvre et si le musée d'Histoire de la France de Versailles développent un art exaltant la grandeur de la France, il n'en est pas de même pour le musée de Lisieux.

L'enjeu est ailleurs. Deux des tableaux choisis par Guizot (*Louis de Bourbon 1er du nom, prince de Condé devant la cour de François II* par Oscar Gué et *Jean Le Hennuyer, évêque de Lisieux, sauve la vie aux protestants de son diocèse* par Gosse), au-delà de l'anecdote historique, au-delà de leur traitement académique, sont en harmonie avec la démarche tolérante d'un homme que les protestants de son époque, ses coreligionnaires, avaient jugé parfois trop favorable aux catholiques.

Cat. 79 à 84

Pourquoi ce titre un peu provocateur ? L'idée m'en est venue en regardant les comportements des parisiens en Pays d'Auge aujourd'hui. Ils arrivent, restent le temps d'un week-end, un peu plus longtemps lorsqu'il y a des vacances scolaires et des petits-enfants puis repartent sans avoir vécu dans le milieu local. Je me suis demandé si ce constat, un peu schématique et un peu outré sans doute, s'appliquait à Guizot et si les rapports entre Guizot et le Pays d'Auge étaient de pure forme ou si un échange s'est profondément créé entre l'homme et le pays.

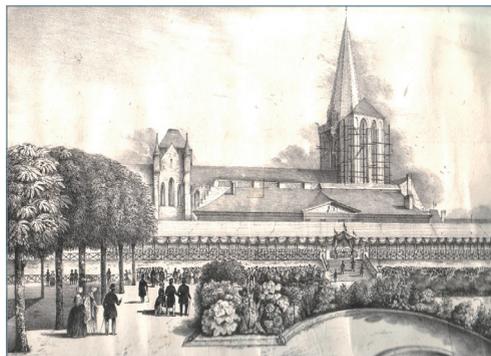
Enfin il m'a semblé qu'il était difficile de croire que Guizot, quittant Paris pour quelques jours, y abandonnait ses préoccupations d'homme politique, d'historien et qu'au Val Richer, il n'avait aucune activité. Difficile de le croire en effet quand on lit le récit de la journée augeronne de ce travailleur infatigable : debout à sept heures, correspondance, prière en famille, déjeuner à onze heures, suivi de quelques instants de détente avec sa famille, reprise du travail, dîner à six heures, soirée chez sa mère jusqu'à neuf heures et demie (cf. Cornelis de Witt, *Ma famille, Souvenirs*, 1908, p. 60). Selon ses descendants actuels, il n'était pas question de s'arrêter un instant, il fallait travailler tout le temps : écriture, travaux domestiques, etc.



▲ Cat. 81 a

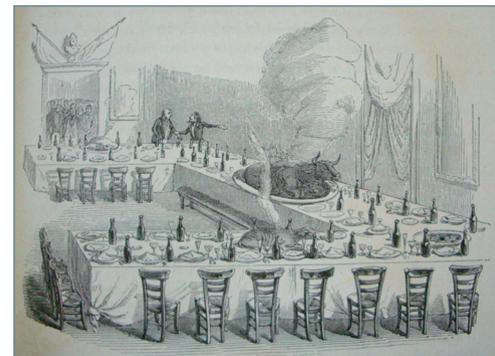


▲ Cat. 81 b



▲ Cat. 84

Pour moi, il devenait évident que Guizot, arrivé au Val Richer, y traitait des mêmes questions qu'à Paris. Si on veut des preuves, reportons-nous au dossier Hachette de l'IMEC : le 30 août 1852, les éditions Hachette envoyaient le contrat pour une *série de petits volumes sur l'histoire d'Angleterre et des Etats-Unis*, renvoyé par Guizot, du Val Richer, le 3 septembre suivant. Encore plus rapide, dix ans plus tard. Hachette envoie le 31 juillet 1862, le contrat pour *Un projet de mariage royal*, réexpédié par Guizot le 1er août du Val Richer. Le facteur était un homme très attendu et très utile au Val Richer. Donc, entre Paris et le Val Richer, pas de césure intellectuelle, juste une séparation géographique. Mais Guizot n'était pas un parisien quelconque. En Pays d'Auge, pendant dix-huit ans, de 1830 à 1848, il y dispose de tous les pouvoirs locaux : député en 1830, président du Conseil général du Calvados en 1841. C'est un politique et pour asseoir son pouvoir local, il sut profiter d'un réseau de fidèles, dont quelques-uns devinrent ses amis comme les industriels Herbert et d'un réseau de journaux locaux qui lui sont favorables. Il crée, en 1832, *Le Normand*, imprimé à Lisieux qui s'opposera au *Patriote*, *journal du Calvados et de l'Eure*. Ses fidèles organisèrent des banquets officiels, contrebalançant les autres banquets d'opposition, l'une des créations les plus originales dans la vie politique louis-philipparde, banquets qui n'étaient qu'un moyen de contourner l'interdit prononcé contre les réunions politiques publiques lors de la loi électorale de 1847. On sait d'ailleurs que c'est l'interdiction d'un banquet à Paris le 22 février 1848 qui fut la cause immédiate de la chute de Guizot. Mais, soyons clair, le suffrage étant censitaire, les banquets, payants, excluaient tous ceux qui ne votaient pas.



▲ **Un banquet.** Gravure de J.J. Grandville pour l'ouvrage de Louis Reybaud, Jérôme Paturot, à la recherche d'une position sociale, Paris, 1846.

Mais à Lisieux ou à St-Pierre sur Dives, les différents banquets offerts à Guizot lui étaient a-priori favorables et c'est peut-être lors de l'un d'eux, à St-Pierre-sur-Dives, à Lisieux, en 1842 ou en 1846, ou ailleurs encore, qu'il lança *Enrichissez-vous par le travail et par l'épargne.* (cf article L. Denolle, p. 42)

La Société d'émulation de Lisieux :

Cat. 85 - 86

Ses fidèles soutinrent, d'une autre manière, sa politique en créant, en 1836, la *Société d'émulation de Lisieux* dont les objectifs étaient tout à fait conformes aux vœux de Guizot : *donner la plus grande impulsion à la civilisation, faire pénétrer quelques rayons de lumière jusque même dans l'atelier de l'artisan ou la chaumière du laboureur.* Les sciences, les lettres et les arts doivent entrer *dans tous les degrés de l'échelle sociale.*

Dans ses réunions, on évoque l'agriculture et l'industrie augeronnes et l'instruction, thèmes proches de Guizot et des préoccupations des électeurs locaux dont la richesse repose sur l'agriculture et les manufactures de toiles.

On s'attardera un peu plus sur l'instruction. En 1837, le secrétaire Hélix d'Hacqueville *rapporte le honteux abrutissement, la profonde ignorance dans laquelle sont élevés les enfants qui travaillent dans les fabriques.* La loi sur l'instruction primaire de Guizot n'avait pas encore produit tous ses effets. Conformément à cette loi, les écoles primaires étaient inspectées. Deux rapports, suite à des visites effectuées en 1843

et 1845, soulignent qu'à Prêtréville, en 1843, *les parents, peu aisés pour la plupart, accordent* (peu de temps) *pour l'instruction de leurs enfants*. Ils mettent en avant la personnalité de l'instituteur. Les meilleurs d'entre eux seront ceux qui *jouissent de l'estime et de la considération des familles et des autorités locales*. Apparemment il n'y a qu'à l'école du Pin où des filles soient scolarisées. L'instituteur est aussi jugé sur les résultats en orthographe, en analyse grammaticale, en arithmétique, en lecture, sur la tenue des cahiers et la discipline dans les classes et à l'extérieur des classes. L'instituteur de Moyaux, en 1845, est admiré car *des enfants de cinq ans ou plus se tiennent silencieux et immobiles pendant trois heures*. Les meilleurs d'entre eux reçoivent des récompenses, en l'occurrence des livres. Nous n'évoquerons pas ici l'école de St-Ouen Le Pin, créée par Guizot, car elle a été étudiée ailleurs (Exposition du Conseil général du Calvados, 1987).

Les membres de cette société lexovienne sont des fidèles de Guizot que l'on retrouvera parfois au Val Richer et plus rarement à Paris. Le président est Leroy-Beaulieu, maire de Lisieux et conseiller général, le secrétaire est Hélix d'Hacqueville, procureur du roi, conseiller général et parmi les membres, d'autres fidèles de Guizot : Target, préfet du Calvados, Nasse, sous-préfet de Lisieux, Formeville, maire-adjoint de Lisieux et historien ; les manufacturiers, Gillotin, Labbey, Fournet, Desfriches, l'architecte Cocaigne et un peintre local Menier.



▲ Cat. 86

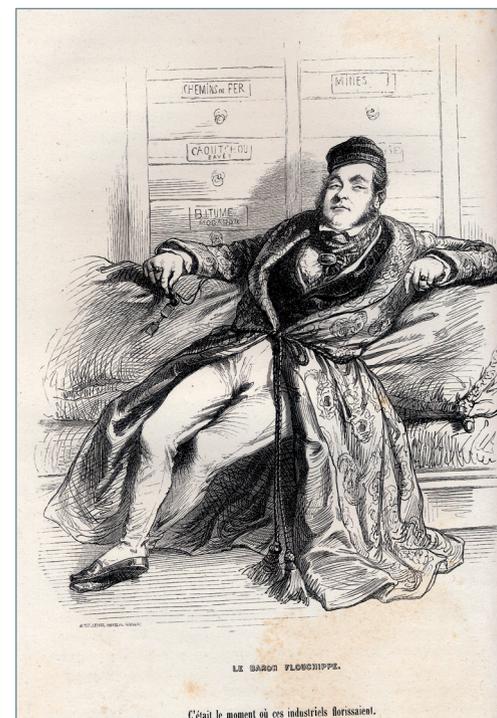
Dans la liste des membres correspondants, on notera quelques personnalités qui mettent en évidence les relations entre Guizot et les sociétés savantes locales qu'il contribua, en tant que ministre, soit à créer, soit à conforter dans leur rôle de collecter les documents historiques locaux. La plus emblématique des présences est celle d'Arcisse de Caumont, président de différentes sociétés savantes de Caen, la plus politique est celle de Victor de Broglie, pair de France et ami personnel de Guizot, la plus en pointe est celle d'Alphonse de Brébisson. Ce dernier a 38 ans en 1836 et derrière lui une passion d'herboriste et d'archéologue qu'il partage avec Arcisse de Caumont et Galeron, présent lui aussi dans la Société d'émulation de Lisieux. Trois ans plus tard, en 1839, sa nouvelle passion sera, après la déclaration de l'invention du daguerréotype par Daguerre à l'Académie des Sciences, la photographie. Il n'abandonnera pas la flore qu'il photographiera au lieu de la dessiner. En 1837, Guizot ayant réclamé un monument à la gloire de Guillaume le Conquérant, lors d'une séance de la Société des Antiquaires de Normandie, un comité pour l'érection de cette statue se crée. Brébisson en est le président.

Les agendas :

Cat. 87

C'est sur ces personnalités locales que Guizot s'appuyait officiellement pour se faire élire. Mais une élection se gagne aussi par un réseau de connaissances et de relations qu'il faut recevoir dans son intimité pour sceller encore mieux les projets d'avenir et pour développer les programmes.

Par bonheur, Guizot tient scrupuleusement, entre 1858 et 1873, aussi bien à Paris qu'au Val Richer, dans ses agendas, la liste des courriers adressés ou reçus et celle des visites reçues ou données. A Paris, lors de son « jour », le jeudi, il pouvait recevoir jusqu'à 60 personnes ce qui prouve le rôle qu'il continuait à jouer dans la société parisienne. Les agendas, de couverture noire, sont couverts de l'écriture fine de Guizot et représentent non seulement la vie d'un homme actif, mais aussi combien cet homme était scrupuleux, méthodique et consciencieux. Gabriel de Broglie, malicieusement, utilisa son agenda de 1858 pour constater que, *du 2 février au 14 avril 1858, Guizot rendit visite quatorze fois à la duchesse de Dino et que du 15 mai au 31 décembre de la même année, il lui écrivit cinquante deux lettres* (GdB, p. 433).



▲ Le baron Fouchippe : C'était le moment où ces industriels florissaient.

Illustration de J.J. Grandville extraite de l'ouvrage de Louis Reybaud, Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, Paris, 1846.

Que nous apprend la lecture des agendas ? Elle confirme que le milieu dans lequel Guizot déploie toute son énergie et son charme est bien celui des personnalités locales, des notables, des ecclésiastiques, en fait des hommes et des femmes représentatifs de la société telle qu'il la conçoit : *De riches bourgeois qui trouvèrent en lui, au temps de son pouvoir, un porte-parole et un défenseur de leurs aspirations et de leurs intérêts* (G. Désert in *Le Pays d'Auge*, 1987, p.70). En Normandie, il reçoit les « horsains » qui lui sont chers et les Normands de son cœur ; à Paris, peu d'augerons ont les honneurs de sa maison. Nous avons retenu, comme exemple, l'année 1865.



▲ Cat. 88



▲ Cat. 90



▲ Cat. 89



▲ Cat. 92

A Paris, il accueille des industriels lexoviens comme les Herbet, les Duchesne, les Bordeaux et des propriétaires terriens aux revenus suffisants pour avoir des passions s'exerçant dans l'étude du passé ou dans la politique.

Parmi les amoureux du passé, Guizot reçoit l'archiviste Aimable Floquet, propriétaire d'un domaine à Formentin, près de Lisieux. Il accueille Léonce Elie de Beaumont (1798 – 1874), membre de l'Académie des Sciences, auteur d'une *Carte géologique de la France* publiée en 1823 et propriétaire du château de Canon, mais ne reçoit, ni à Paris, ni au Val Richer, pour des raisons qui m'échappent, Arcisse de Caumont (1801 – 1873), fondateur de la Société des Antiquaires de Normandie, dont il avait pourtant vanté les statuts lors de la création de son Comité des arts et des monuments. Mais l'homme politique n'est jamais loin chez Guizot et c'est pour cela qu'il reçoit à Paris Hélix d'Hacqueville, conseiller général d'Orbec, Emile Piel, le rédacteur en chef de son journal *Le Normand*, le marquis Alfred Rioult de Neuville, propriétaire du château de Neuville à Livarot, gendre de Villèle et légitimiste. Neuville aidera toutefois Guizot dans sa démarche de fusion des deux branches royales françaises, les Bourbons et les Orléans après la chute du Second Empire. Et le Val Richer verra en effet arriver le 19 octobre 1873 deux princes de la maison d'Orléans, le comte de Paris et son oncle le duc de Montpensier venus rencontrer Guizot à propos de cette réconciliation, qui, en définitive, n'eut pas lieu.

Qui vient au Val Richer en 1865 ? Des Normands bien sûr, mais, il y a moins de sélection qu'à Paris : les médecins de Bonnebosq (Doyère) et de Lisieux (Notta) dont lui ou sa famille sont des pratiqués. Sauf erreur de ma part, le clergé catholique est mieux traité que le clergé protestant. De nombreuses fois, Guizot reçoit le vicaire de Honfleur, les curés de St-Pierre de Lisieux et des églises des villages voisins du Val Richer (St-Ouen le Pin, La Roque-Baignard, Cambremer, Formentin, Bonnebosq et La Houblonnière). Passent ou dînent ou déjeûnent au Val Richer les industriels locaux (Fournet, Bordeaux, Gillotin, Fleuriot, Mery-Samson, Duchesne, décédé en 1865, et Herbet, le préféré sans doute, qui avait été secrétaire particulier de F. Guizot à l'ambassade à Londres, puis nommé sous-secrétaire des affaires étrangères par Guizot), les députés et conseillers généraux du Calvados (Paulmier, député de Falaise de 1846 à 1848 ; Albert Sorel, futur académicien et petit-fils d'Olivier Lecarpentier, maire de Honfleur qui aida Guizot à s'implanter dans le Calvados ; Paul-Louis Target ; Champin, conseiller général de

Mézidon). Se succèdent des hommes de lois, juges et greffiers, l'avocat Victor Delise et sa femme. Apparaissent ses agents politiques (Lefrançois, Michel-Désiré Jeanne), ses hommes de confiance et ses notaires (Daufresne) auxquels succèdent les châtelains locaux.

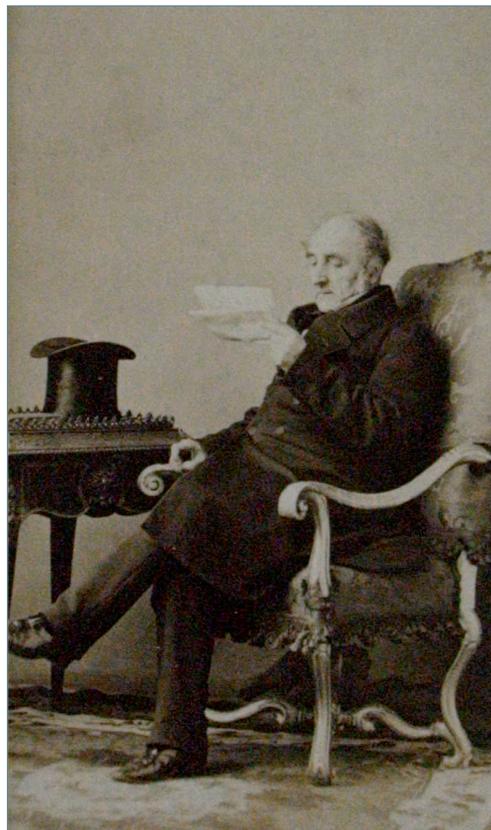
Guizot établit des relations un peu plus étroites avec ses voisins immédiats, les Rondeaux et leurs enfants les Gide. Les Rondeaux venaient d'acquérir en 1851 le château de la Roque-Baignard où vécut quelque temps André Gide, leur petit-fils. Guizot fréquente aussi les propriétaires du château voisin de Manerbe, le prince et la princesse Handjéri.

Enfin les relations avec la famille d'Hacqueville remontent au moins à 1846 puisque Henriette en parle à son père dans une de ses lettres (25 août 1846). On a vu plus haut que Hélix d'Hacqueville, conseiller général, appartenait à la Société d'émulation de Lisieux et qu'il était dans l'orbite politique de F. Guizot, donc orléaniste. En 1852, Guizot relate à sa fille Henriette (Lettre du 5 novembre 1852) sa visite aux d'Hacqueville, dans leur maison près d'Orbec (manoir de Launay), en fait, une visite politique destinée à faire connaître son gendre Cornelis de Witt. En quelques lignes, cette lettre nous apprend beaucoup sur l'état des routes dans le sud Pays d'Auge (*il faut guéer deux fois l'Orbiquet*), sur la vie d'une famille de hobereaux. La femme bien habillée mais sans esprit, Guizot est sensible aux deux qualificatifs, contraste avec son mari vêtu en *vrai costume de gentilhomme de campagne* et assez spirituel. Mais l'important c'est que tous les deux soient, pour son gendre, dans les meilleurs sentiments. Hélix d'Hacqueville fut à l'origine de la ligne de chemin de fer Lisieux-Orbec avec le comte de Colbert-Laplace, légitimiste et futur opposant politique de Cornelis de Witt.

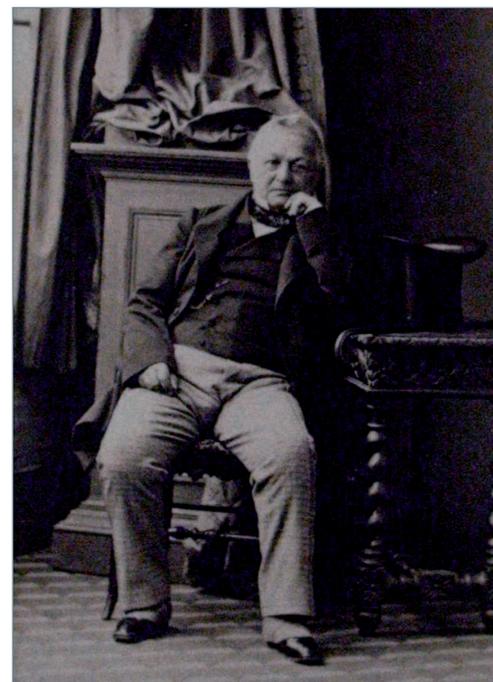
Tout n'est pas politique. Guizot cite un M. de Genteville, un voisin, hobereau sans doute, qui envoie des cerises noires qu'il incite sa fille, alors sur la côte, à déguster (Lettre du 7 août 1866). A part les Normands, qui vient au Val Richer en 1865 ? Se succèdent les membres de sa famille française et de sa famille anglaise (les Boileau et leur fille Agnès Vernon). Arrivent des membres ou de futurs membres de l'Académie française : Duvergier de Hauranne (1790 – 1881), ami politique de Guizot puis son adversaire à propos de la réforme électorale, auteur d'une *Histoire du gouvernement parlementaire en France de 1814 à 1848* parue entre 1857 et 1872 ; Louis Vitet, normalien, son grand ami qui participa à la fondation du Globe en 1824 et qui trouva le nom de

la société *Aide-toi, le ciel t'aidera* en 1827. Vitet fut un parfait doctrinaire et Guizot en fit le premier inspecteur général du service des monuments historiques. Député en Seine-Maritime, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1839), de l'Académie Française (1845), il est l'auteur d'une monographie sur Notre-Dame de Noyon (1845) qui confirme son goût pour l'art médiéval, justifiant ainsi son poste du service des monuments historiques.

Guizot sut ouvrir son cœur et le Val Richer à de nombreux amis : Mme Lenormant, nièce de Mme Récamier et épouse de Charles Lenormant, égyptologue et directeur de la section des belles-lettres et beaux-arts lorsque celle-ci fut créée par Guizot en 1830, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur. Guizot entretiendra une grande correspondance avec Mme Lenormant. Ses amis anglais Lord Aberdeen et sa fille Mme Gordon séjournèrent au Val Richer comme Auguste Génie, maître des Requêtes au Conseil d'Etat, ancien chef de cabinet de F. Guizot, ministre de l'Instruction publique en 1832 et depuis homme de confiance de Guizot.



▲ Cat. 93



▲ Cat. 94



▲ Marquis de Colbert-Laplace. Photo



▲ Cat. 95



▲ Mlle Marguerite Delise. Photo



▲ Le notaire Daufresne. Photo



▲ Mme d'Hacqueville. Photo

Les relations mondaines ne manquent pas : Marie de Sebach, épouse de l'ambassadeur de Saxe à Paris, en villégiature à Trouville où Guizot se rend pour la voir ; les Halphen dont le mari est un ancien régent de la Banque de France et qui possèdent une demeure près du Val Richer.

Les nostalgiques de l'époque de Louis-Philippe arrivent au Val Richer : les anciens ministres de Louis-Philippe ou les anciens collaborateurs politiques comme Sylvain Dumon (ministre des travaux publics (Cat. 93) de 1844 à 1847, ministre des Finances jusqu'en février 1848, président du conseil d'administration de la compagnie des chemins de fer PLM en 1850) ou comme le baron de Salviac de Vielcastel, sous-directeur au ministère des Affaires Etrangères, Guizot étant le ministre.

Quoi de plus agréable que de rencontrer des intellectuels avec qui parler histoire, archéologie, comme Charles Daremberg, conservateur à la bibliothèque Mazarine depuis 1850, comme Jules Desnoyers, bibliothécaire du Museum d'histoire naturelle et secrétaire de la Société d'Histoire de France, société créée par Guizot en 1833 pour publier des documents originaux relatifs à l'histoire de France pour les temps antérieurs aux Etats Généraux de 1789, en les accompagnant au besoin de traductions.

Quoi de plus familial que de s'entretenir de l'éducation des enfants et des petits-enfants avec leurs répétiteurs, Rousset et Pinard ?

L'impression générale est que Guizot n'a pas vraiment renouvelé le cercle de ses relations en 1865. Il vit sur ce qu'il a acquis sous Louis-Philippe, avec l'exception toutefois du comte de Montalembert. La lecture de ses lettres à sa fille Henriette, même si elles décrivent les péripéties d'une vie donnée au bien public, baigne du même esprit, comme les photographies des albums. En fait, tout est cohérent chez Guizot. Ses choix politiques, sa pensée, sa théorie des années 1830 – 1848 se retrouvent encore dans le choix de ses relations reçues au Val Richer ou présentes dans ses albums photos. Ainsi se succèdent à la table ou dans les jardins du Val Richer, des cercles d'amitiés et de relations, nés lentement mais fidèlement du parcours politique de Guizot.

L'année 1865 par les lettres adressées à sa fille Henriette

F. Guizot rencontre, dans le train qui va à Paris, le curé de St-Pierre de Lisieux qui se rend dans la capitale rencontrer ses autorités afin de chauffer son église, car l'industriel lexovien Fournet y a eu froid et va donner 10 000 F pour le chauffage (Lettre du 11 janvier 1865).

C'est une année où les affaires religieuses l'occupent et les élections qui doivent avoir lieu au sein du Conseil presbytéral de l'Eglise réformée de Paris permettent à Guizot de retrouver son amour de la joute verbale et de la lutte oratoire. Il juge, les résultats des votes lui ayant été défavorables, que le *suffrage universel appliqué à l'église est bien plus absurde et choquant que dans l'Etat* (Lettre à Henriette du 20 janvier 1865).

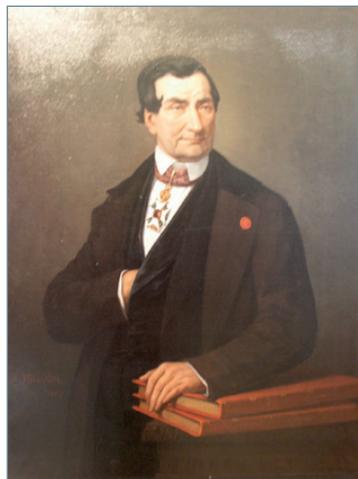
N'a-t-il pas écrit *j'aime le pouvoir parce que j'aime la lutte*, il s'agissait sans doute de pouvoir politique mais la fébrilité avec laquelle il attend les résultats du second tour, qui lui sera favorable, montre bien que faire triompher ses idées dans la communauté protestante ne lui était pas non plus indifférent et il utilise (lettre du 9 mars 1865) des termes de campagne électorale : *Mes amis...les petits ennemis, les grands... la lutte...* Il confirme des dîners parisiens et c'est sans doute là le seul point commun avec les agendas, dîners avec les Herbet, avec ou chez les de Neuville chez qui il note un *salmis de légitimistes, d'orléanistes et de républicains, tous honnêtes gens, presque tous gens d'esprit, et tous d'accord entre eux... n'ayant rien à faire* (Lettre du 21 février 1865).

Derrière le beau monde, apparaît de temps en temps une autre réalité sociale du Pays d'Auge : une femme infanticide dont la mère a sollicité Guizot pour une grâce éventuelle (lettre du 27 février 1865). Par deux fois, Guizot en parle et il s'occupe de trois aveugles sans ressources soutenus par Henriette en avril 1865. Son père lui répond en lui précisant la marche à suivre qui a été observée car, un certificat de cécité complète ayant été rempli par le maire de la commune, l'aveugle pourra recevoir une aide. Il intervient pour secourir un vieux soldat de Bonnebosq (lettre du 2 mai 1865). En décembre (le 18), Guizot annonce des secours pour la salle d'asile de Manerbe. Henriette n'hésitait pas en effet à solliciter son père pour qu'il obtienne des différentes administrations parisiennes des pensions pour les déshérités des alentours du Val Richer.

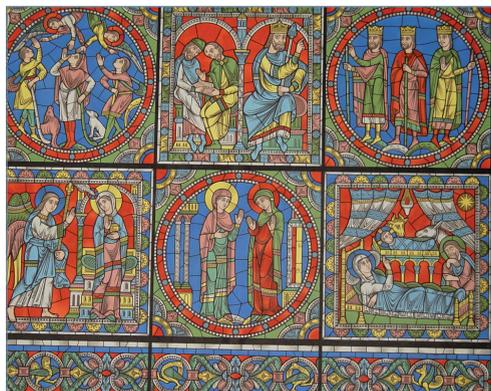
Guizot se pose ainsi en défenseur non plus de ses électeurs, mais comme protecteur des augérons en détresse. Il continue à être l'intermédiaire privilégié entre eux et l'administration centrale, malgré les aléas de la politique nationale qui, en 1848, l'ont privé d'un rôle officiel.

Guizot, le patrimoine et les sociétés savantes locales

Cat. 96 à 98



▲ Cat. 96



▲ Cat. 97

Les actes de vandalisme contre les représentants de la mémoire collective sont dénoncés dès 1798, notamment par l'abbé Grégoire. C'est d'ailleurs dans ces longues listes de bâtiments détruits par des vandales que s'inscrit l'abbaye du Val Richer achetée par Guizot en août 1836.

De l'horreur du vandalisme, naît la notion d'inventaire et de conservation. En 1810, le comte de Montalivet alors ministre de l'Intérieur, transmet aux préfets une circulaire prescrivant *l'établissement dans chaque département d'une liste des*

châteaux, des églises et abbayes dignes d'attention... l'institution d'un réseau de correspondants en province pour organiser une constante vigilance (Marie-Anne Sire, 2005, p. 25).

C'est parmi ces correspondants en province qu'émerge Arcisse de Caumont (1801 – 1873), membre de la société des Antiquaires de Normandie née en 1823 et fondateur de la Société française d'Archéologie en 1834. Il développe l'analyse de l'architecture médiévale, en utilisant sans doute les textes, mais surtout en décrivant scientifiquement les monuments. C'est peut-être dans cet adjectif « scientifiquement » qu'Arcisse de Caumont et Guizot se rejoignent, car Guizot a toujours voulu écrire une histoire à partir de textes originaux. L'histoire des rapports entre Guizot et A. de Caumont est sans doute à écrire, mais on peut déjà voir qu'ils ont d'autres points communs que la méthode scientifique, car au-delà de leur propre personnalité, il s'agit de savoir si un parisien, historien, politique pouvait retenir quelque chose de l'action et de la pensée d'un savant local, Arcisse de Caumont, et vice-versa.

L'Angleterre est, pour les deux hommes, un modèle pour le régime parlementaire français selon Guizot et une source d'explication pour l'architecture normande selon A. de Caumont qui copie la dénomination de la société des Antiquaires londonienne pour créer, avec ses amis Gerville, De La Rue et Auguste Le Prévost, la société des Antiquaires de Normandie.

Ils furent tous deux professeurs, nommés par le même grand-maître de l'Université, Fontanes, sous l'Empire et le cours de l'un (Cours d'Antiquités monumentales pour Caumont) et de l'autre (cours d'histoire pour Guizot) furent des succès.

Ils s'intéressèrent tous les deux au Moyen-Age, Caumont à l'archéologie et à l'architecture et Guizot conçoit une réflexion plus générale sur la civilisation médiévale.

S'il y eut des échanges entre les deux hommes, ce ne fut, à mon avis, qu'avant 1830, ils avaient tous les deux les mêmes passions : l'Angleterre, la vérité scientifique, la conservation du patrimoine, l'analyse de tous les documents, écrits pour Guizot, bâtis pour Caumont. Peut-être même avaient-ils en commun le processus intellectuel qui les amenait d'abord à s'informer, puis à exprimer des considérations générales à partir des considérations partielles et à proposer une synthèse (Olivier Lutaud, *Colloque Guizot*, 1974, p. 263).

Lorsque Guizot est au pouvoir, A. de Caumont continue à travailler. Guizot légifère et s'inscrit dans la continuité de Montalivet, tout en donnant une nouvelle impulsion. Il veut que la France, comme cela se faisait déjà en Grande-Bretagne et en Allemagne, bénéficie d'une histoire nationale, qui concerne, sans doute les dynasties royales,

mais aussi l'histoire des villes, des métiers et de la bourgeoisie, ce qui était nouveau. Guizot est aidé par le roi qui accepte, en 1830, le principe de la création d'un poste d'inspecteur général des Monuments historiques, chargé de veiller à sauvegarder et à faire connaître l'admirable enchaînement de nos antiquités nationales. Ce sera Vitet qui occupera ce poste. Michelet, qui le remplace en 1834, sera à l'origine de la création, en 1837, de la commission des Monuments Historiques. La cathédrale de Lisieux est classée Monument Historique en 1840.

L'engouement pour le passé médiéval et national continue. En 1832, le roi crée le Musée d'Histoire de la France à Versailles ; Victor Hugo, avec sa *Notre-Dame de Paris*, traduit la sensibilité nouvelle de la population à la fois vers l'art médiéval et vers la sauvegarde du patrimoine, que les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* du baron Taylor et de Charles Nodier publiés à partir de 1820 permettront de mieux connaître.

En 1833, Guizot fonde la Société de l'histoire de France, présidée par Barante. Elle publia une soixantaine de volumes d'archives inédites, traduites et commentées.

En 1835, il crée, sur une suggestion de Rémusat, le Comité des Monuments inédits de la littérature, de la philosophie, des sciences et des arts considérés dans leurs rapports avec l'histoire générale de la France pour rechercher tous les documents qui peuvent se rapporter à l'histoire morale et intellectuelle du pays.

On le voit, Guizot s'est appuyé sur son expérience personnelle de professeur d'histoire, d'historien pour conduire sa politique qui était en germe dans les esprits dès l'Empire et la Restauration et dont l'un des plus brillants porte-parole fut Victor Hugo. Guizot fit de même avec les académies et les sociétés savantes de province, en déclin depuis la fin de l'Ancien Régime. Elles existaient avant lui, il soutint leur activité intellectuelle en encourageant leurs publications. C'est sans doute un peu moins de dix ans plus tard que les efforts de Guizot furent couronnés de succès.



▲ Cat. 98

Conformément au vœu et au souhait de Guizot, les deux sociétés dont s'occupaient Arcisse de Caumont publièrent et ce, dès 1834, pour le Bulletin Monumental de la Société française d'Archéologie. Après avoir acheté le Val Richer, Guizot devient normand d'adoption après avoir été un parisien élu. Il se trouvait dans un département qui avait développé une école historique et archéologique importante, notamment grâce à Arcisse de Caumont. Guizot se devait d'appartenir soit comme membre correspondant, soit comme membre à part entière à différentes sociétés savantes : la société d'archéologie de Normandie, la société d'émulation de Lisieux où l'on retrouve tous les notables et érudits de la région.

Mais la « provincialisation » de Guizot a des limites, qui sont sans doute celles qui l'empêchent de recevoir A. de Caumont à Paris ou au Val Richer. Guizot pensait que c'était au pouvoir central de tout diriger alors que Caumont privilégiait la province à Paris. Guizot écrit dans ses mémoires (t. III, p.160) : *Des esprits généreux, entre autres un savant archéologue français et l'un des plus actifs correspondants de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. de Caumont, se sont efforcés, soit par des congrès scientifiques, soit en formant, par la réunion fictive des sociétés locales sous le nom d'Institut des Provinces, une société générale quoique dispersée, d'imprimer à toutes ces associations le mouvement et la publicité fécondante qui leur manquent. Je ne saurais bien mesurer quel a été ni bien prévoir quel pourra être le succès de leurs efforts, mais quoi qu'il en soit, je pensais, en 1834, qu'il appartenait au pouvoir central de mettre la main à cette œuvre.*

On ne saurait être plus clair, Guizot serait jacobin et centralisateur, Caumont, l'apôtre de la décentralisation.

On voit bien ainsi que l'implantation de Guizot en Normandie n'avait pas changé sa perception : Tout se passe à Paris.

Guizot et le Val Richer *Silence, solitude et liberté* (Guizot) *Le Home* (Cornelis de Witt) Cat. 99 à 108

Nous ne reviendrons pas sur l'acquisition de ce domaine en 1836 et sur les travaux qui ont pu y être conduits. De nombreuses publications évoquent en effet l'évolution de cette propriété : le catalogue de l'exposition *Guizot et le Calvados* aux archives départementales du Calvados (Caen, 1987) et le numéro spécial de la revue *Le Pays d'Auge*, intitulé *M. Guizot et le Val Richer* (Août – Septembre 1987).

Guizot parle relativement peu du Val Richer et du Calvados dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. Il est vrai que son champ d'action à cette époque est la France. Par contre, dans ses let-

tres à sa fille, le Val Richer est omniprésent.

Dans ses *Mémoires* (t.1, p. 342), il commence par en appeler à la mémoire du chimiste Vauquelin dont la mort, le 15 octobre 1829, avait libéré son siège à la Chambre des députés. Vauquelin était devenu député du Calvados en 1827, car, ayant dû abandonner en 1822 son poste de professeur à la Faculté de Médecine sur l'ordre du grand-maître de l'Université, l'abbé Frayssinous, le même qui avait fermé l'Ecole Normale, jetant quasiment Hachette et Guizot dans les bras l'un de l'autre, il se tourna vers une carrière de député jusqu'à sa mort en 1829. Guizot est donc élu député de Lisieux et de Pont-l'Évêque en 1830.

Il faut attendre le tome III, p.13, pour qu'il évoque le Calvados avec l'une de ses grandes figures, le géologue Léonce Elie de Beaumont (1798 – 1874), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. En fait, il utilise ses leçons sur les révolutions tectoniques de notre globe pour les comparer aux évolutions de la société : *Que les classes qui occupent les hauteurs sociales ne se fassent point d'illusions ; la société humaine fermente jusque dans ses dernières profondeurs et travaille à faire sortir de son sein des hauteurs nouvelles. Ce vaste et obscur bouillonnement, cet ardent et général mouvement d'ascension, c'est le caractère essentiel des sociétés démocratiques, c'est la démocratie elle-même.*

C'est dans le tome IV, p. 139, que Guizot raconte l'acquisition du Val Richer en 1836 ; le lieu lui plut d'autant plus qu'il était chargé d'histoire médiévale et moderne avec Thomas Becket et don Georges. Il accompagne, conformément à son habitude, son récit de pièces historiques : histoire de l'abbaye du Val Richer, ses discours et des textes divers à ses électeurs et à des personnalités locales (le maire de Lisieux, Leroy-Beaulieu).

Le tome VIII, p. 285, mentionne une dernière fois le Val Richer : *point de phrases, mon cher comte. Les faits sont pressants et je suis pressé, très pressé, d'aller chercher au Val Richer un peu de silence, de solitude et de liberté.*



▲ Cat. 99



▲ Cat. 101

En fait c'est dans sa correspondance échangée avec sa fille Henriette que Guizot parle du Val Richer avec le plus de liberté et les problèmes de la vie quotidienne remontent avec naturel.

Le fleurissement du Val Richer n'est pas le moindre de ses soucis ainsi que l'entretien des arbres fruitiers et du jardin potager. En 1862, trois jardiniers s'occupent du jardin. Guizot, par l'intermédiaire des lettres adressées à sa fille Henriette, leur ordonne de planter des pelargoniums (2 septembre 1850), des arbres fruitiers et des graines de chez Vilmorin (18 mars 1861 et 5 mars 1864). Guizot annonce, le 20 avril 1867, 45 marcottes d'œilleux toujours de chez Vilmorin et apprend à son jardinier Louis, que les pelargoniums Gloire de Paris se propagent par bouture (4 mars 1867). Guizot devient même autoritaire, le 5 mai 1868, il demande que Louis fasse un joli petit massif à la porte du salon, bien garni et bien fleuri, avec des cinéraires et des calcéolaires ou des primevères ou des pelargoniums, ce qu'il voudra mais que le massif soit joli.

Il devient aussi autoritaire quand il s'agit de la santé de ses filles, Henriette et Pauline. A Henriette, il donne le conseil de prendre, à cause de ses migraines, des bains de tilleul (1er juin 1850), ou de laurier-cerise (17 janvier 1864). Dans la même lettre, il lui demande de prendre du vin de quinquina et de la digitale. Il accorde toute sa confiance à son médecin de Paris, Béhier, qui vient parfois au Val Richer. Lorsqu'il est en Normandie, lui et ses filles utilisent le docteur Notta, mais réflexe de parisien, Guizot accorde beaucoup de crédit au diagnostic de son médecin parisien, qu'il consulte à propos de maladies diverses soignées par le docteur Notta (1er mai 1860, 25 février 1866, 13 avril 1866). Il suggère que les maux d'Henriette sont dus à son estomac et il ordonne presque au docteur Notta de conforter son diagnostic (27 février 1864). Il s'automédicament le 11 février 1868 : *Demande à M. Notta l'ordonnance exacte de ma tisane de quassia amara et de bicarbonate de soude. J'ai oublié les doses et je veux en reprendre l'usage.*

Guizot est très présent lorsque la santé de ses petits-enfants est en jeu. La lenteur du courrier l'impatiente. Il va donc s'occuper de cela auprès de l'inspecteur des postes dans le Calvados, qui règle les tournées des facteurs. Guizot obtient qu'un facteur supplémentaire soit créé au bureau de Lisieux (8 avril 1861) : *Il aura deux communes seulement, le Pré d'Auge et St-Ouen. Il se rendra directement au Val Richer et pendant que (Guizot) prépare son courrier, il fera sa distribution dans la partie de St-Ouen qu'il ne devra pas parcourir en retournant par le Pré d'Auge. Il reviendra au Val Richer pour recevoir tout ce que vous voudrez lui remettre* (lettre du 8 avril 1861). Le facteur Routier qui lui est assigné aura la petite vérole en 1870 : *Notre pauvre facteur Routier est sorti fou de la petite vérole. On dit que la folie ne sera peut-être que passagère. En tout cas, ce sera un homme perdu. Et ses enfants !*

Le Pays d'Auge de Guizot

Cat. 109 à 115



▲ Cat. 110 (détail)



▲ Cat. 111 (détail)



▲ Cat. 112

Un Pays d'Auge idéal :

On l'a vu la réalité sociale du Pays d'Auge surgit de temps à autre dans ses lettres. Dans la mesure de ses possibilités, il essaie d'aider les personnes en situation difficile. Mais le plus souvent Guizot jette un regard sur une campagne souriante, où vivent industriels, hommes de lois, banquiers, intellectuels, savants, hobereaux, médecins, curés et paysans. Ce sont ceux-là que mettent en scène les peintres augerons, Duval Le Camus, souvent de façon moralisante ou Alexandre Dubourg d'une manière anecdotique, sous des arbres, prenant des collations dans le plaisir de l'instant. Guizot les décrit ainsi : *Je suis allé hier au soir à la fête de mon village à St-Ouen. Jolie fête, quatre ou cinq cents paysans et paysannes qui m'ont très bien reçu dans les plus vastes prairies et sous les plus frais ombrages qui se puissent voir. Ils étaient bien vêtus, contents, ils dansaient ; ils se parlaient tout bas, puis ils riaient tout haut. C'était de la très bonne et très libre gaîté, très libre* (P.J. Pénault, p. 28).

Un pays d'Auge de culture :

D'autres rencontres peuvent avoir lieu lors de cérémonies symboliques mises en honneur par le Second Empire et la IIIe République. Guizot lorsqu'il se rend aux distributions de prix des écoles primaires des communes qui avoisinent le Val Richer (Bonnebosq, St-Ouen le Pin – visites mentionnées dans ses agendas) se sent dans son élément ; c'est lui qui était à l'origine des écoles primaires dans chaque commune. Comme à la Chambre des députés sa belle voix grave et sonore fait merveille (*Revue Le Pays d'Auge*, mai-juin 2006, p. 37)

Mais ces honneurs académiques étaient la partie émergée de l'iceberg, fait de travail et d'élévation sociale lente qui permettait à un fils de maréchal-ferrand et d'une couturière de la Roque-Baignard (près du Val Richer), d'être à l'école de St-Ouen le Pin en 1885, école créée par Guizot, puis de là, grâce au soutien de la famille Gide, propriétaire du

château de la Roque-Baignard, d'entrer à l'École Normale de Paris et de devenir instituteur à Caen (Témoignage de Henri François, Coll. privée).

Un Pays d'Auge d'électeurs :

A cette époque ses mérites sont reconnus localement et il est loin le temps où, Guizot briguant pour la première fois les suffrages des augerons, on disait de lui :

Bon, Guizot, si l'on veut, est le meilleur des hommes

Tout l'intéresse, hormis nos bœufs gras et nos pommes.

Il n'a rien au pays, et pour nous protéger, C'est peu d'être savant, il faut être herbage !

Vers d'opposition à un « horsain » qui visita sa circonscription en 1831, voyage au cours duquel il rencontra ses électeurs : 700, puis 1 000 sur 72 000 habitants. Après 1848, le suffrage universel change la donne. D'ailleurs Guizot n'est plus élu. La majorité de ses électeurs est constituée de gros bourgeois et de propriétaires aisés, fonciers ou industriels, relativement âgés. A la fin des années 1840, les petits propriétaires ruraux avaient tendance à supplanter l'élément industriel et commercial (Pouthas, 1920, p. 26 – 27). **Le littoral du Pays d'Auge**

C'est dans sa visite de 1831 que Guizot découvre la mer pour la première fois. Il en est émerveillé. Il y enverra ses filles en juillet 1840, prémices à de nombreux séjours qu'elles continueront à assumer cette fois-ci en étant mères. En 1847, il faut trois heures pour aller en voiture du Val Richer à Trouville (Lettre du 6 juillet 1847) et deux heures vingt ans plus tard. Pour ce séjour de 1847, on possède des lettres de Henriette à son père, dans lesquelles elle explique ses journées (*Le Pays d'Auge*, janvier – février 2006) et la mise en place du culte dans leur villa le dimanche. Deux événements marquants durant le séjour : la venue de Mme de Lieven et la grève des maître-nageurs.

Presque vingt ans plus tard, c'est la mer qui soigne Marguerite (1853 – 1924), la fille de Henriette : *Il me paraît impossible que, si la mer continue à rendre à Marguerite de l'appétit, du sommeil et de la force, elle ne lui rende pas aussi les jambes, Dieu vienne en aide à la mer !* gronde le grand-père (Lettre du 9 juillet 1866).

Le Val Richer joue aussi son rôle en tant qu'exploitation agricole. Guizot envoie à sa fille à Trouville : poulet, beurre, pommes de terre, artichauts, petits pois, petits haricots verts et chicorée. La nature normande, généreuse, pourvoit aux besoins du parisien et de sa famille.



▲ Cat. 114



▲ Cat. 115



▲ Cat. 119



▲ Cat. 116



▲ Cat. 117

Cat. 119 - 121

Est-il quelque chose de plus flatteur pour une personnalité que d'être dans un dictionnaire de son vivant ? La question est posée tous les ans lors des éditions nouvelles où il semble de bon ton de nos jours de faire entrer des vivants au milieu des illustres disparus.

Le nom de François Guizot n'a pas eu cette opportunité. En 1866 dans le *Dictionnaire général de Biographie et d'histoire* de M. M. Dezobry et Bachelet (1) figure à Guizot, Elisabeth-Charlotte-Pauline de Meulan, (Mme) suivie d'une notice biographique où sont cités ses écrits et le fait qu'elle épousa un « anonyme », qui était « M. Guizot ». Rien sur la personnalité de l'époux. François Guizot n'apparaît pas même dans le *Dictionnaire des hommes illustres du Calvados* édition de 1895. Pourtant bien des noms oubliés y figurent en bonne place

On peut s'interroger sur la transmission de la notoriété de Guizot aujourd'hui. On se heurte à des textes bien contradictoires qui sont peut-être le reflet des contradictions même de l'homme. Ses positions politiques sous la Monarchie de Juillet ont laissé dans la mémoire collective une image que l'ouvrage de Jacques Marseille (2) illustre jusqu'à la caricature : le chapitre 3 (tome 14) consacré à la vie économique entre 1804 et 1848 porte en lettres majuscules blanches sur fond noir « Enrichissez-vous ! », citation que *l'Histoire de France* de Marcel Reinhard (3) utilisait comme tête de chapitre pour la période 1836-1848. Le mot de Guizot fait donc encore florès, même si Jacques Marseille cite ensuite la phrase dans sa totalité, les circonstances de cette injonction, et le lieu, Lisieux (4) : Guizot, roi du libéralisme économique, champion de l'enrichissement, l'image est donc entre prégnante et les auteurs contemporains ne l'ont pas oubliée, mieux ils la perpétuent pour les nouvelles générations.

La transmission de l'histoire se fait avant tout à l'école par les manuels. Depuis les lois Guizot puis Jules Ferry, les livres, destinés aux élèves, sont supervisés par le ministère de l'éducation nationale de sorte que l'on peut parler d'une histoire officielle, même si des nuances existent entre les auteurs et si les enseignants ont la liberté de choi-

sir entre telle ou telle écriture du contenu et donc de l'orientation.

Les programmes d'histoire s'enrichissent par le propre déroulement des événements. Une bibliothèque contient par conservation aléatoire des ouvrages qui viennent des générations précédentes et ceux qui ont rythmé nos propres études. Aucun choix dans ces ouvrages, le hasard seul les a réunis à portée de ma main. Ils vont des programmes de 1884 à ceux d'aujourd'hui donnant ainsi un aperçu relatif (ce n'est pas une recherche systématique) du traitement de Guizot par des auteurs de manuels d'histoire. (5)

En 1884, le programme officiel d'histoire du cours de philosophie (classe terminale aujourd'hui) portait de 1789 à la Constitution de 1875. Recul donc de moins de 10 années sur les derniers événements et sur la mort de Guizot.

Quel sort, ou quelle place lui est donnée dans l'ouvrage rédigé conformément au nouveau programme officiel de 1880 par E. Maréchal, professeur d'histoire et comptant pas moins de 1.076 pages, sans illustration (6) Guizot est cité au chapitre XXII intitulé « Les lettres, les sciences et les arts sous la Restauration », parmi les historiens, au même plan qu'Augustin Thierry, Thiers, Sismondi, Michelet, Quinet, Henri Martin et Mignet. Une notice plus précise accompagne les plus grands au nombre desquels Guizot : « Un autre historien, qui devait en même temps jouer un grand rôle sur la scène politique, est Guizot », ses œuvres sont citées et E. Maréchal nomme tout aussitôt « son adversaire dans le monde politique », son émule dans le monde des lettres, Thiers (Adolphe). Aucun détail biographique n'intervient dans cette présentation.

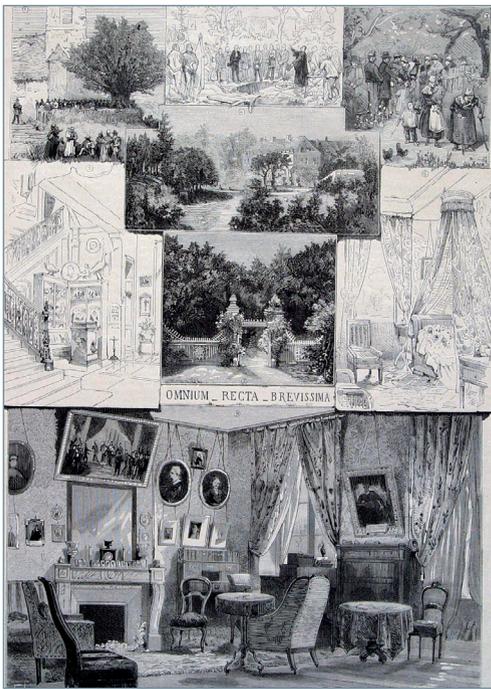
La carrière politique de Guizot commence avec sa participation au premier ministère installé par Louis-Philippe, puis en 1832, lorsque le duc de Broglie, Guizot et Thiers entrent aux affaires. Maréchal précise aussitôt que « les deux premiers sont peu populaires » (7). En 1836, le nouveau ministère comprend Guizot, mais il n'y a pas d'autres notations. Le cours des événements de la Monarchie de Juillet se déroule détaillé sans que jamais le nom de Guizot ne soit cité, même dans la

fameuse affaire des mariages espagnols, jusqu'à la journée du 23 février où un « A bas Guizot » (8) ressuscite tout à coup sous la plume des auteurs, symbolisant l'opposition sans que jamais les raisons ne soient mises en avant. Maréchal fait donc une impasse totale sur le rôle politique de Guizot, s'il ne peut éviter de le citer parmi les dirigeants.

Le bilan de la Monarchie de Juillet ne pouvait passer sous silence l'œuvre de Guizot comme ministre de l'instruction publique : « C'est le 23 juin 1833, sous le ministère de Guizot, que l'instruction primaire fut organisée régulièrement par une loi : chacun fut libre d'ouvrir une école ». L'auteur du manuel donne quelques détails sur la loi : « il devait y avoir deux sortes d'écoles : les écoles élémentaires dans les campagnes, les écoles supérieures dans les villes. Les premiers principes de la religion et de la morale, la lecture, l'écriture, les éléments de la langue française, le calcul, le système légal des poids et des mesures, devaient être enseignés dans les écoles élémentaires ». Pourrait-on dire que cette version ne correspond en rien à l'énergie et aux principes mis en œuvre par Guizot pour établir l'école primaire, pour faire en sorte que l'instruction touche désormais l'ensemble de la population et pas seulement quelques privilégiés. Il y a dans ce manuel la volonté délibérée d'effacer le ministre de l'instruction publique, volonté aussi de ne lui attribuer aucune action politique et de ne pas expliquer sa chute.

Et puis, c'est tout. Guizot disparaît, aucune allusion à sa fuite alors que les détails sur la Révolution de 1848 sont extrêmement précis. Le programme officiel de l'histoire dépendant du ministère de Jules Ferry (9) ne fait donc pas la part belle à Guizot, qui n'a été qu'un grand historien.

En 1935, un nouveau cours d'histoire contemporaine est édité par la librairie Delagrave sous l'autorité de Huby, (10) pour les classes de première portant sur la période 1789-1848. Ouvrage de 765 pages peu illustré avec une grande densité de faits. Les principes de ce programme ont été élaborés en 1925 (trois ministres pendant cette période : Monzie, Delbos, Benazet), période de gouvernements radicaux. L'influence de l'esprit Troisième République perdure.



▲ Cat. 121

La présentation des partis politiques lors de la Restauration évoque les Constitutionnels, parti du Centre dont l'inspirateur est « Royer Collard, professeur de philosophie à la Sorbonne » (p. 572) et on compte parmi les orateurs « le professeur d'histoire Guizot ». Le bilan des quinze années de Restauration insiste sur la richesse de l'Assemblée où siégeaient « de grands orateurs à la voix desquels le public se passionnait au dehors, des écrivains illustres, Lamartine, Victor Hugo, Guizot, Villemain, Paul-Louis Courier, éveillaient à leur tour un écho dans les cœurs ». Quand vient le temps de l'opposition au régime des Bourbons, Huby prend en compte les idées de Guizot comme membre de l'université car la suspension de ses cours, et de ceux de Victor Cousin, ne peut être passée sous silence (p. 584). L'attitude des deux professeurs vis à vis du régime n'est pas éclairée par un commentaire, alors que l'opposition des écrivains menée par Béranger ou Courier est appuyée par des exemples : satire de la personne du roi, pamphlets contre les députés royalistes, attaque du « parti prêtre ». Leur influence est jugée plus importante que celle des universitaires (p. 584).

L'arrivée de Charles X et la montée de l'opposition ne pouvaient faire abstraction de Guizot

opposant, bien que la personnalité la plus citée soit celle de Royer Collard. « Une société, improvisée par des gens du centre gauche comme Guizot, Aide-toi le Ciel t'aidera, assumait la direction de la propagande » (p. 595). C'est ainsi que le mouvement d'opposition dont Guizot est en réalité la tête est présenté d'une manière presque anecdotique. Et quand l'Adresse des 221 est mise entre les mains du roi, seul Royer Collard, encore lui, apparaît comme le chef de cette opposition.

Le portrait des différents ministres est brossé à grands traits convenus, le duc de Broglie « grand seigneur de sentiments libéraux », les autres appartiennent au monde de la bourgeoisie tel Lafitte « fils d'un pauvre charpentier de Bayonne », Casimir Périer « fils d'un fondateur de la banque de France », ou au monde de la « bourgeoisie intellectuelle, comme Guizot, fils d'un avocat protestant de Nîmes, lui-même professeur à la Sorbonne et déjà célèbre par ses écrits historiques » (p. 652).

Avec l'installation de la Monarchie de Juillet Guizot prend sa place. Il est signalé dans les signataires de l'adresse des 221, puis cité comme « un des hommes les plus en vue de son parti » (p. 659) avec de Broglie et Thiers. La prise de pouvoir de Guizot, en 1840, permet à Huby d'exposer le programme du ministre : partisan de la prérogative royale, d'une politique extérieure pacifique et conservatrice à l'intérieur « appuyée sur la satisfaction des intérêts matériels ». Un paragraphe est consacré aux questions de l'enseignement sous le biais de l'université, d'où il ressort que Guizot voulait donner satisfaction aux catholiques en favorisant le retour des Jésuites, faisant des partisans de l'école laïque les opposants naturels de cette tendance. L'auteur en profite pour brosser la personnalité de Guizot « distante et impérieuse » qui indisposait les adversaires, impression soutenue par le portrait qui est fait sous une image de Guizot (d'après Delaroche) : « Guizot (dit un contemporain, le vicomte de Cormenin) est de petite et grêle stature, mais il a une figure expressive, l'oeil beau et singulièrement du feu dans le regard. Il se compose un extérieur austère et tout en lui est grave, jusqu'au sourire. Le teint était pâle, presque blême, les lèvres contractées, le corps maigre et chétif, les gestes raides et secs. L'allure était dogmatique, cassante, parfois hautaine. Il y avait chez lui une rigidité de principes, une volonté tenace, une dignité qui en imposait à ses adversaires. » (p. 671).

Il n'est fait aucune allusion au travail immense de Guizot en faveur de l'inventaire des œuvres

d'art, de la diffusion de celles-ci, à la mise en place d'institutions pour mettre à portée des chercheurs les grands textes fondateurs de notre histoire. Rien non plus sur ses relations avec les éditeurs et la mise en place des livres scolaires. Les circonstances politiques sont seules retenues, un parti pris évident qui dresse un portrait peu flatteur du ministre de Louis-Philippe auquel la chute du régime lui incombe principalement

Aux lourds ouvrages scolaires succèdent dans les années 1960 des manuels plus allégés, aux illustrations plus nombreuses, appauvris en détails, mais qui tentent de donner l'essentiel du courant des idées. C'est le règne des Malet-Isaac qui, au fil des éditions, collaborent avec d'autres enseignants. L'édition de 1960 est le résultat du travail de Jules Isaac, d'André Alba, de Ch.-Henri Pouthas et de Jean Michaud. (11) La présentation du gouvernement des modérés sous Louis XVIII est la première notation de Guizot : « les inspirateurs [de ce ministère] furent le petit groupe des Doctrinaires, ainsi nommés à cause de leurs allures sentencieuses : ils faisaient dans leurs ouvrages ou leurs discours la théorie de la Charte et du gouvernement des classes moyennes. Le député Royer Collard en était le chef, Guizot, alors Conseiller d'Etat, en était l'animateur ».

La même omission que dans le Huby est faite sur la loi de 1818 relative à l'armée : Gouvion-Saint-Cyr en tire tous les mérites et le rédacteur, François Guizot, est oublié.

L'opposition au gouvernement de Villèle (1825) met en scène les Libéraux ainsi que « de jeunes avocats et journalistes groupés autour de Guizot » qui « constituèrent en 1827 la société Aide-toi le Ciel t'aidera ». Les buts de cette société sont exposés : éclairer les électeurs sur leurs droits, surveiller les administrations, vérifier les listes électorales. Leur succès est affirmé ainsi que l'inscription de 15 000 électeurs oubliés (p. 399). Cependant l'importance de Guizot est mise en évidence par un texte qui clôt le chapitre sous le titre « Tout plutôt que la République » (extrait des Mémoires). On y précise que Guizot est député depuis 1830 et qu'il a voté l'adresse des 221.

C'est avec le chapitre sur la Monarchie de Juillet que Guizot prend toute sa place. Le ton est donné, dès l'introduction, par cette simple phrase : « l'obstination de Louis-Philippe et de son ministre Guizot à refuser toute réforme », nous sommes donc dans la même perspective que les ouvrages précédents. Dans le chapitre « Vie parlementaire, la stagnation politique », les chefs du parti conservateur sont cités parmi les-

quels Guizot, Thiers, De Broglie, et Molé, qui sont la proie « d'après rivalités d'ambitions » (p. 416). L'action politique du ministère Guizot (1840) insiste sur les demandes de réformes de la population et des classes moyennes, ce qui met d'autant en lumière le conservatisme du ministre. Malheureusement pour lui, il ne garde sa majorité, « d'ailleurs toute artificielle », qu'en « accordant aux députés des faveurs de toutes sortes – places, pensions, décorations, participations à des entreprises financières » ce qui permettait à ses adversaires de l'accuser de corruption électorale » (p. 419). Portrait peu flatteur de Guizot soutenu par une iconographie ainsi légendée : né à Nîmes d'une famille protestante. Son père avait été guillotiné en 1794 et Guizot garda toute sa vie l'horreur de la Terreur. Nommé professeur d'histoire à la Sorbonne en 1812, il fut un remarquable historien. De manières froides et même hautaines, Guizot était un esprit systématique très conscient de sa valeur et convaincu que sa politique était la seule bonne. Après sa chute en 1848, il ne joua plus aucun rôle politique ». C'est ainsi que se perpétue, dans les manuels, les grands traits des grands hommes.

Le bilan de la Monarchie de Juillet, qui met en lumière la croissance économique, fait aussi état des progrès de l'instruction puisque les dix-huit ans de règne « correspondent à un remarquable développement intellectuel » auquel sont associés de « grands ministres de l'instruction publique (p. 431), Guizot, Cousin, Villemain, tous trois universitaires ».

La mise en œuvre de la loi de 1833 est détaillée et le manuel parle de « création de l'enseignement public primaire », la qualité des Collèges est reconnue et la fondation de l'École des Chartes et de l'École française d'Athènes montre la préoccupation du ministre pour la recherche d'un niveau élevé d'instruction, que la multiplication des sociétés savantes, académies locales et bibliothèques viennent compléter. Un texte sur l'enseignement primaire en France clôture le chapitre et des extraits des Mémoires du ministre sont proposés en étude pour les élèves. Ainsi quelques décennies après l'instauration des lois Ferry, la collection Mallet-Isaac remet en place l'œuvre du ministre de l'enseignement, comme si, avec le temps, il était possible de redonner à chacun la place qu'il a eue dans la construction de l'instruction de la nation.

L'histoire s'allongeant au cours des temps, les programmes actuellement en cours font la part belle à la période contemporaine du XX^e siècle, ce qui a pour effet de rendre bien mince les périodes précédentes et tout particulièrement le XIX^e siècle. Dans l'ouvrage de Guillaume Le

Quintrec (12), la Monarchie de Juillet est ainsi traitée en 2 pages avec trois thèmes : une monarchie tricolore, le durcissement du régime, la question sociale.

Quelle place pour Guizot ? : il est cité comme ministre de Louis-Philippe, en tant que chef de la « **Résistance** », expression bien ambiguë et qui n'est expliquée que par cette phrase : La « Résistance » considère que les changements opérés en 1830 sont suffisants et refusent d'aller plus loin ». L'histoire est ainsi résumée en quelques généralités. Il est inutile de chercher dans cet ouvrage d'autres éléments. Les deux pages suffisent, et sont ainsi passés à la trappe tous les hommes qui ont, par leur action, contribué à faire l'histoire.

Ainsi une plongée dans quelques manuels d'histoire laisse flotter autour de Guizot une grande incertitude de jugement. La Troisième République ne l'a pas aimé, et en fait un portrait négatif, il faut attendre les années soixante pour que l'on reconnaisse quelques vertus à son œuvre éducative.

Mais des surprises sont toujours à attendre. Ainsi la dernière édition de l'*Encyclopædia Universalis* ne mentionne pas Guizot, alors que, dans le *Dictionnaire du Second Empire*, Jean Tulard livre une notice intéressante : « Rôle politique considérable sous la Monarchie de Juillet, s'arrête avec la révolution de février 1848. Guizot quitte Paris le 5 mars et trouve refuge en Angleterre. Mis en accusation, il bénéficie d'un non-lieu. De retour en France, il tente sa chance aux élections à la Législative, mais il est battu dans le Calvados. Il se résigne à écrire (L'église et la Société chrétienne en 1861, La France et la Prusse responsables devant l'Europe en 1868) et à recevoir, en 1861, à l'Académie française, Lacordaire. Il est aussi de l'Académie des Sciences Morales et Politiques et de celle des Inscriptions et Belles lettres. Il a gardé une hostilité à l'égard de l'Empire qu'il affiche après la chute de Napoléon III. Les feuilles bonapartistes rappellent alors que l'Empereur fit, en 1855, un don ou un prêt de 200 000 F. à son fils. Il vient aussitôt le rembourser, mais meurt au val Richer sans avoir pu acquitter cette dette ».

La notice de Jean Tulard est pleine d'approximations : Guizot ne se résigne pas à recevoir Lacordaire et Guizot se ruine pour rembourser l'impératrice Eugénie.

Le sort de Guizot reste donc très variable. Mais il est un autre support qui aujourd'hui pèse lourdement dans l'information, et ainsi le nombre de pages consacrées à Guizot (sur le moteur de recherche Google) est de 250 000, contre 2 millions à Lamartine, 500 000 à Thiers et 150 000 à de Broglie (13). De grands noms d'universitaires,

des recherches dans le domaine de l'histoire, des idées religieuses, viennent alimenter et renouveler les points de vues sur Guizot. L'histoire s'écrit tous les jours et les politiques sont l'objet d'études et de regards nouveaux qui placent dans de nouvelles perspectives à la fois leurs idées et leurs œuvres. Il en est ainsi pour François Guizot qui reste donc présent dans l'interrogation des intellectuels et des chercheurs.

Françoise DUTOUR

Notes page 45



▲ Cat. 120

Il ne faut pas toujours demander beaucoup à la postérité. En l'espèce, une formule suffit pour tenter de discréditer l'œuvre politique de l'homme fort de la Monarchie de Juillet. De prime abord, l'honnêteté intellectuelle nous pousse à retranscrire aussitôt les quelques phrases sans lesquelles cette formule perd toute intelligibilité historique.

Le 1^{er} mars 1843, lors du débat sur les fonds secrets à la Chambre des députés, Guizot tient les propos suivants : « Messieurs, il ne faut pas faire d'anachronismes ; ce qu'il y a de plus dangereux en fait de gouvernement, ce sont les anachronismes. Il y a eu un temps, temps glorieux parmi nous, où la conquête des droits sociaux et politiques a été la grande affaire de la nation... Cette affaire-là est faite, la conquête est accomplie, passons à d'autres. Vous voulez avancer à votre tour, vous voulez faire des choses que n'aient pas faites vos pères. Vous avez raison ; ne poursuivez donc plus, pour le moment, la conquête des droits politiques ; vous la tenez d'eux, c'est leur héritage. A présent, usez de ces droits ; fondez votre gouvernement, affermissiez vos institutions, éclairez-vous, enrichissez-vous, améliorez la condition morale et matérielle de notre France : voilà les vraies innovations. »

Le jugement hâtif ne retiendra qu'une confirmation de la limitation des droits politiques au suffrage censitaire et l'encouragement à devenir riche pour enfin faire partie de cette portion congrue ayant le droit de vote. Les beaux esprits s'esclaffent alors du cynisme et du mépris social de la population. Ces critiques d'hier, émises pour créer la polémique à l'époque par des gens qui l'ont reconnu comme tel, sont reprises encore fièrement aujourd'hui par des apprentis historiens pour cette fois-ci pousser des cris d'orfraies remplis de bons sentiments sur l'horrible Guizot. L'erreur réside essentiellement dans la pratique systématique de ce que Guizot dénonçait au début de son allocution, à savoir l'anachronisme. Comment peut-on parler de Guizot en utilisant la grille de lecture historique du XXI^{ème} siècle ? Il nous faut replonger avec plaisir dans la richesse intellectuelle et politique du XIX^{ème} siècle pour comprendre la difficulté de terminer la révolution et d'appréhender dans le même élan la liberté moderne qu'elle a enfantée. Le « moment Guizot », pour reprendre Pierre Rosanvallon, apparaît à cet effet comme l'application pratique d'une pensée politique et constitutionnelle forte de la part de celui qui ne cessera de théoriser le dépassement de la cohabitation chaotique entre la démocratie et le libéralisme politique, moteur à deux temps et oxymore de notre liberté moderne.

Guizot, fils de 1789, orphelin de 1793

La fin de l'Ancien Régime et de sa société divisée en ordres ouvre l'ère moderne du politique par l'affirmation des principes de 1789, l'égalité civile et la liberté politique. Ce fût « ce temps glorieux » pour Guizot. Cependant, les errements révolutionnaires de 1793 avec l'instauration du régime de la Terreur atténuent les espérances de 1789. Egalité, liberté, combien de crimes commis en vos noms...

Le socle idéologique de Guizot se construit lors de cette période, tout comme la majorité des auteurs libéraux, dans la compréhension de cet élan de liberté mis à mal par le peuple lui-même. Le destin tragique de son père illustre à lui seul cette problématique. Ce dernier, grand avocat, épouse les idées révolutionnaires en 1789 sous l'étiquette girondine. Mis en difficulté par la victoire des montagnards, il meurt sur l'échafaud en 1794.



▲ Cat. 122

Cette courte période pose à elle seule la question restant encore aujourd'hui au cœur de la réflexion sur le pouvoir, à savoir la conciliation de la protection des libertés avec la participation du peuple à la vie politi-

que. Conflit majeur entre l'individu et le citoyen ou peur d'une dissolution du premier dans le second. C'est dans un esprit d'équilibre que s'inscrit l'interpellation de Guizot lorsqu'il invite dans son allocution les classes moyennes issues de la révolution bourgeoise de 1789 à « améliorer la condition morale et matérielle » de la France. Il s'adresse à la fois à l'individu et au citoyen dans l'objectif d'établir une complémentarité entre les deux. L'éducation politique doit permettre cette coexistence harmonieuse entre la participation à la chose publique et la protection des libertés. Voilà ce que Guizot appelle de ses vœux pour dépassionner le débat politique afin « de purger les principes de 1789 de tout alliage anarchique ». Son intervention s'analyse alors comme une consolidation de l'acquis révolutionnaire à l'adresse d'une foule qui lui fait encore peur. Tel est également le sens de sa déclaration, controversée également, de 1846 aux électeurs du Calvados : « Tous les partis permettent le progrès, les conservateurs seuls peuvent le donner. »

La souveraineté de la raison comme dépassement du conflit entre libéralisme et démocratie

La pensée politique de Guizot se traduit constitutionnellement par l'affirmation d'une souveraineté de la raison, concept innovant venant résoudre la problématique entre la protection des droits et la volonté du peuple. La souveraineté de la raison renouvelle le principe révolutionnaire de la souveraineté nationale tout en procédant du même ressort dans le cadre commun du gouvernement représentatif. L'essentiel reste de mettre à l'écart la souveraineté populaire, expression directe du peuple dans les affaires publiques. La sémantique diverge mais le résultat reste le même. La nation où réside la souveraineté n'est plus sublimée par ses représentants, elle devient raisonnée par eux. La loi ne demeure pas l'expression de la volonté générale, elle formule une règle de justice et d'intérêt public. Cette construction intellectuelle implique un rôle central de la représentation politique, celui d'apporter l'unité et l'intelligibilité à la conscience collective.

Ce mode de gouvernement repose essentiellement sur la théorie de l'électorat fonction impliquant lui-même deux conséquences. La première voit l'élection politique comme une désignation des capacités. La seconde interroge sur le corps électoral pouvant procéder à ce choix. Nous sommes ici au cœur de la philosophie politique de Guizot qui définit la notion de capacité comme la « faculté d'agir selon la raison ». Cette théorie permet d'écarter le peuple de la vie politique et de faire du citoyen propriétaire son seul dépositaire. Outre le citoyen-propriétaire, Guizot étend la capacité à certaines professions à raison de l'instruction reçue. Le principe

méritocratique participe ainsi au fondement d'une nouvelle aristocratie incarnée par la bourgeoisie.

La cohérence du discours politique de Guizot s'établit lorsque l'on revient sur son action en tant que ministre de l'Instruction publique de 1832 à 1837. Avec ce souci d'accéder à un gouvernement des esprits, il mentionnait déjà en 1816 dans son *Essai sur l'histoire et l'état actuel de l'instruction publique en France* qu'une instruction primaire devait assurer « à la société une force immense et partout présente contre les excès des individus ». La loi du 28 juin 1833 fonde ainsi le premier service public d'enseignement primaire, véritable système éducatif avec un dispositif scolaire complet. Celle-ci viendra concrétiser sa volonté de pacifier la société tout en consolidant la monarchie orléaniste. Guizot estime particulièrement la fonction apaisante de l'instruction pour moraliser le peuple. Et de citer Balzac : « Vouloir nous brûler et pouvoir nous détruire ; mais savoir laisser notre faible organisation dans un perpétuel état de calme. » Il apparaît ici opportun d'insister sur cette volonté initiale trop souvent attribuée à Jules Ferry et à la construction de son mythe pour les besoins de la cause républicaine à partir des années 1880.

Cette vision du politique chez Guizot relève d'une conception particulière de la démocratie prise dans son acception moderne. Il reprend partiellement à son compte la théorie libérale post révolutionnaire symbolisée par le discours de Constant prononcé à l'Athénée royal de Paris en 1819 *De la liberté des anciens comparée à celle des modernes*. Selon ce dernier, les anciens trouvaient leur liberté dans la participation aux affaires publiques tout en sacrifiant l'idée de liberté individuelle. Les modernes, quant à eux, procéderaient à l'inverse dans le fait de privilégier la jouissance des droits individuels au détriment d'une participation active aux décisions publiques. Ceci est rendu possible par l'octroi du gouvernement représentatif, forme moderne de l'exercice du pouvoir politique. Cependant, Constant ajoute que les modernes doivent combiner ces deux libertés afin d'en sacrifier aucune : « L'œuvre du législateur n'est point complète quand il a seulement rendu le peuple tranquille. Lors même que ce peuple est content, il reste encore beaucoup à faire. Il faut que les institutions achèvent l'éducation morale des citoyens. En respectant leurs droits individuels, en ménageant leur indépendance, en ne troublant point leurs occupations, elles doivent pourtant consacrer leur influence sur la chose publique, les appeler à concourir, par leurs déterminations et par leurs suffrages, à l'exercice du pouvoir, leur garantir un droit de contrôle et de surveillance par la manifestation de leurs opinions, et les formant de la sorte par la pratique à ces fonctions élevées, leur donner à la fois et le désir et la faculté de s'en acquitter. »

Guizot reformule la pensée de Constant en réduisant le contrôle de l'action politique aux citoyens capacitaires. La démocratie moderne est alors entendue comme le régime où l'égalité civile se trouve garantie par la confiscation des droits politiques réservés à une élite. Cette conception relève d'une vision apeurée de la volonté du peuple où la politique se trouve entreposée dans un lieu sécurisé par la raison.

Le dogmatisme infondé de Guizot

Si le conservatisme apparaît pour lui comme un progrès, Guizot fût victime de sa théorie faute de n'avoir su la faire évoluer sur la question du suffrage politique. En 1843, il demande à la bourgeoisie de s'enrichir et au peuple de s'éclairer. En retour, Guizot ne tire aucune conséquence de son discours et continue de penser que la politique n'est pas l'affaire du peuple. L'éloignement du pouvoir sur les préoccupations du peuple fût également fatal à Guizot. La crise industrielle et financière de 1847 ajoutée à une crise morale et idéologique venant déconsidérer des membres de la Chambre des pairs, accusés de concussion, fait déclarer à Tocqueville quelques semaines avant la révolution de Février : « Le sentiment de l'instabilité, ce sentiment précurseur des révolutions, existe à un degré très redoutable dans ce pays. » En 1847 toujours, une campagne de banquets républicains réclame l'abaissement du cens électoral. Guizot, le président du Conseil, y est hostile et fait interdire le banquet réformiste du 21 février 1848 à Paris. La suite s'enchaîne alors très vite. Les barricades s'érigent dans la capitale et la garde nationale pactise avec la foule. Après le renvoi de Guizot, le roi nomme Thiers Premier ministre mais en vain. Louis-Philippe abdique et prend la route de l'Angleterre pendant que Lamartine, dans la soirée du 24 février 1848, proclame la République.



▲ Cat. 123

Nous pouvons nous interroger utilement sur l'aspect visionnaire de Guizot à propos du caractère passionné du peuple qu'il l'horrifiait. En effet, sa position ferme contre l'ouverture du suffrage politique trouve peu de fondement à la vue de la première expérience du suffrage universel masculin (les femmes en restant exclues) suite aux journées de février 1848. Peut également par-

tagée à ce moment à gauche où les plus radicaux sont inquiets : « J'avoue que j'ai eu froid dans le dos quand j'ai appris que le suffrage universel était installé en France », avouera Jean Macé, le futur fondateur de la Ligue de l'enseignement.

Ces craintes se dissipent rapidement lors de l'élection de l'Assemblée nationale constituante le 23 avril 1848. Le suffrage universel se révèle conservateur. 84% des 9,4 millions de Français inscrits sur les listes électorales élisent plus de 700 modérés et royalistes contre moins d'une centaine pour les républicains... Ces résultats inattendus provoqueront des émeutes organisées par des agitateurs « démocrates » sous le choc d'un peuple plus réactionnaire que révolutionnaire. Après l'échec des Ateliers nationaux, le vote des pleins pouvoirs par l'Assemblée au général Cavaignac mettra fin à l'insurrection suite aux journées de juin 1848 avec un bilan effroyable de 4 000 tués parmi les insurgés et de 1 600 parmi les forces de l'ordre.

La suite n'est qu'une confirmation du mouvement initial. En août 1848, aux élections locales, la province vote massivement à droite. Le 10 décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République avec 74% des voix. En mai 1849, les monarchistes sont majoritairement élus à l'Assemblée. En 1851, le refus royaliste de la révision constitutionnelle autorisant Louis-Napoléon à effectuer un second mandat décide ce dernier à fomenter le coup d'Etat du 2 décembre 1851. L'onction populaire suivra le 21 décembre 1851 pour son maintien au pouvoir par 7 millions de oui contre 600 000 non. Usant du ressort démocratique, Louis-Napoléon, après l'adoption de la nouvelle Constitution le 14 janvier 1852, poursuit son ambition portée par le peuple en rétablissant la dignité impériale par le vote du 21 novembre 1852 par 7 800 000 oui et 250 000 non. Quatre ans après son adoption, le suffrage universel légitime le Second Empire et son Empereur Napoléon III pour vingt ans de règne sans partage...

Napoléon III a fait d'une force ce que Guizot se représentait comme une faiblesse. L'erreur de Guizot se trouve précisément dans son sentiment profond de voir le suffrage universel comme un facteur révolutionnaire. Pourtant, ce dernier s'analysera même comme un élément d'apaisement canalisant les actions anarchiques et les minorités agissantes. Sur ce point, les faits historiques nous en apportent l'illustration. Le vote du 23 avril 1848 n'est qu'une condamnation tardive pour Guizot des journées de février 1848.

Nul doute que Napoléon III a su profiter d'un suffrage universel encore inorganisé. Il faut attendre les années 1890 pour constater l'apparition des partis politiques de masse permettant l'organisation d'un nouveau système de représentation du politique. Ce dernier ouvre l'ère de la politique moderne où les élus, dans le cadre organisé de leurs partis respectifs, défendent une vision de la société. Ce système ferme en même temps la pensée politique de Guizot qui restera une construction intellectuelle majeure de la première moitié du XIXème siècle.

Ludovic DENOLLE

Directeur-adjoint du Service enseignement de la ville de Lisieux

Docteur en Droit public à l'Université de Caen

Lettres de Guizot à sa fille Henriette à propos de son portrait par Baudry

BALZAC, *Traité de la vie élégante*, paru pour la première fois dans *La Mode* des 2, 9, 16, 23 octobre et 6 novembre 1830 :

N'avons-nous pas, en échange d'une féodalité risible et déchue, la triple aristocratie de l'argent, du pouvoir et du talent, qui, toute légitime qu'elle est, n'en jette pas moins sur la masse un poids immense, en lui imposant le patriciat de la banque, le ministérialisme, et la balistique des journaux et de la tribune, marchepieds des gens de talent ?...

BALZAC, *De ce qui n'est pas à la mode* dans *La Mode*, 18 décembre 1830 :

Electeurs, que pensez-vous de ces deux cent vingt-un que vous avez réélus comme l'espoir de la France, le salut de la patrie, la digne expression de nos vœux pour la liberté ? ...leurs jours de vogue sont passés..Ainsi il sera juste de dire que M. Charles Dupin n'a jamais été à la mode, que M. Thiers ne peut pas s'y mettre et que M. Salvandy n'y sera jamais.

BALZAC, *Le Dimanche* dans *La Caricature*, 31 mai 1841 :

Fort décontenancé de n'avoir ni réprimandes ni flagellations à administrer, le vertueux maître d'école bat son habit.

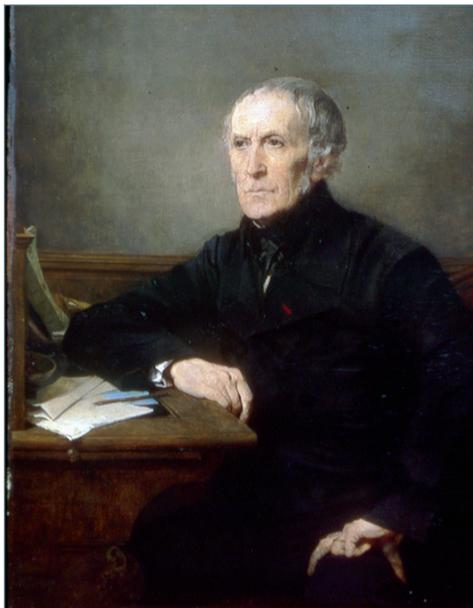
Le bourgeois, avec sa femme sous un bras, son épagneul et son parapluie sous l'autre va voir les animaux au jardin des Plantes.

L'homme du peuple emplit ses poches de tout ce que la maison renferme de monnaie, emmène madame son épouse et ses enfants à la barrière ; là, il se satisfait à dix sous la pinte, rentre chez lui après quelque aventure, bat sa femme, casse les meubles, puis s'endort très content de sa journée.

Le Musée pour rire, Dessins par tous les caricaturistes de Paris. Texte de Maurice Alhoij, Louis Huart, Charles Philippon, Tome II, Paris, 1840, Editions Aubert.

L'impôt du facteur (Notice 90) :

Mais il faut dire que les rois ont procédé dans un esprit bien plus généreux que les portiers ; ils ont dit à leurs sujets : - Vous paierez ; mais après avoir prélevé les frais de mes écuries, de ma table, de mon manteau royal et de mes troupiers, j'appliquerai ce qui me restera à vous rendre la vie douce, les chemins faciles, les rivières navigables ; vous aurez des pierres ciselées sous lesquelles vous irez faire vos prières ou vos affaires ; vos lettres iront au galop à leur destination ; vous aurez de grands magasins de tableaux et des entrepôts de librairie où vous ne paierez rien en entrant, excepté trois sous pour votre canne ou votre parapluie.



Portrait de Guizot par Baudry

Lettres de Guizot à sa fille Henriette :

Val-Richer, jeudi 15 septembre 1859

« T'a-t-on dit que M. Baudry fait le portrait de Guillaume ? Il le lui a demandé. J'ai bien envie qu'il réussisse et que ce portrait puisse prendre place à côté de celui de ma mère et du mien. Il m'en faudrait d'autres. »

Paris, mercredi 15 février 1860

« M. Baudry me prend trois matinées par semaine. Son travail prend figure et vie. Je serais étonné s'il n'en sortait pas un très bon portrait. C'est un grand acte de complaisance que je fais là pour sir John. »

Paris, mardi 21 février 1860

« J'ai été interrompu par des visites et je pars pour aller chez M. Baudry. On trouve que le portrait va bien. »

Paris, lundi 5 mars 1860

« Je vais chez Baudry. J'ai peur d'avoir encore cinq ou six séances ; mais je crois que le résultat sera bon. »

Paris, samedi 2 juin 1860

« Sir John m'écrit aussi pour me demander instamment son ou mon portrait. Il parle de m'envoyer tout de suite l'argent. Je traînerai. Baudry tient beaucoup à avoir ce portrait au Salon. Ce sera évidemment l'occasion d'une lutte d'écoles, et du bruit autour de son nom. Il devait dîner hier avec nous. Il a été souffrant et n'a pas pu venir. »

Paris, lundi 18 mars 1861

« Mon portrait Baudry est parti pour le Salon. J'en suis bien aise. Il me valait à moi des compliments et à Baudry des désagréments qui m'ennuyaient. Mon petit Murillo a repris sa place. Cela vaut mieux. »

1837

- *Bulletin de la Société d'Emulation de Lisieux*, n°1, 1836 – 1837, 30 p. Imp. Pigeon, Lisieux, 1837

1846

- *Bulletin des travaux de la Société d'Emulation de Lisieux*, 1er vol., 312 p. et une carte du Pays d'Auge (arrondissements de Lisieux et de Pont-l'Évêque), imp. Pigeon, Lisieux 1846

1908

- Albert Sorel, *Pages normandes*, Paris, Plon éditeur, 1908

1917

- Cornelis de Witt, *Ma famille, Souvenirs. 1848 – 1889*, Paris Sté Anonyme de l'imprimerie de Vaugirard, 1917.

1920

- Charles-Henri Pouthas, *Les élections de Guizot dans le Calvados*, extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, 1918 – 1920, Imp. Caennaise, Caen, 1920, 42 p.

1947

- H. de BALZAC, *Les parisiens comme ils sont – 1830-1840*. Ed. La Palatine, Genève, 1947

1964

- Jean Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, 1 vol., 408 p., Hachette éditeur, paris, 1964

1971

- R. Baschet, *Guizot et son intervention dans les arts* in *Les amis de St-François*, nelle série, TXII, n°5-6, sept.-décembre 1971.

1974

- *Actes du colloque François Guizot* (Paris, 22 – 25 octobre 1974), Publication de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français.

1979

- Cat. Exposition *Les chemins de fer dans le Calvados sous le Second Empire*, Musée du Vieux-Lisieux, Avril-mai juin 1979.

1983

- *150 ans d'acquisitions au musée de Lisieux*, catalogue d'exposition, Lisieux, Musée, 1983

1984

- Cat. Expo. *The art of the July Monarchy. France 1830 to 1848*. Museum of Art and Archaeology, University of Missouri. Columbia. 1984.
- Bernardine Melchior-Bonnet, *Restauration et révolutions, 1815 / 1851*, Ed. Larousse, 1984

1985

- Pierre Rosanvallon, *Le moment Guizot*, NRF, Gallimard, 1985

1986

- Catalogue exposition *Paul Baudry, 1828 – 1886*, Musée de La Roche-sur-Yon, 1986

1987

- Numéro spécial de *Le Pays d'Auge*, Août – Septembre 1987 : M. Guizot et le Val Richer.
- Catalogue de l'exposition *Guizot et le Calvados*, Caen, Archives départementales du Calvados, 1987.
- Catalogue de l'exposition *Le musée de Lisieux de 1833 à 1848 au temps de François Guizot*, 1987.

1989

- E. Bacot, A. de Brébisson, A. Humbert de Molard, *Trois photographes en Basse-Normandie au XIXème siècle*, catalogue d'exposition, Caen, Falaise, Lisieux, 1989.

1993

- Ferdinand-Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, *Souvenirs, 1810 – 1830*, Librairie Droz, Genève, 1993

1995

- *Figures et portraits*, catalogue d'exposition par Françoise Heilbrun, Paris, Musée d'Orsay, 2006
- *Nadar, les années créatrices*, catalogue d'exposition, Paris, Musée d'Orsay, 1994, New-York, The Metropolitan Museum of Art, 1995.

1997

- Françoise Huguet, *Les livres pour l'enfance et la jeunesse de Gutenberg à Guizot* in *Les collections de la Bibliothèque de l'Institut national de Recherche pédagogique*, éd. Klincksieck, Paris, 1997.

1998

- Daniel Ternois, *Ingres, Monsieur Bertin*. Ed. RMN, Service culturel du musée du Louvre. Collection solo (10), département des peintures, 1998.

2001

- Catalogue de l'exposition *Confidences de collections, d'Arcisse de Caumont au milieu du XXe siècle*, Musée de Normandie, Caen, 2001

2002

- *1848 Actes du Colloque international du cent cinquantième*, tenu à l'Assemblée Nationale à Paris, 23 février 1998, Paris, 2002
- *Gustave le Gray (1820 – 1884)*, catalogue d'exposition Bibliothèque nationale de France, site Richelieu, 2002, Ed. Bibliothèque nationale de France et Gallimard, 2002.

2003

- *Éclats d'histoire, les collections photographiques de l'Institut de France, 1839 – 1918*, Editions Actes Sud et Institut de France, 2003.
- *Le daguerréotype français. Un objet photographique*. Catalogue d'exposition, Paris, musée d'Orsay, 2003, New-York, The Metropolitan Museum of Art, 2003 – 2004.

2005

- Marie-Anne Sire, *La France du patrimoine, les choix de la mémoire*, coll. Découvertes, Gallimard, n°291, 2005, p.25.
- Laurent Gervereau et Claire Constans (sous la direction de), *Le Musée révélé – L'histoire de France au château de Versailles*, Ed. Robert Laffont – Château de Versailles, 2005

2006

- Françoise Dutour, *Les dimanches d'Henriette Guizot, une protestane en villégiature* in *Le Pays d'Auge*, janv. févr. 2006.
- Charles Doyère, *M. Guizot et la distribution des prix de l'école de Bonnebosq* in *Le Pays d'Auge*, mai-juin 2006
- Sébastien Allard, *Le Louvre à l'époque romantique. Les décors du palais (1815 – 1835)*, Edit. Fage et Musée du Louvre, 2006.

- Catalogue exposition *Figures et portraits*, Musée d'Orsay, Paris, 2006

Deux ouvrages de référence pour cette exposition :

- Gabriel de Broglie, Guizot, Librairie Académique Perrin, Paris, 1990. Abréviation : GdB
François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette (1836 – 1874)*, 1 vol., 1052 p., Editions Librairie Académique Perrin, Paris, 2002.

Toutes les lettres mentionnées dans ce catalogue proviennent de cet ouvrage, précédé d'une introduction de Catherine Coste sur Henriette. Nous l'avons beaucoup utilisée sous l'abréviation suivante : C. Coste.

Notes article Madame Dutour

- (1) Dictionnaire
- (2) Jacques Marseille, *Nouvelle histoire de La France*, Dictionnaires Le Robert, 1998, 1804/1848 tome 14 (Editions France-Loisirs), p. 67.
- (3) Marcel Reinhard, *Histoire de France*, Larousse, 1954, 2 vol.
- (4) Le discours dans la revue *Le Pays d'Auge*.
- (5) Les ouvrages consultés sont ceux conservés dans ma bibliothèque, il y a donc des manques certains.
- (6) Maréchal (E.) *Histoire contemporaine depuis 1789* rédigée conformément au nouveau programme officiel de 1880, prescrit pour la classe de philosophie. Edition 1884. Paris, maison Jules Delalain.
- (7) p. 502
- (8) p. 518.
- (9) Ministères Ferry : 4 février 1879-13 novembre 1881 ; 30 janvier 1881-6 août 1882 ; 21 février 1883-20 novembre 1883.
- (10) A. Huby, *Histoire contemporaine jusqu'au milieu du XIXe siècle* classe de première, librairie Delagrave, édition 1935, 764 p.
- (11) Cours d'histoire Malet-Isaac, *De la Révolution de 1789 à la Révolution de 1848*, classe de seconde, classiques Hachette, 1960.
- (12) Cours d'histoire classe de seconde, sous la direction de Guillaume Le Quintrec, programme 2001, édition Nathan, 317 p.
- (13) Nombre relevé à la date de la rédaction de cet article.

La mort du père :

1 BINGHAM d'après Paul DELAROCHE

Le dernier adieu des Girondins, le 31 octobre 1793

Galerie photographique publiée par Goupil. 43 x 51,5 cm.

Coll. Privée

Cette œuvre devait rappeler à Guizot le triste destin de son père exécuté à Nîmes en avril 1794, alors que les Girondins peints par Delarocche sont ceux de Paris.

2 LOUCHE

Argent massif, XVIIIème s. , poinçon non reconnu

Inscription sur la spatule du manche : *A appartenu à Pierre Guizot, Pasteur au désert, aïeul de François Guizot et de Ernest Guizot, quadrisaïeul de Conrad Schlumberger et de Louise Delpech et de l'autre côté PG. 3 poinçons dont 2 effacés, le troisième dans losange FDN.* Coll. privée

3 Mme PELLETIER,

Les adieux de Charles Ier d'Angleterre à ses enfants

Huile sur toile, 107 x 88 cm.

Coll. Musée de Lisieux, donnée par l'artiste en 1836.

Cette oeuvre rappelle la rencontre que F. Guizot et son frère firent à leur père, la veille de son exécution, le 8 avril 1794 : *Instants poignants dont la charge dramatique, trop forte pour la conscience d'enfants de six et quatre ans, les marqua toute leur vie.* (GdB, p. 16)

L'original, conservé au Val Richer, est une œuvre de Sophie Frémiet, à la ville épouse de François Rude.

Quelques enfants de guillotins :

4 ROSOTTE d'après F. GERARD

Portrait du duc Victor de Broglie (1785 – 1870)

Gravure. 45 x 31,5 cm.

L'original date de 1826.

Coll. Privée

5 Charles BAZIN d'après F. GERARD

Portrait de la duchesse de Broglie née Albertine de Staël, (1797 – 1838)

Gravure. 45 x 31,8 cm.

L'original date de 1820

Coll. Privée

6 Portrait du duc Victor de Broglie (1785 – 1870), Pair de France.

Lithographie de Engelmann

Coll. Château de Coppet.

7 Portrait de Albertine de Staël, duchesse de Broglie (1897 – 1838)

Dessin par ...

Coll. Château de Coppet.

8 Adélaïde DUCLUZEAU

Portrait de Mme de Staël d'après le portrait de Gérard

Peinture sur porcelaine

Coll. Musée de Lisieux (Château de St-Germain de Livet)

Anna-Louise-Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein (1766 – 1817) était la fille de Necker, riche banquier et ministre des finances de Louis XVI. Sa mère tenait un salon où elle avait son tabouret et où son esprit éveillé faisait merveille. A dix-sept ans, elle demande à la duchesse de Mouchy « Madame, que pensez-vous de l'amour ? ». L'année où elle se marie avec le baron de Staël (1786), ambassadeur de Suède en France, elle publie *Sophie ou les sentiments secrets*. Mal reçue à la cour, elle tint un salon qui critiquait le gouvernement de Louis XVI et où, la Révolution ayant commencé, vinrent des Constitutionnels comme les ducs de la Rochefoucauld et de Broglie. Tous voulaient pour la France le régime anglais. Menacée en France, elle partit en Angleterre, puis en Suisse dans son château de Coppet en mai 1793. En septembre 1794, elle rencontra le grand amour de sa vie, Benjamin Constant. Après Thermidor, elle rentre en France, où elle se déclare pour une sorte de république américaine. Elle publie, pour étayer sa pensée, différents livres dont les *Réflexions sur la paix intérieure* (1795). Elle repart en Suisse. Elle y reste deux ans et en 1797, revenue en France, elle contribue à faire nommer Talleyrand, ministre des Affaires Etrangères. Elle approuve le coup d'Etat du 18 fructidor, réprime celui du 18 brumaire et entre en opposition avec Bonaparte, opposition qui dura dix-sept

ans. Elle publie *De la littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations* qui conduisit Napoléon à faire fermer son salon et à l'éloigner de Paris. S'ensuivit un jeu de cache-cache. Bravant les interdits impériaux, la baronne se rendit à plusieurs reprises en France mais Napoléon fut inflexible, au point de la placer sous la surveillance du préfet du Léman, M. de Barante. En 1802, elle publie *Delphine*, en 1807, *Corinne ou l'Italie* (succès immense). La chute de Napoléon lui ouvre le retour de Paris. Elle passe l'hiver 1815 – 1816 en Italie, à Pise, où a lieu le mariage de sa fille Albertine avec le jeune duc Victor de Broglie (février 1816). Bien que malade, elle était mécontente de la politique des Bourbons et le faisait savoir. Frappée de paralysie lors d'un bal chez le duc Decazes, elle meurt cinq mois après en 1817.

Bibl. Dictionnaire biographique, Site internet *Imago Mundi*

9 Louis FOYATIER (1793 – 1863)

Portrait du roi Louis-Philippe (1773 – 1852)

Buste en plâtre.

Coll. Musée de Lisieux. Dépôt de l'Etat.

Foyatier fait partie de ces artistes qui sont communs à la fois à la famille royale, à Guizot et au musée de Lisieux.

La mère :

10 Anonyme

Portrait de Mme Guizot mère, née Elisabeth-Sophie Bonicel (1766 – 1848)

Miniature. 13 x 9 cm. Vers 1848

Coll. Privée

Cette œuvre fut sans doute réalisée en Angleterre

11 Bracelet avec miniature représentant Mme Guizot mère, née Elisabeth-Sophie Bonicel (1766 - 1848)

Bracelet ruban en or avec décor floral incisé et incrustations d'émail bleu
Miniature ovale, cadre doré avec incrustations d'émail bleu.

Vers 1830 – 1835

Coll. Privée

Mme Guizot est rarement représentée aussi jeune.

Les femmes du foyer de Guizot

12 Ary SCHEFFER (1795 – 1858)

Portrait de la baronne de Barante

Huile sur toile, 74,5 x 52 cm.

Coll. Musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon

Née Césarine d'Houdetot, la baronne de Barante était l'une des plus belles femmes de Paris avec la duchesse Albertine de Broglie. On notera que Ary Scheffer fit le portrait de bien des doctrinaires, de leurs familles et de leurs amis : de Broglie, Guizot, Barante, Louis-Philippe, Dupont de l'Eure. Fraîchement arrivé à Paris, en 1805 – 1806, F. Guizot avait fréquenté le salon de Mme d'Houdetot, mère de la baronne de Barante.

13 Anonyme

Portrait de M. de Barante

Gravure. 44,5 x 15,5 cm.

Coll. Privée

Prosper Bruguière, baron de Barante (1782 – 1866) fut le préfet qui, sous Napoléon Ier, surveillait la baronne de Staël lorsqu'elle était à Coppet. Nommé ambassadeur sous Louis-Philippe, il appartenait au groupe des doctrinaires. Il entra, en 1828, comme historien à l'Académie française (*Histoire des ducs de Bourgogne*, 1824) et travailla avec Guizot pour une traduction anglaise des œuvres complètes de Shakespeare. L'amitié de Guizot et de Barante, avec celle de Rémusat, date des années 1810. Ary Scheffer fit aussi un portrait de lui.

Pauline de Meulan :

14 THIERRY Frères d'après

COUDER

Portrait de Pauline de Meulan, (1773 – 1827) première épouse de F. Guizot

Gravure. 35 x 26 cm.

Coll. Musée de Lisieux. M. 2006.1.41

15 LE PUBLICISTE

Ouvrage relié en plusieurs volumes. 1169 p.

Coll. Privée.

Le *Publiciste*, fondé par Suard, membre de l'Institut, était une revue littéraire à laquelle collaborait Pauline de Meulan depuis 1801. Guizot y entra en 1807. C'est là qu'il fait la connaissance de

Pauline de Meulan, qu'il épouse en 1812. De leur union, naîtra un fils, François.

16 Ary SCHEFFER (1795 – 1858)
Portrait de Meulan – Guizot sur son lit de mort.
Huile sur toile. 44 x 42 cm.
Coll. privée

17 PICHON
Portrait de Charles Forbes, comte de Montalembert (1810 – 1870)
Huile sur toile, 115 x 88,5 cm.
Coll. Musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon
Le début de l'amitié de Montalembert et de Guizot date de 1851, année où Guizot dut le recevoir sous la Coupole. Le catholique libéral et le protestant cherchèrent un terrain d'entente, alors que sur le plan politique Montalembert n'avait cessé de l'attaquer violemment. Ce sera sur le plan intellectuel et spirituel que Guizot influencera le comte qui sombrait dans une sorte de dépression. Avant de mourir, Montalembert, grâce à Guizot, avait repris espoir dans la vie. Guizot fut très affecté de sa disparition.

Elisa Dillon :

18 THIERRY Frères d'après Ary SCHEFFER
Portrait de Elisa Dillon (1804 – 1833), deuxième femme de Guizot
Gravure. 37,7 cm. x 27 cm.
Coll. Musée de Lisieux. M. 2006.1.40

19 Elisa DILLON (1804 – 1833),
Œuvres reliées en un volume, reliure plein chagrin au chiffre d'Elisa Guizot frappé en argent. Dos long orné de filets, plats et contreplats ornés de filets à la feuille d'argent. Aquarelles de Maurice Devaines, demi-frère d'Elisa Dillon.
Paris, Imprimerie royale, 1834
L'ouvrage contient les titres suivants : *De Corinne, De Lord Byron, De la charité et de sa place dans la vie des femmes, Un mariage aux îles Sorlingues, Le Maître et l'esclave.*
Coll. privée
Cet ouvrage est un bel exemple de fidélité conjugale.

20 A. COUDER (1790 – 1873)
Mme Guizot-Meulan mourante met la main de sa nièce Elisa Dillon dans celle de Guizot
Huile sur toile, signée et datée en bas à droite, 1834
Coll. privée

21 Ary SCHEFFER (1795 – 1858)
Portrait de famille : Elisa Guizot et ses trois enfants (Henriette, Pauline et Guillaume)
Pastel. 35,5 x 40,8 cm.
1833 – 1834
Coll. Privée.
Guizot fit réaliser ce quadruple portrait après la mort de son épouse Elisa.

22 Jules LAURE
Visite de la duchesse d'Orléans et du comte de Paris à une salle d'asile
Huile sur toile, signé et datée en bas à gauche : 1841
Enseignement
Coll. Musée Carnavalet – Histoire de Paris, France
Les « salles d'asile », prémices des écoles maternelles, furent fondées dès 1827. Elles étaient destinées à de jeunes enfants dont les mères travaillaient. Les enfants y reçoivent un enseignement dont la pédagogie s'inspire à partir de 1847 des jardins d'enfants de l'allemand Froebel. Leur importance n'a pas échappé à la famille royale qui envoie l'épouse du prince héritier, le duc d'Orléans et son fils, le comte de Paris, visiter l'une d'entre elles à Paris. Ce sera ce comte de Paris qui ira rencontrer Guizot au Val Richer en 1873 pour la réconciliation des deux branches royales, les Bourbons et les Orléans.

23 Pierre DUVAL LE CAMUS (1790 – 1854)
Le braconnier dans l'embarras
Gravure par Lemercier, Bénard et J. Prat
Coll. Musée de Lisieux
Au-delà de l'anecdote, Duval Lecamus défend les propriétaires de forêt qui, par les lois de 1827, avaient obtenu la suppression de droits d'usage qui étaient favorables aux fermiers et aux paysans ; A partir de cette loi, les paysans craignaient des visites domiciliaires des garde-chasse.
Actes du colloque du cent cinquantième de 1848, p. 233 et p. 264.

24 DUVAL LE CAMUS (1790 – 1854)
L'éducation normande
Gravure par J. Prat
Coll. Musée de Lisieux

Henriette Guizot de Witt

25 Conrad de WITT (1824 – 1909)
Portrait de Henriette Guizot – de Witt (1829 – 1908)
Photographie. Vers 1865
Coll. Privée.
Henriette Guizot épousa Conrad de Witt. C'est elle qui devint la maîtresse du Val

Richer après la mort de son père en 1874. Elle eut deux filles, Marguerite et Jeanne, qui l'aiderent à maintenir le Val Richer dans l'héritage familial. Son activité multiple la conduisit à être fille dévouée et admirative, épouse, mère de famille pour ses filles et les enfants de sa soeur, écrivain, charitable envers tous les déshérités proches du Val Richer.

25 a Portrait photographique d'Henriette Guizot sur émail.
Coll. privée

26 Auguste COUDER (1790 – 1873)
Portrait de Henriette Guizot à l'âge de cinq ans
Pastel. Cadre 41,5 x 35,5 cm.
Sbd. Date 1834
Coll. Véronique Seydoux Rossillon

Pauline Guizot de Witt

27 Conrad de WITT (1824 – 1909)
Portrait de Pauline Guizot – de Witt (1831 – 1874)
Photographie. Vers 1865.
Coll. Privée
Cette photographie fait partie d'un ensemble de portraits de la famille Guizot, qui posent tous sur le même fauteuil dont le dossier est surmonté d'une traverse en forme de triangle. L'œuvre est de Conrad de Witt, époux de Henriette Guizot, tandis que Pauline avait épousé Cornelis, son frère. Pauline, deuxième enfant de Guizot et de Elisa Dillon, fut la mère de 7 enfants et son mari joignit une carrière politique à une carrière d'administrateur de sociétés.

Les deux fils

28 Maurice de VAINES (1815 – 1869)
Portrait de François Guizot, fils (1815 – 1837)
Coll. privée
François Guizot était le fils de Pauline de Meulan et de François Guizot. Apparemment doué, il fit de brillantes études. Mais il prit froid au Val Richer. Les médecins ne purent le sauver. Maurice de Vaines était le demi-frère d'Elisa Dillon, deuxième femme de Guizot.

29 Conrad de WITT (1824 – 1909).
Portrait de Guillaume Guizot (1833 – 1892)
Photographie. Vers 1860
Coll. Privée.
Guillaume Guizot était le dernier enfant de F. Guizot et de sa seconde épouse E. Dillon.

Le grand-père historien

30 GUIZOT (1787 – 1874)
Histoire de France. Epreuves d'artistes.
1 vol., 336 p.
Papier collé sur la couverture : album n°9. Sur 332 pages, illustrations par Alphonse de Neuville le plus souvent. Elles sont légendées parfois de la main de Guizot. L'album provient sans doute des archives Hachette.
Coll. Privée.

31 Anonyme,
Portrait de M. de Villèle (1773 – 1854)
Huile sur toile
Coll. Marquis de Neuville
Favorable aux Bourbons et au retour de l'ancien régime, il fut président du Conseil de 1821 à 1828. Juste au moment où il accède au pouvoir, Guizot publie *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France*, dans lequel il rédigeait un portrait cruel de Villèle. Son cours fut suspendu en 1822 en matière de représailles.

32 GUIZOT (1787 – 1874)
Essai sur l'histoire et sur l'état actuel de l'instruction publique en France
1 vol. 158 p. Ed. Maradan, Paris, 1816.
Anc. Coll. De Germiny, puis Cottin.
Coll. Musée de Lisieux.
Guizot était déjà professeur d'histoire moderne et avait travaillé comme secrétaire général du ministère de la Justice (le ministre étant le chancelier Pasquier, puis Barbé-Marbois, puis Dambray) et maître des requêtes en service extraordinaire avant d'être remercié en mai 1816. C'est donc dans un esprit d'opposition au gouvernement en place qui préparait une réforme de l'enseignement qu'il jugeait trop conservatrice que Guizot écrivit cet ouvrage, par lequel débutait sa réflexion sur l'éducation en France.

33 Anonyme
Un lycéen à sa table de travail : Alphonse Royer à 10 ans.
Huile sur toile. Toile : 57 x 47 cm. 1859
Coll. Musée national de l'éducation – INRP site de Rouen
Cette œuvre peut illustrer l'éducation qu'ont reçue les fils Guizot avec leur répétiteur. L'enfant est en uniforme de lycéen.

34 J. WERDET
Nouveaux modèles d'écriture coulée
Imprimerie
Paris, Hachette et Cie, 1847
Coll. Musée national de l'éducation – INRP site de Rouen

35 Mme de Saint-Ouen
Histoire de France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours.

Imprimerie.

Paris, Hachette et Cie, 1835

Coll. Musée national de l'éducation – INRP
site de Rouen

36 A. HOULETTE

Exemple de calligraphies différentes réalisées sur des poèmes différents.

Dessin à la plume. Signé en bas à droite :
A Houlette à Lisieux, 1807

Coll. Musée de Lisieux. M. 2005.7.1

37 VILLAIN – CHARLET

Salle de classe.

Gravure. 26 x 34 cm. Vers 1840

Avec une légende : *Avant la Révolution ! un enfant ne se serait jamais permis / d'appeler son maître Singulier Masculin.*

Coll. Musée de Lisieux. M. 2006.1.2.

Les écoles rurales étaient archaïques : discipline insuffisante, pas de mobilier, chacun vaque à ses occupations.

38 Alphonse de Brébisson (1798 – 1872),

Falaise, statue de Guillaume le Conquérant et église Sainte-Trinité.

Original vers 1855 (technique d'une épreuve d'après plaque albuminée).

Tirage contemporain

Coll. ARDI

Cette statue fait l'objet d'une illustration dans *l'Histoire de France* de Guizot (p. 40 de l'album d'artistes, n° cat. 28).

Guizot et les arts :

Les écrits

39 GUIZOT

Etudes sur les Beaux-Arts en général

1 vol. 420 p., Paris, Edit. Didier, 1852

Coll. Médiathèque A. Malraux de Lisieux

40 Anonyme et Malewore

Deux costumes de Talma, l'une dans le rôle de Mahomet II, l'autre dans le rôle de Léonidas, dans les pièces de ce même nom.

Deux gravures rehaussées. Série « Du théâtre Français, n° 270 et 567 ».

Anc. Coll. Charnacé.

Coll. Musée de Lisieux

41 Jean AULNETTE DU VAUTENET
(1786 – 1853)

Le sommeil de Psyché

Huile sur toile. 38 x 72 cm.

Signée à droite sur le pied de la torchère
A.D.V., 1831.

Coll. Musée de Lisieux

Cette œuvre correspond tout à fait à notre sens à ce que Guizot décrit comme une peinture ressemblant à une sculpture.

Les actes

42 **Discobole**

Modèle en provenance de l'école de dessin de Lisieux.

Plâtre

Coll. Ville de Lisieux

43 F. GUIZOT

Commode

Bois.

Coll. Privée

Bel exemple de ce que Guizot réalisa en travail manuel, appris lors de ses études en Suisse.

44 Honoré DAUMIER (1808 – 1879)

Portrait-charge de F. Guizot

Original en terre crue en 1832. Bronze

Coll. Privée

H. Daumier représente l'un des meilleurs caricaturistes de l'époque Louis-Philippe. Il collabore au *Charivari*, dirigé par Philippon (1800 – 1862). Tous s'attaquent au roi et à ses ministres, dont Guizot et Thiers sont les cibles privilégiées. Ils témoignent de l'incroyable férocité de la presse de l'époque, qui ne peut que montrer la coupure du pouvoir par rapport à la population.

45 Paul BAUDRY (1828 – 1886)

Portrait de François Guizot

Huile sur toile, signée et datée en bas à droite : 1860/PAUL BAUDRY

Coll. Musée d'art et d'archéologie de La Roche-sur-Yon, inv. 979.1.1

Hist. : Peint pour sir Boileau en 1860 ; exposé au Salon en 1861 puis envoyé en Angleterre chez la famille de sir Boileau, où il est conservé jusque vers les années 1960 ; acheté en 1979 par le musée de la Roche-sur-Yon.

Bibl. : Cat. Exposition *Baudry*, Musée d'art et d'archéologie de la Roche-sur-Yon, 1986

Cette œuvre met bien en évidence le côté « photographique » que commencent à avoir certains portraits au cours du XIXe siècle. Le sujet est un homme âgé de 73 ans. Le visage est marqué, les lèvres sont pincées, les yeux expressifs et noirs s'opposent à la blancheur de la peau. La pose et l'environnement suggèrent les centres d'intérêt de l'homme : à sa table de travail, quelques papiers traînent, symboles de toute son activité intellectuelle, notamment

le célèbre papier bleu sur lequel Guizot écrivait une grande part de ses missives. Les mains se sont arrêtées de travailler. La main droite repose sur la table de travail, pour une fois elle n'est pas dans le gilet, les doigts sont noueux. Quant à l'attitude de la main gauche, elle est une référence à celle du *Portrait de Louis-François Bertin l'Aîné*, dit *Monsieur Bertin de Ingres* (Musée du Louvre, 1832) : la main encercle la jambe. Le majeur est impérieux et à l'annulaire, l'alliance est sans doute un souvenir de son mariage avec Elisa Dillon. Guizot est assis sur son fauteuil, comme *Bertin*, mais Baudry n'a pas jugé bon que le regard de Guizot se pose sur le spectateur : les yeux, qui regardent au loin, sont à la fois le reflet de son expérience passée, de ses réflexions et de ses souvenirs. Nous ne sommes pas dans l'action comme chez *Bertin*, on est dans l'ailleurs de la réflexion. Les yeux sont là pour indiquer que le politique Guizot est toujours là et qu'il veille au destin de la France.

46 J.G. VIBERT

Portrait de Guizot d'après Paul Delaroche

Huile sur toile. Toile 100 x 61 cm.

Coll. Musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon.

Paul Delaroche avait excellé dans la représentation des principaux personnages de l'époque de Louis-Philippe. Le portrait de Guizot (1837) se distingue des autres par l'austérité voulue du personnage, tout est noir, hormis la tête, elle-même encadrée de beaux cheveux noirs ondulants, avec des yeux noirs vifs, les mains fines et soignées et la chemise blanche.

47 **Portefeuille de ministre aux initiales F.G.**

Coll. privée

48 MAURIN - DELPECH

Portrait de F. Guizot

Gravure. 30 x 23 cm. Vers 1820 - 1830

Coll. Musée de Lisieux.

49 Théophile BRA (1797 – 1863)

Portrait de François Guizot

Plâtre.

Coll. Musée de Lisieux

Il réalisa les statues du duc de Berry, du maréchal Mortier, et de Benjamin Constant.

50 Lizinska Aimée Zoé de Mirbel née

Rue (morte en 1849)

Portrait de F. Guizot

Miniature sur ivoire, 1848

Coll. privée

Lors des journées insurrectionnelles de février 1848, Guizot se réfugia chez Mme de Mirbel du 24 février au 1er mars. De chez elle, il partit, par Bruxelles, pour Londres où il arriva le 3 mars. Mme de Mirbel joua toujours auprès de Guizot le rôle de conseillère politique et d'amie.

La vie publique photographiée :

51 BISSON Frères

Charlotte Corday (de profil)

Photographie d'un bas-relief de Hans Adam-Salomon. 45 x 31,7 cm.

Coll. privée

Hans Adam-Salomon (1818 – 1881) était à l'origine un sculpteur. En tant que photographe, il s'attacha à éclairer ses personnages en contrejour à la Rembrandt.

52 Félix NADAR

Panthéon Nadar (1851 - 1854)

Lithographie. H. 81 cm. L. 114 cm. ?

Coll. privée

Connaître ses contemporains est un genre à la mode à partir de 1830. Beaucoup d'éditeurs s'y consacrent. Nadar, qui connaît bien le milieu des artistes et écrivains de son époque, réalise son *Panthéon* vers 1851. Toutes les célébrités contemporaines y sont représentées, légèrement caricaturées. Guizot en fait partie, trois ans après la Révolution de 1848 et sa place n'y est pas médiocre.

Le succès ne fut pas à la hauteur des espérances de Nadar, même si Théophile Gautier le salua. De plus la marche glorieuse vers la postérité des personnages représentés fut stoppée par l'interdiction à la vente du *Panthéon Nadar* en octobre 1854. Dans la longue colonne des célébrités, Guizot est représenté dans le deuxième arrière-plan, avec Thiers, à qui il donne la main.

Guizot est vu ici comme historien et non comme homme politique.

53 NADAR (Félix Tournachon, dit, 1820 – 1910)

Portrait de F. Guizot.

Photographie. 1863

Coll. Privée

Guizot est vue de profil, son regard s'est adouci, même si les lèvres pincées, le menton énergique témoignent toujours de l'activité de cet homme de 76 ans.

54 NADAR (Félix Tournachon dit ; 1820 – 1910)

Portrait de F. Guizot, la main droite dans sa veste.

Au dos : Photographie du Grand Hôtel, Nadar, 35 Bd des Capucines.

Format carte de visite. 1863.

Coll. Privée.

C'est après l'échec de son Panthéon (1854), que Nadar répondit aux sollicitations de son frère Adrien pour l'aider à sauver son atelier de photographie. Une nouvelle vie s'ouvrait devant lui. Il devint célèbre et occupa l'atelier du boulevard des Capucines à partir de 1861. C'est dans cet atelier que Guizot se fit photographe.

55 DISDERI Adolphe-Eugène (1819 – 1889)

Portrait de François Guizot assis

Format carte postale, 1861

Coll. Privée

56 DISDERI Adolphe-Eugène (1819 – 1889)

Portrait de François Guizot debout

Format carte postale

Coll. privée

57 **Habit d'Académicien (Académie Française) de F. Guizot**

Coll. privée

La vie privée photographiée

Le cercle familial

58 Conrad de WITT (1824 – 1909)

Portrait de F. Guizot assis devant une vigne vierge. Val Richer

Photographie. Vers 1865

Coll. privée

59 Conrad de WITT (1824 – 1909)

Portrait de sa tante Alida Temminck (1788 – 1868). Val Richer

Photographie. Vers 1865

Coll. Privée

Cette dame, sœur de leur mère, avait élevé les deux frères Conrad et Cornelis de Witt à la mort de cette dernière en 1838.

59 a Conrad de WITT (1824 – 1909)

Portrait de sa belle-sœur, Pauline Guizot de Witt (1831 – 1874) au Val Richer

Photographie. Vers 1865.

Coll. privée

60 Conrad de WITT (1824 – 1909)

Portrait du médecin de famille, le docteur Béhier au Val Richer

Photographie. Vers 1865

Coll. Privée

Louis Jules Béhier, né en 1813, était un ami de François Guizot fils. Docteur en médecine en 1836, il fut le médecin parisien de Guizot et de sa famille.

61 Conrad de Witt (1824 – 1909)

Portrait de F. Guizot sur une chauffeuse (Val Richer)

Photographie vers 1870

Coll. Privée

62 Conrad de Witt (1824 – 1909)

Portrait de F. Guizot assis dans un fauteuil Directoire (Val Richer)

Photographie. Vers 1860

Coll. privée

Ce portrait montre bien que Guizot, dont la petite carrure des épaules laisse bien voir le dossier du fauteuil, n'était pas aussi grand que le laissait supposer son portrait par Delaroché.

63 Conrad de Witt (1824 – 1909)

Portrait de son frère, Cornelis de Witt (1828 – 1889), époux de Pauline Guizot

Photographie. Vers 1860

Coll. privée

Cornelis de Witt, administrateur à la Société algérienne et aux mines d'Anzin, fut aussi député du Calvados entre 1871 et 1876.

64 Conrad de Witt (1824 – 1909)

Autoportrait ?

Photographie. Vers 1860

Coll. Privée.

Conrad de Witt, époux de Henriette Guizot, se consacra à la ferme du Val Richer, ce qui se révéla dispendieux pour les finances du ménage et conduisit Henriette à se démener pour conserver le Val Richer au sein de la famille. Ses talents de photographe sont admirés par sa femme.

65 Conrad de Witt (1824 – 1909)

Portrait de Mme Gaillard, née Elisabeth de Witt (1826 – 1901)

Photographie. Vers 1860

Coll. privée

Elisabeth de Witt était la sœur de Conrad et de Cornelis de Witt.

65 a Le fauteuil Directoire et la chauffeuse

65 b ayant servi aux prises de photo par Conrad de Witt.

Coll. privée

66 Conrad de Witt (1824 – 1909) ?

Une partie de croquet au Val Richer

Photographie. Vers 1868 ou 1869

Coll. Privée

Guizot est à droite, en chapeau. Il est entouré de sa famille et de deux amis anglais, les Craik. Il aimait recevoir au Val Richer et l'intérêt qu'il portait à ses invités

en faisait un hôte remarquable (Cf. les souvenirs d'Albert Sorel, 1908).

Le cercle des relations

67 GARNIER

Portrait de Victor Hugo

Photographie. Carte de visite

Garnier. Guernesey.

Coll. Privée

68 Emile VERNIER

Château de Manerbe / Propriété de Mr le prince Vlangali -Handjéri

Gravure. Imp. Lemercier

Coll. Musée de Lisieux. Château de St-Germain de Livet

69 BORNTAERGER

Prince Handjéri avec sa femme et son fils Charles dans un wagon de chemin de fer avec inscription « Rauch-Coupé »

Photo BorntraegerWiesbaden, vers 1870

Coll. Val Richer, album n°13

Inscrit *L'ospodar de Valachie venait souvent en visite au Val Richer*

Ce prince était sans doute l'héritier du prince Alexandre Handjéri, hospodar de Moldavie, né à Constantinople en 1759 et mort, en 1854, à Moscou où il avait trouvé asile en 1821, après avoir été nommé hospodar (titre, donné sous la domination turque, aux souverains de la Moldavie et de la Valachie) de Moldavie en 1807. C'est en exil qu'il écrivit un dictionnaire français-arabe et turc en 1844.

70 Jalez Hughes

La reine Victoria avec l'un de ses petits-enfants

Photo Jalez Hughes, Isle of Wight. 1864

Coll. Privée.

Inscrit : *Queen and Grandson, July 1864*

BALZAC, *Ce qui disparaît de Paris, paru pour la première fois dans Le Diable boiteux (1845-1846)*

Enfin, le peuple suit le roi. Ces deux grandes choses s'en vont bras dessus bras dessous pour laisser la place nette au citoyen, au bourgeois, au prolétaire, à l'industrie et à ses victimes. Depuis qu'un homme supérieur a dit : « Les rois s'en vont ! » nous avons vu beaucoup plus de rois qu'autrefois, et c'est la preuve du mot. Plus on a fabriqué de rois, moins il y en a eu. Le roi, ce n'est pas un Louis-Philippe, un Charles X, un Frédéric, un Maximilien, un Murat quelconque : le roi, c'était Louis XIV ou Philippe II. Il n'y a plus au monde que le Czar qui réalise l'idée de roi, dont un regard donne la vie ou la mort, dont la parole ait le don de création, comme celle des Léon X, des Louis XIV, des Charles-Quint. La reine Victoria n'est qu'une dogaresse, comme tel roi constitutionnel n'est que le commis d'un peuple à tant de millions d'appointments.

71 CUNDALL

Lord Aberdeen âgé

Photo Cundall, Downes Kensington, Londres.

Coll. Privée

72 MARSHALL

Mrs Craik (1826 – 1887) et sa fille adoptive

Photo Marshall, Croydon.

Coll. Privée.

Cette très jolie photo, qui met en valeur le bébé au détriment de la mère, dont le profil est caché par la tête de l'enfant, représente une femme anglaise auteur de différents romans (*The Head Family et Two Marriages*) traduits par Henriette Guizot.

73 Anonyme

Sir Francis et Lady Boileau

Photographie. Vers 1860

Coll. Privée.

Sir Boileau est issu d'une famille protestante de l'Hérault apparentée aux Guizot et émigrée en Angleterre à la révocation de l'édit de Nantes. Guizot parle de sa première rencontre avec lui dans ses *Mémoires* (T.V, p. 51). Le couple reçut les Guizot en 1848 lors de leur exil en Grande-Bretagne et commanda à Baudry un portrait de Guizot en 1860.

74 LANGERER

Portrait du comte de Paris

Photo Langerer, Vienne, vers 1860
Coll. privée

75 WITHNEY

Portrait de Little Crow, chef indien

Photographie Withney.
Inscrit : *A Sioux chief and leader of the Indian Massacre of 1862, in Minnesota.*

Coll. Privée

Né vers 1810, fils et petit-fils de chef. Il apprend l'anglais et représente la tribu Sioux lors de négociations avec les Américains. Cependant, il abandonne la diplomatie pour mener la grande révolte des Sioux en 1862. Il meurt en 1863 tué par un fermier alors qu'il cueillait des framboises sauvages.

Guizot, collectionneur de photographies

76 Gustave LE GRAY, (1820 – 1882)

La Joconde d'après un dessin d'Aimé Millet de 1848.

Tirage photographique. Signé en bas à gauche.

Coll. Privée.

Il existe cinq tirages de cette œuvre, passant du bleu-gris, au jaune-vert et au rouge-prune. Celle-ci est plutôt jaune-vert. Elle témoigne des expériences de G. Le Gray dans les expériences chimiques pour ses tirages. Le dessin avait été commandé par l'Etat au sculpteur Aimé Millet en 1848 et c'est ce dessin que l'original que préfère photographe Le Gray pour des raisons techniques.

Biblio. Cat. *Le Gray*, p. 219 et n° 87 à 91.

Guizot collectionneur public

Artistes de Guizot

77 Auguste COUDER (1789 – 1873)

Guizot et Shakespeare

Dessin. Lavis. 24,5 x 34,8 cm.

Coll. Privée

Cette œuvre étonnante esquisse les liens qui unissent Guizot et l'auteur dramatique anglais. Guizot a en effet traduit son œuvre, illustrée à droite par quelques thèmes célèbres, Othello, le roi Lear, Roméo et Juliette.

78 Auguste COUDER (1789 – 1873)

Le serment du roi Louis-Philippe (9 août 1830)

Huile sur toile ni signée ni datée. Salon de 1831.

Envoi de l'Etat, sur la demande de Guizot, alors député de Lisieux. Arrive à Lisieux en 1833.

Coll. Musée de Lisieux.

Un tableau similaire se trouve au Val Richer.

Un parisien dans le Pays d'Auge

79 Objets personnels de Guizot :

cannes et table de toilette (acajou et porcelaine. XIXème s.)

80 Guéridon

Fer et broderie en laine.

Vers 1860.

Coll. privée

Cet objet provient du Val Richer et a été brodé par les femmes de la famille.

81 Deux modèles de canevas

Imprimerie avec rehauts de couleur.

Un modèle pour une chaise et un autre pour un dos de fauteuil.

Réalisation : Hertz et Wegener à Berlin

Fin XIXème s.

82 Le Normand

Journal fondé par Guizot en 1832 et imprimé à Lisieux.

Coll. Médiathèque André Malraux de Lisieux

83 Le Patriote, journal du Calvados et de l'Eure

Journal d'opposition à Guizot

Coll. Médiathèque André Malraux de Lisieux

84 Jules DOESNARD (1828 – 1911)

Lisieux. Le banquet offert à Guizot sur la terrasse du jardin public.

Lithographie

Coll. Musée de Lisieux

Le journal d'opposition *Le Pilote* du 14 juillet 1846 ironise en prétendant qu'un grand banquet prévu pour le 16 juillet à Lisieux sur la terrasse du jardin public a pour objet de remercier le puissant personnage à l'appui duquel les gens de l'arrondissement de Lisieux ont dû le chemin de fer.

Jules Doesnard a 16 ans, lorsqu'il exécute ce dessin, ce qui explique peut-être son côté maladroit. Il deviendra professeur de dessin au collège de Lisieux et, vers 1880, conservateur du musée des Beaux-Arts de Lisieux. Il dirigea aussi un atelier de photographies.

La Société d'Emulation de Lisieux

85 Bulletin des travaux de la Société d'Emulation de Lisieux

1 vol. Lisieux, Imprimerie J.J. Pigeon, 1846

Coll. Musée de Lisieux. Anc. Coll. Cottin.

86 MENIER

Les orphelines

Huile sur toile

Coll. Musée de Lisieux.

Ce conservateur du musée de Lisieux se complaisait à présenter des œuvres dont les thèmes (*Aumône, La prière, Dernier adieu, Mari saouï découvert par sa femme et ses enfants*) se développaient dans la pensée d'Elisa Dillon : religion, morale chrétienne et tâches domestiques.

Les agendas

87 **Deux agendas de Guizot** : année 1865 et année 1873

Coll. Privée

L'année 1865 par les agendas

88 Anonyme

Portrait de Mélanie de Neuville, née Mélanie de Villèle

Dessin. 20 x 20 cm.

Coll. Marquis de Neuville

Son mari, le marquis Rioult de Neuville, bien que légitimiste, aida Guizot dans sa tentative de fusion des deux branches royales françaises, les Bourbons et les Orléans.

89 Dupont

Portrait du duc de Montpensier

Gravure d'après un dessin du duc de Montpensier.

26,9 x 18,9 cm.

Fils du roi Louis-Philippe, il accompagna l'héritier du trône, le comte de Paris, son neveu, chez Guizot au Val Richer pour évoquer avec lui la fusion des deux branches royales, les Bourbons et les Orléans.

90 Pierre DUVAL LE CAMUS (1790 – 1854)

Portrait d'Hélix d'Hacqueville

Huile sur toile, Toile : 40 x 31 cm.

Coll. privée

91 LEGAL

Portrait d'Anne Dupont-Delporte épouse d'Hélix d'Hacqueville

Huile sur toile. Toile 130 x 100 cm.

Coll. Privée.

92 Parure (collier, broche, deux boucles d'oreille).

Or, émeraudes, grenat et perles.

Coll. Privée.

Parure offerte par la reine Marie-Amélie à sa dame d'honneur, Anne Hélix d'Hacqueville, née Dupont-Delporte, qui l'avait suivie en exil à Londres.

Le couple Hélix d'Hacqueville est connu des Guizot dès 1846 et Hélix d'Hacqueville, conseiller général d'Orbec, sera l'un des plus fervents défenseurs de Guizot dans le Calvados. Guizot évoque le couple dans une lettre à sa fille Henriette, le 5 novembre 1852.

93 DISDERI

Portrait de Sylvain Dumon, ancien ministre des travaux publics de 1844 à 1847

Photographie. Format carte de visite

Coll. Privée

94 DISDERI

Portrait de Thiers, perpétuel rival de Guizot.

Photographie, carte de visite

Coll. Privée.

95 PATOUT

Portrait d'Adolphe Cordier

Gravure. Imprimée par Lermancier.

Coll. Musée de Lisieux

Adolphe Cordier succéda à Guizot à l'Assemblée nationale. Il était né à Lisieux le 18 mars 1818. Ancien Sous-Préfet et conseiller général.

Guizot et le patrimoine local

96 Xénophon HELLOUIN

Portrait d'Arcisse de Caumont

Huile sur toile, 1116,5 x 89,3 cm. Datée : 1877.

Coll. Musée de Normandie. Ville de Caen. Exposition : *Confidences de collections : d'Arcisse de Caumont au milieu du XXème siècle.* Musée de Normandie, Caen, 2001.

97 MONOGRAPHIE DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

La page choisie représente une planche de vitraux, relevée sous la direction de Lassus, architecte : *Vitrail de la vie du Christ. XIIème s.*

Chromolithographie Angard-Mauger, Paris.

Procédé Charles Nègre.

Coll. Privée

98 MERIMEE (texte), SEGUIN (dessin), Engelmann (lithographie)

Documents inédits sur l'Histoire de France.

Etude sur l'église de St-Savin.

Imprimerie. 1845

Coll. Privée

Guizot et le Val Richer

99 LEGRIP

Le Val Richer. Vue de la façade sur les jardins.

Huile sur toile. Toile 87 x 160,5 cm.

Signée en bas à droite : Fecit Legrip, 1844.

Coll. privée

L'abbaye a été achetée en 1836. Guizot a fait d'importants travaux d'aménagement en 1844.

100 Père BUFFIER de la Compagnie de Jésus

La Vie de M. L'Abbé du Val-Richer, restaurateur de la discipline régulière de ce monastère.

Paris, 1696.

Coll. Musée de Lisieux. Anc. Coll. Cottin.

101 Ary SCHEFFER (1795 – 1858)

Portrait de Dupont de l'Eure

Huile sur toile. 65 x 54,5 cm.

1830 – 1831

Coll. Musée de l'Ancien Evêché, Evreux.
Né en 1767, mort en 1855, cet homme, qui fut président du gouvernement provisoire en 1848, soutint la candidature de Guizot lorsque celui-ci se présenta à Lisieux.

102 **Ecusson de facteur rural.**

Epoque Monarchie de Juillet

Coll. Musée de la Poste – Paris.

103 **Malle-poste Briska 1843**

Maquette au 1/10ème

Coll. Musée de la Poste – Paris.

Guizot utilisa ce type de transport entre Paris et Lisieux tant que la ligne de chemin de fer ne fut pas établie entre Paris et Lisieux.

La malle-poste est beaucoup plus qu'un courrier ou attelage de l'administration des postes. Entre les centres urbains, les populations accourraient sur la route uniquement pour connaître les derniers événements de Paris, notamment au moment de février et juin 1848.

Dans *Actes du colloque du centcinquantenaire de 1848*, p. 255

104 **Livre de poste de 1842. Avec cartes.**

Coll. Musée de la Poste – Paris.

105 **Figurine représentant un postillon du XIXème s.**

Poupée. XXème s.

Coll. Musée de la poste et des techniques de communication de Basse-Normandie

106 **Routes et relais de postes en Basse-Normandie vers 1837**

Carte

Coll. Musée de la poste et des techniques de communication de Basse-Normandie

107 **Boîte à lettres des années 1830 - 1840**

Bois.

Coll. Musée de la poste et des techniques de communication de Basse-Normandie

108 **Figurine représentant un facteur rural des années 1840**

Poupée. Xxème s.

Coll. Musée de la poste et des techniques de communication de Basse-Normandie

Le Pays d'Auge de Guizot

109 R.E. THURET

La Vallée d'Auge

1 vol. dédié *A son excellence M. Guizot, ministre des Affaires étrangères, Député de l'arrondissement de Lisieux, Membre de l'Académie française.*

Imprimé à Rouen.

Coll. Musée de Lisieux. Anc. Coll. Cottin. Anc. Coll. Deville. Cachet de la bibliothèque Guizot.

Poème de six pages consacré à la gloire du Pays d'Auge et très influencé par les vers de Virgile, dans lequel l'auteur vante les mérites agricoles, le charme du paysage augeron au gré des saisons :

Au printemps, il conviendra

« *De respirer le frais au pied de tes pomiers*

Dont la fleur odorante et de pourpre mêlée,

Formant de longs rameaux, comme la giroflée,

Sur la jeune pelouse, où l'on aime à s'asseoir,

S'effeuille, tourbillonne et tombe au vent du soir ! »

L'été

« *Et, trois fois, dans tes prés, gras et pleins de fraîcheur,*

Offre une herbe abondante à l'acier du faucheur. »

L'hiver est doux

« *L'Hiver même, l'Hiver t'épargne dans sa rage ;*

Lorsqu'en tous lieux déjà sifflent les aquilons,

Le promeneur encor trouve dans tes vallons

Quelque fruit paresseux, quelque fleur attardée »

Quant aux augerons

« *Ils sont bons en effet ; dans leurs foyers rustiques,*

Qu'habitent les vertus et la paix domestiques,

Le pauvre ou l'étranger de sa route écarté

Trouve un accueil pieux et l'hospitalité.

L'innocence et l'honneur règnent dans leurs familles.

Et le miel est moins doux que l'amour de leurs filles ! »

110 Hippolyte BELLANGE (1800 – 1866)

Six études de bourgeoises normandes

Huile sur toile. Toile 46 cm x 55 cm.

Vers 1840

Coll. Musée des Beaux-Arts de Rouen, legs Jules Hédou, 1907.

111 Hippolyte BELLANGE (1800 – 1866)

Six études de paysannes normandes

Huile sur toile. Toile 45,5 cm x 55 cm.

Vers 1840

Col. Musée des Beaux-Arts de Rouen, legs Jules Hédou, 1907

112 Louis-Alexandre DUBOURG (1821 – 1891)

Honfleur, repas à St-Siméon

Huile sur toile.

Vers 1850 – 1860

Coll. Musée de Trouville-sur-Mer

113 Alexandre CAMINADE (1789 – 1862)

Plage des baigneurs à Trouville, la Pagode

Dessin. Crayon noir

Signé en bas à gauche et daté en bas à droite : 1849

Musée de Trouville-sur-Mer

114 Pierre DUVAL LE CAMUS (1790 – 1854)

Pêcheurs sur la plage de Trouville

Huile sur toile, 1850

Envoi de l'Etat en 1851

Coll. Musée de Lisieux.

115 Jules NOEL (1815 – 1881)

Deux femmes se promenant sur la plage avec un chien.

Aquarelle. Signée et datée en bas à gauche : Jules Noël, 1875.

Coll. Musée de Trouville-sur-Mer

116 Claude-Marie DUBUFE (1790 – 1864)

Portrait de l'impératrice Eugénie de Montijo (1826 – 1920)

Huile sur toile

Coll. Musée de Trouville-sur-Mer

117 Louis JANMOT

Portrait du R.P. Lacordaire

Huile sur toile. Toile 114 x 88,5 cm.

Signée en bas à droite : Janmot

Coll. Musée National des Châteaux de Versailles et de Trianon.

Lacordaire est reçu, au fauteuil de Tocqueville, à l'Académie Française le 24 janvier 1861 par Guizot. L'impératrice Eugénie assiste à la réception. Six mille places ont été demandées pour écouter

l'ancien prédicateur de Notre-Dame (1835 – 1836 et de 1843 à 1851), député à la Constituante de 1848 et l'ancien premier ministre de Louis-Philippe. Guizot fit merveilles. Lacordaire déçut. L'impératrice déclara : *J'ai perdu une illusion (Lacordaire) et un préjugé (Guizot)*. GdB, p. 413

118 **Service en porcelaine de Sèvres**

Donné à Guizot par le roi Louis-Philippe.

Coll. Privée.

119 DUJARDIN – PETIT – STEVEN et GERVEY

Histoire du siècle (1789 – 1889)

Ouvrage de 12 gravures. Guizot est dessiné dans la planche des années 1830 – 1848.

A l'arrière-plan, seul, devant la famille royale

Héliographie

Coll. Privée.

120 **Les obsèques de F. Guizot au Val Richer**

Extrait d'un journal. 1874

Coll. Musée de Lisieux

121 **Le Val Richer, les obsèques de F. Guizot**

Extrait d'un journal, 1874

Coll. Musée de Lisieux

Portrait de Guizot par Baudry

122 **Enlèvement d'une barricade par les gardes mobiles.**

Extrait de *Souvenirs des journées de juin 1848*. Lithographie Aubert et cie.

Coll. Musée de Lisieux.

Ancienne coll. Charncé.

123 **Types d'insurgés**

Extrait de *Souvenirs des journées de juin 1848*. Lithographie Aubert et cie.

Coll. Musée de Lisieux

Ancienne coll. Charncé.

